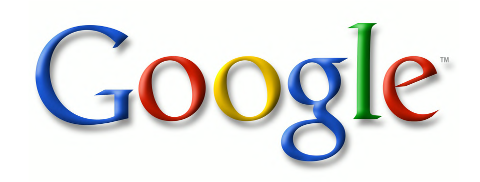
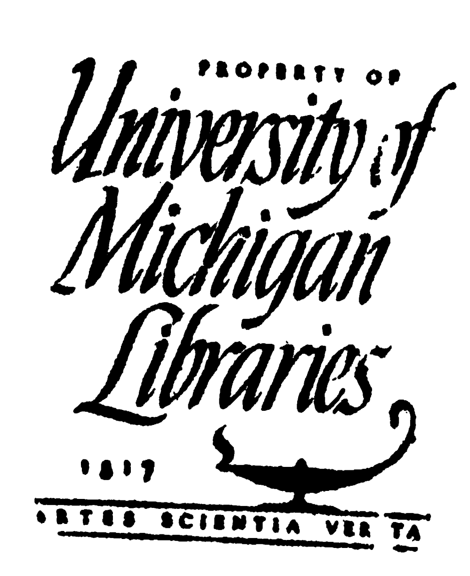




PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

# LES JOURNÉES

DE

# CASABLANCA

## DU MÊME AUTEUR

CE QUE J'AI VU AU MAROC

# LES JOURNÉES DE CASABLANCA

PAR

GEORGES BOURDON

Éditions PIERRE LAFITTE - Paris
A partir du 1er Mars 1918
Majoration temporaire de 30 %
sur tous les volumes à 3.50
DÉCISION
du Syndicat des Éditeurs
du 11 Février 1918
2-1918

PIERRE LAFITTE ET Cie,
90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLY[SÉES]
PARIS

# LES JOURNÉES DE CASABLANCA

## PREMIÈRE PARTIE

### LE DRAME DU 30 JUILLET 1907

« *C'est un malheur que le* Galilée *ait mis tant de hâte à débarquer ces soixante héros qui ont traversé la plage.* »

A. Ribot.

(Discours prononcé à la Chambre des députés, le 12 novembre 1907.)

Témoin direct de la plus grande part des faits qui font la matière de ce livre, j'apporte ici la relation authentique de l'affaire de Casablanca.

Elle est complète, et je l'affirme exacte. Tous les événements essentiels en ont été soumis à un contrôle rigoureux. Et si quelque erreur est relevée dans ce long récit, ce sera sur un détail secondaire et négligeable; le témoignage humain est sujet à s'abuser soi-même, et je prie que l'on tienne compte de ce qu'il comporte d'incertitude. Mais il y aurait de l'imprudence à essayer, en me reprenant sur l'un

# LES JOURNÉES

DE

# CASABLANCA

liberté, en les encourageant dans leur résistance à de nécessaires réformes, ils leur ont donné à penser que, tout désormais leur étant permis, ils trouveraient à côté d'eux, contre toute action française, la protection allemande. Ceci n'est pas à nier, et, dégagée de cet élément, l'agitation qui présentement secoue tout le Maroc serait incompréhensible.

Convenablement préparées, les tribus de la Chaouïa, province dont Casablanca est, sinon la capitale, du moins le port et la ville la plus importante, n'eurent pas de peine à se découvrir des raisons précises de se mettre en mouvement. Ou du moins des caïds intéressés surent à propos les leur suggérer. Elles en exprimèrent de deux sortes. D'abord il leur déplut que le contrôle de la douane de Casablanca fût exercé par des fonctionnaires français. Le Sultan n'était-il pas maître chez lui ? Est-ce que les chrétiens l'avaient acheté ? Ou bien le chassaient-ils de son propre empire ?... Ainsi parlaient les exaltés.

Protestation un peu moins spontanée qu'il ne semble. Quand un inspecteur français surveille la douane, la douane est consciencieuse et stricte ; entre les mains d'un indigène, elle devient intermittente et paresseuse, car la main de l'indigène est toujours ouverte à certains raisonnements. Par la grâce des « oumanas » de la douane, des arrivages bénéficiaient clandestinement de détaxes exorbitantes, qui allaient

presque jusqu'à la franchise, tandis que les pleins tarifs étaient appliqués à des négociants moins généreux, dont les marchandises étaient en outre, sous des prétextes divers, retenues à la douane. Ainsi s'étaient peu à peu établis dans la région des monopoles véritables, celui-ci ne pouvant, avec le même produit, provenant de la même fabrique, arrivé le même jour par le même bateau, soutenir néanmoins la concurrence avec celui-là qu'a avantagé la douane, et l'on citait, en effet, plusieurs de ces monopoles : tel avait les tissus et les cotonnades, tel les bois, etc...

Peu importe, sans doute, aux Marocains, ignorants de ces opérations, et qui voient d'ailleurs que la corruption est un des moyens de gouvernement du Maghzen ; mais il importe fort au trafic de certains commerçants que ces fructueuses coutumes ne soient point gênées, et l'on trouve indéniablement leur main criminelle dans l'excitation des indigènes contre la douane française. Et c'est eux, sans nul doute, qui leur racontèrent en grand secret que les Français songeaient aussi à placer un contrôleur auprès du caïd, un autre à la porte de la mosquée, afin de prendre leur part de toutes les sources de revenus. Sottises qui n'eurent que trop de crédit en ces âmes ingénues, et qui bientôt circulèrent de bouche en bouche.

Les travaux du port les inquiétaient aussi.

En 1906, une société française obtint la concession du port de Casablanca, qui n'en possède point, bien qu'elle soit la première ville commerçante du Maroc. Les travaux commencèrent en mars 1907, et, pour construire la jetée, on établit un petit chemin de fer provisoire à voie étroite qui, longeant la mer, va rejoindre la carrière d'où l'on extrait les pierres, à quinze cents mètres environ de la ville. Cette jetée contrariait chez les Arabes leur respect conservateur du passé ; mais c'est du chemin de fer, jeté en travers d'un cimetière musulman, qu'il avait fallu défoncer, et à la place duquel on voit encore sortir d'un talus des ossements humains, qu'ils appréhendaient surtout les pires maléfices. Car, dans leur pensée, cette voie étroite, construite en apparence pour amener les blocs de la carrière, et qui troublait leurs morts, n'était, en réalité, qu'une amorce, l'origine d'un grand chemin de fer qui, s'enfonçant dans leurs terres, irait y violer le farouche mystère de leur indépendance. Quand on essayait de les convaincre de leur erreur, ils hochaient la tête et faisaient :

— Non, non, tu veux nous tromper. Tu vois bien, on est d'abord allé jusqu'à cette carrière-ci ; puis, sous prétexte que la pierre était mauvaise, on est allé jusqu'à celle-là ; bientôt, on dira encore que la pierre n'est pas bonne, et on ira plus loin.

Quand les Français affirmaient qu'il n'était point question de construire un chemin de fer à Casablanca, qu'il eût fallu pour cela une concession du Sultan, que cette concession n'avait été ni demandée ni projetée, ils disaient vrai. Mais les craintes des Arabes, pour exagérées qu'elles fussent, n'étaient peut-être pas non plus aussi chimériques que l'on pouvait le croire. On m'a conté, en effet, que deux hommes avaient songé à établir une voie ferrée : un Français et un Allemand, associés pour l'exploitation du petit port de Fedhala, situé non loin de Casablanca, lequel, pour des raisons assez spéciales sur lesquelles je ne m'attarderai pas, leur semblait, éloigné de toute surveillance, plus sûr que celui-ci ; et, projetant une voie de vingt-six à vingt-huit kilomètres, ils auraient mis dans leurs intérêts un certain caïd qui, moyennant récompense, devait y préparer l'esprit de ses compatriotes. Le fait est minime, et combien fragile ! Et qu'est-ce que vingt-huit kilomètres de rails ? Mais est-il défendu de supposer, si la chose est exacte, que, le caïd ayant parlé, ces vingt-huit kilomètres aient pris, dans l'imagination indigène, l'importance d'un réseau qui eût enserré le Maroc, et que, la réalité aidant du chemin de fer du port, ils aient pu croire à une entreprise préméditée de violation et de conquête ?

Enfin voici une cause d'ordre particulier qui

a pu avoir son action, et ici nous entrons dans le vif de l'intrigue marocaine.

Le caïd de Casablanca, c'est-à-dire le gouverneur, était Si bou Bekr ben Bouzid, celui-là même qui, depuis, fut arrêté et interné en Algérie, pour avoir, par son indifférence et sa lâcheté, sinon par sa complicité cachée, rendu possible le meurtre des Européens. Si bou Bekr succédait à El Hadj Hammou, dont le fils, caïd de la puissante tribu des Ouled Harriz, avait été ulcéré de cette nomination, ayant toujours escompté la succession de son père. Dès lors, point de difficultés qu'il n'ait fait lever devant son heureux concurrent; tout ce qui desservait l'un servait l'autre; quoi de mieux à cet égard qu'une bonne agitation des tribus, une belle vague marocaine déferlant sur Casablanca, et qui déchaînerait les Européens en même temps qu'elle indisposerait le Sultan, embarrassé d'une complication nouvelle? Entre lui et son rival, l'ambitieux caïd n'apercevait que la personne impotente et flasque du vieux Mouley-el-Amin, oncle du Sultan et commandant de la méhalla opérant autour de Casablanca. Mais Mouley est âgé et facile à convaincre; puis il n'est pas très riche, et le fils d'El Hadj Hammou a de l'argent...

L'astucieux Marocain a précisément une raison supplémentaire d'activer son intrigue, car le Sultan, en vue de lui marquer sa faveur et de flatter en même temps l'indocile Chaouïa,

vient de l'appeler à Fez; mais il préfère de beaucoup, au voisinage stérile de la cour chérifienne, le riche fief de Casablanca, et c'est maintenant qu'il devient urgent que soient attestées, par d'irrécusables faits, l'incapacité de Si bou Bekr et la nécessité de le remplacer par un administrateur énergique, habile et neuf. Il fait donc en sorte que la démonstration soit rapide et péremptoire. Il compte bien, du reste, être acteur lui-même dans la grande orgie qui se prépare, et je livre tout de suite ce détail savoureux : à l'heure du pillage, caracolant sur son beau cheval, il en prit sa part, et, connaissant les bons endroits, il se dirigea vers la demeure de Mouley-el-Amin, son protecteur et sans doute son obligé, et lui enleva les trois plus belles de ses femmes...

Si bou Bekr, sournoisement sapé par le caïd des Ouled Harriz, et qui le sait, va donc, pour sa défense, adopter une politique contraire, et, visé en personne à travers le prétexte des Européens, se jeter dans leurs bras? Point. N'oublions pas que nous sommes au Maroc et que nul acte, nulle pensée n'y est simple. Si bou Bekr jugera plus habile de suivre son rival, espérant sans doute, par son propre entrain, de déjouer ses entreprises et d'émousser ses pointes. Son rôle en cette affaire est, à vrai dire, encore obscur. Poussa-t-il les tribus? Ou bien a-t-il volontairement

fermé les yeux à leur complot ? Ponce-Pilate, s'est-il abstenu par lâcheté ?... A son jeu dangereux, Si bou Bekr s'est perdu, voilà le certain. Humilié d'abord, nous l'avons vu, se traînant, à travers les rues, sur sa mule trottinante, recruter et diriger des corvées de juifs et d'Arabes pour la recherche des cadavres et le nettoyage de la ville ; puis, un jour, deux tirailleurs l'ont encadré, et il est prisonnier entre nos mains.

Ainsi travaillées par des ferments dont je crois avoir fixé les éléments essentiels, les tribus en rumeur vont agir. A l'état ordinaire, il faut du reste peu d'efforts pour les ébranler. Ces agriculteurs sont aussi des pillards, et ils vivent de leurs pillages autant que de leurs champs. Or Casablanca, ville abondante et riche, diamant de la Chaouïa, est pour eux une proie magnifique, bien des fois convoitée. On les y pousse, on la leur tend. Comment se réfréneraient-ils ? Dès lors, ils montent en selle frémissants, et le drame va se dessiner.

## Avant le Drame.

Le dimanche 28 juillet, une délégation des tribus arrivait devant le caïd Si bou Bekr.

Elle représentait la plupart des onze tribus qui se partagent la province, et qui, en lutte perpétuelle les unes contre les autres, razziées aujourd'hui, pillant demain, savent cependant faire trêve par moments à leurs querelles et s'associer pour des entreprises communes. Mais il faut que l'entreprise soit d'importance ; quelle plus belle occasion, que de saccager une grande ville ou de massacrer quelques chrétiens ?

Les délégués, arrogants et rudes, conduits par ceux de l'importante tribu des Mediouna, virent le caïd deux fois, le dimanche et le lundi. Ils lui demandaient essentiellement deux choses : d'abord la suppression des contrôleurs français de la douane, afin qu'il fût bien entendu que le Sultan était maître dans son empire; puis l'arrêt immédiat des travaux du port et la destruction du chemin de fer.

Si bou Bekr aurait pu répondre à ces sommations ce que le caïd de Rabat, homme énergique, répondit, paraît-il, peu de temps auparavant, en semblable occurrence :

— Soit. Chassons les Français. Je suis avec vous. Mais le Sultan leur doit quatre-vingts millions. Il faut les rembourser d'abord : avez-vous de l'argent ?

Hésitant, biaisant, tremblant de se compromettre, Si bou Bekr fit :

— C'est bien. Je vais réfléchir. Revenez demain. Je vous ferai connaître ma décision.

Ces délégués n'étaient pas venus seuls à Casablanca. En même temps qu'eux, étaient arrivés dans la ville des gens des tribus, troupe famélique et sordide, vêtue de haillons, que l'on s'inquiétait de rencontrer dans les rues, et, du haut des terrasses, on pouvait apercevoir aussi, tournant autour des murs, des groupes déguenillés.

Les Européens les regardaient avec quelque appréhension ; mais ils ne s'étonnaient qu'à demi et n'en étaient pas encore à s'alarmer. Ce n'était pas la première fois, en effet, que les tribus descendaient vers la ville. A plusieurs reprises, depuis quelques années, on les avait vues rôder comme elles faisaient maintenant. Une sorte de protocole était résulté de ces visites coutumières. De même que ce dimanche-là, elles envoyaient chez le caïd des délégués qui développaient un cahier de reven-

dications. Le caïd savait ce que cela voulait dire : il ouvrait sa cassette, comptait deux ou trois mille pesetas, et les corbeaux, satisfaits, reprenaient leur vol.

Avec le précédent caïd, El Hadj Hammou, les choses allaient rondement. Avec Si bou Bekr, on constatait plus de mollesse dans le gouvernement. Et cette mollesse avait déjà failli lui être fatale. Au dernier mois de mai, une alerte plus forte avait ému la colonie européenne. Pendant plusieurs jours, Casablanca avait été comme assiégée par les tribus, et l'on avait pu redouter de leur part un coup de force contre la ville. Sur l'initiative de M. Malpertuy, son doyen et notre consul, le corps consulaire s'était réuni. La France, a dans ce fonctionnaire, l'agent le plus dévoué, le plus travailleur, le plus compétent qui soit. Ancien drogman, il a fait toute sa carrière en Orient, en Syrie d'abord, puis en Perse et au Maroc. Il y a quatorze ans qu'il pratique les Marocains, il y en a sept qu'il est à Casablanca. Il connaît bien l'âme marocaine. Il est aimé, parce qu'il est juste, et il est craint, parce qu'il est énergique. Il est consciencieux et il est honnête.

Donc, le corps consulaire, réuni au mois de mai, avait, à *l'unanimité*, y compris le représentant de l'Allemagne, signé une protestation formelle contre l'attitude du caïd Si bou Bekr, qualifié de « péril public » par M. Malpertuy,

et demandé expressément sa révocation immédiate. Ce procès-verbal, transmis à Tanger, avait fait l'objet d'une délibération commune du corps diplomatique, et, *avec la même unanimité*, avait été approuvé par lui. Qu'en advint-il? Du vent. Ou plutôt cette insolente réponse du Maghzen, que ce caïd était parmi ceux qui méritaient le mieux la confiance du Sultan, et qu'il serait impossible de le remplacer. L'Europe, représentée par ses ministres, n'insista point. Mortelle négligence. Car M. Malpertuy, ses collaborateurs et tous les Européens ne cessent point d'affirmer qu'un caïd énergique eût certainement prévenu les meurtres qui devaient ensanglanter la journée du 30 juillet.

Cependant les tribus se montraient plus exigeantes qu'elles n'avaient paru dans les occasions précédentes.

On a connu ensuite ce détail de la première entrevue de leurs délégués avec le caïd. Aussitôt introduits devant lui, ils s'étaient écriés :

— Inutile d'ouvrir ton coffre. Nous te prévenons que, cette fois, nous ne nous contenterons pas d'argent. Nous n'en voulons pas. Nous ne partirons que lorsque tu auras fait droit à nos réclamations.

Moyen habile, peut-être, et d'ailleurs classique, d'exciter la générosité du caïd et de faire doubler la rançon. Quoi qu'il en soit, celui-ci, sans discuter leurs exigences, sans

rien leur offrir, pas même une méditation à la prison, se contenta de leur dire qu'il réunirait dans la journée les notables, et de leur fixer rendez-vous, pour décider, le lendemain mardi, à dix heures du matin.

Que se proposait-il de leur répondre? Il n'en laissa rien percer. Et peut-être l'ignorait-il lui-même. Car, le lundi soir, le consulat de France, informé de ces entrevues, avait dépêché vers lui son très dévoué interprète, M. Zagury, dont le calme courage se montra, aux heures tragiques, de la manière que je signalerai bientôt. La situation du personnel, au consulat, était la suivante. M. Malpertuy, souffrant, était parti en France vers le 20 juin, en congé régulier, pour le soin de sa santé. Le 23 juin, la légation de Tanger avait provisoirement détaché au consulat l'un de ses fonctionnaires, le jeune M. Neuville, élève vice-consul, fils du consul général à Gibraltar et beau-frère de M. Maigret, vice-consul à Casablanca. Enfin, au début de juillet, le 3 ou le 4, celui-ci, pourvu d'une simple autorisation de la légation de Tanger, avait à son tour gagné Gibraltar, où il avait rejoint Mme Maigret. A ce moment, il y avait donc plus de trois semaines que le consulat était géré par M. Neuville, lequel venait à Casablanca pour la première fois. A côté de lui, se trouvait le seul M. Zagury. Le docteur Merle, médecin du dispensaire, était présent également.

M. Zagury fut donc, ce soir-là, voir le caïd; vaine démarche, car il ne put rien obtenir de précis sur les intentions de Si bou Bekr. Du moins lui déclara-t-il, de la façon la plus nette, au nom de M. Neuville, qu'il serait tenu pour responsable personnellement des désordres et des sévices qui pourraient se produire. En même temps, le vapeur *Aigle* partant à destination de Tanger, M. Neuville remit en hâte à son capitaine un pli à l'adresse de M. de Saint-Aulaire. Il y informait, avec une précision remarquable, notre chargé d'affaires de la situation, et, prévoyant des événements graves, il lui demandait d'ordonner l'envoi immédiat d'un navire de guerre.

## Le 30 Juillet.

Fait inquiétant, le lendemain, mardi 30 juillet, à l'heure fixée par le caïd, les délégués ne se présentèrent point. Ni à ce moment ni à aucun autre. Ils refusaient de causer. Peut-être appréhendaient-ils qu'on leur donnât satisfaction. Or, de toutes les solutions, c'eût été pour eux la pire. Ce qu'ils voulaient en réalité, ils l'avaient tu ; c'était à la fois purger Casablanca de toute présence européenne, et piller, dans la ville, ce Mellah, ce quartier juif si vaste et qu'ils pensaient si riche ; puis, quand on y serait, on pourrait bien aussi aller faire quelques visites en des maisons arabes. Il n'est pas impossible même que, dans leur pensée, ceci ait prévalu sur cela, et que la question des Français n'ait été qu'un sujet de conversation. Ces tribus ne vivent que de pillage, et le sac d'une ville comme Casablanca est une aubaine.

La délégation manque au rendez-vous du caïd, et le drame s'annonce. L'agitation augmente dans la ville. Les guenilles y tombent du ciel, comme un vol de sauterelles. Des

groupes se forment. On discute avec animation sur les seuils. On perçoit des rumeurs. Tout un mouvement singulier, qui frappe les Européens, et dont les consuls commencent à s'entretenir. Enfin, fait inouï, extrêmement grave, sans pareil et, de mémoire humaine, sans précédent : à onze heures, on rencontre dans les rues un individu des tribus, sale et dépenaillé, qui se dit marabout, et qui, escorté d'un nègre à cheval, prêche la guerre sainte et vomit l'anathème contre les chiens de chrétiens.

Un jeune domestique portugais, familier de la langue arabe, s'arrête à son passage, l'écoute, et, sans mot dire, hausse les épaules en souriant. Mais le nègre à cheval a vu son geste et lui lance aussitôt à la tête un coup de sabre, heureusement léger. Il faut connaître les pays arabes pour mesurer l'exceptionnelle importance d'un coup porté par un indigène à un Européen. Une telle hardiesse atteste dans la communauté une irritation violente et proche de l'explosion.

Le consul portugais, informé, se met en communication avec le consul d'Angleterre, doyen du corps consulaire, en l'absence de M. Malpertuy. Ce fut un grand dommage que la ferme autorité de ce dernier ne pût intervenir dès l'origine de l'agitation. Le vice-consul, M. Maigret, revint sans doute à la première nouvelle des massacres. Je n'aurai pour

lui, non plus que pour M. Neuville, nulle parole désobligeante ; je me plais, au contraire, à rendre justice à leur parfaite correction, à la dignité, à l'énergie qu'ils montrèrent en des heures difficiles ; j'ajouterai, pour M. Maigret, qu'il eut, dès son retour, le sentiment très net de sa responsabilité et qu'il fut presque seul à conserver son sang-froid dans la fièvre générale ; l'un et l'autre ne méritent que des éloges ; mais quoi ! ils sont jeunes, ne possèdent ni l'expérience ni le prestige de M. Malpertuy ; parmi le corps consulaire, ne se rencontra pas davantage l'homme capable d'y suppléer.

Bref, le consul d'Angleterre réunit sur-le-champ ses collègues, et, tout aussitôt, l'on décide de voir Si bou Bekr et de le mettre en demeure de prendre d'urgence des mesures rapides et décisives. Si bou Bekr fixe à deux heures cette entrevue, et le corps consulaire, au lieu d'exiger une réception immédiate, accepte cet ajournement. Déplorable faiblesse. Les événements vont se précipiter, et c'est maintenant que s'apprêtent les écluses du sang.

Les faits sanglants que je vais rapporter, l'acte de sauvagerie d'une troupe qui se rue sur des malheureux sans défense, ont eu, entre autres, un témoin, le plus sérieux, le plus fidèle des témoins, le docteur Merle, ce valeureux docteur Merle, de qui le rôle, en ces jours tragiques, fut admirable, et qui montra

autant de sagesse et de sang-froid que d'ardent et ferme courage. Il est jeune, il a trente-deux ans à peine, et, marié, deux fois père, il est fixé à Casablanca depuis trois ou quatre ans. Il eût continué sans doute d'y mener une vie obscure et laborieuse et de se dévouer sans fracas à ses malades du dispensaire indigène établi par la France, si l'occasion d'un drame, où il risqua sa vie plus d'une fois, ne lui eût permis de donner sa mesure et de déployer les ressources d'une intelligence souple et d'un cœur vaillant. Le hasard a voulu que, de ses fenêtres, le docteur Merle assistât aux péripéties de la scène; nul récit qui, par l'exactitude, vaille celui qu'il m'a fait; je vais donc lui céder la parole; mais je dois auparavant vous montrer les lieux.

Casablanca est une ville entourée de murailles, mais un assez large espace s'étend entre celles-ci et le rivage. C'est dans cet intervalle que se déroule la voie du petit chemin de fer, dont le ruban se continue dans la campagne, jusqu'à la carrière blanche que l'on aperçoit de la ville.

A l'intérieur des murs, il n'y a, par endroits, ni zone réservée ni chemin de ronde, de telle sorte que les maisons y sont accolées à la muraille même et la dépassent. La maison du docteur Merle est l'une de celles-ci; des fenêtres du premier étage, qui affleurent presque le sommet du mur, on découvre toute la

plage, le chemin de fer, et, à droite, la carrière.

— A une heure, me dit le docteur, m'étant mis à ma fenêtre, je vis sortir du chantier la locomotive qui, transportant les ouvriers, se dirigeait vers la carrière. « Bon signe, pensai-je ; pour que le directeur des travaux fasse manœuvrer la locomotive, il faut qu'il ait pris ses renseignements et que le calme revienne en ville. » Des Arabes circulaient à mes pieds, le long de la voie. L'un d'eux, qui ne me connaissait pas, leva en passant son parapluie vers moi, et, goguenardant, fit mine de l'épauler et de m'ajuster. Ceci me frappa comme un symptôme assez inquiétant, car je n'ai jamais vu d'Arabe se livrer à l'égard d'un Européen à une plaisanterie pareille.

» Cependant la locomotive était arrivée à la carrière. Alors, au quart de la route, à environ quatre cents mètres de Casablanca, une troupe de cent cinquante Arabes, qui, de loin, avaient regardé passer la machine, se rapprochent de la voie en remblai, y montent, et, la suivant, se dirigent vers la ville. Puis, au bout de deux cents mètres, à la hauteur du mur de la *msalla*, sorte de mur sacré qui a un rôle dans le rite musulman, je les vois qui ramassent des pierres, et, s'agitant, criant, les disposent sur les rails. Je considérais, avec l'anxiété que vous pouvez supposer, ce singulier spectacle, lorsque j'aperçus, presque au

même moment — car tout cela fut très rapide — un jeune ouvrier de dix-huit à vingt ans, qui, ou bien effrayé par cette agitation des Marocains, ou peut-être envoyé par ses camarades pour avertir la direction des travaux, courait dans le sable, entre la voie et la mer, dans la direction de la ville. Les indigènes le voient, quittent la ligne, se jettent à sa poursuite avec des cris féroces, lui lancent des pierres ; comme ils vont le rejoindre, le malheureux, arrivé à la partie rocheuse de la plage, y glisse et tombe. Vingt hommes sont sur lui, les bâtons se lèvent, il est frappé, assommé. En même temps, sur un point heureusement plus rapproché de la porte de la ville, un enfant de dix ans, le jeune David, qui jouait, se sauve devant un groupe qui le pourchasse, et il a la chance qu'un brave Marocain le prenne dans ses bras, et, courant à son tour, le ramène à sa mère.

» Epouvanté de ces spectacles, je cours au consulat. J'y suis en une minute. Mais M. Neuville, qui fait fonctions de consul, est à ce moment avec ses collègues chez le caïd. Je dis que l'on aille sans délai l'informer de ce qui se passe, et je reviens à mon poste d'observation [1].

1. Un autre Français, M. Fournier, directeur de la Compagnie Marocaine à Casablanca, témoin, lui aussi, de ces meurtres, avait eu la même pensée, et il était allé directement chez le caïd.

» La locomotive, conduite par son mécanicien, le français Rata, glissait lentement vers la ville, seule, sans convoi, les ouvriers ayant jugé probablement que le plus sage était d'interrompre les travaux et de rentrer sans retard. A cinquante mètres en avant des pierres disposées sur la voie (j'ai vu ces pierres, qui sont énormes), Rata arrête sa machine. Les Marocains, qui guettaient ce moment, se précipitent, hurlant et gesticulant, excités par les « you-you » perçants des femmes et des enfants qui les accompagnent. Rata saute à terre, s'échappe, non plus vers la mer, mais vers les murs de la ville ; il n'a pas fait cinquante mètres que vingt matraques s'abattent sur lui : il tombe non loin du cimetière. Deuxième victime.

» De nouveau, je me précipite au consulat, afin que M. Neuville connaisse ce second meurtre. Quand je rentre chez moi, c'est pour apercevoir un cavalier qui, élégant et souple, n'avait pas cessé, depuis le début, d'évoluer à travers les piétons, les excitant de la voix et du geste, et qui, poussant son cheval dans la mer, en ramenait, du bout d'un bâton, un troisième cadavre. Un peu après, des Arabes, se mettant à l'eau à leur tour, en tiraient un quatrième entre les rochers. Ces cadavres restèrent là, après qu'on les eut un peu piétinés, lapidés et insultés. Mais plus tard, quand la troupe sanguinaire se fut dispersée, on put

voir des enfants y revenir, danser autour d'eux, les frapper et les mutiler. Il y en eut un dont le ventre fut ouvert, vidé, bourré de paille, et, dans cet état, on y mit le feu.

«... Voilà de quoi j'ai été témoin : je ne vous raconte que ce que j'ai vu. »

Par ce simple et pathétique récit du docteur Merle, mesurez ce qui se dégage de tragique de ces scènes sauvages. Puis entrez dans l'âme d'un de ces Européens, poignée de blancs isolés au milieu d'une ville de vingt-cinq mille Arabes, dont la plupart sont débonnaires et doux, mais dont pas un seul, ils le savent, ne se risquera à les défendre, assaillis par des hordes fanatiques qui ruissellent de l'intérieur, et qui se voient oubliés, perdus sur la terre marocaine, sans secours de qui que ce soit, sans communication avec le monde ! Qu'ils meurent, qu'on les lapide, les torture et les massacre, et l'Europe ne le saura que lorsqu'un navire, découvrant leurs cadavres, lui en aura d'aventure porté la nouvelle...

M. Merle n'a pas tout vu, une partie de la scène lui restant cachée par l'angle que fait la muraille de la ville. La troupe furieuse était remontée vers la carrière, avait livré une bataille effrénée à ceux qui y travaillaient, notamment au chef du chantier, Massié, que ne sauva point son courage désespéré, avait couché à terre cinq nouveaux cadavres,

était revenue vers la locomotive, qu'elle avait jetée hors des rails, à demi renversée et brisée, et enfin, saoûle de carnage, s'était dispersée. Le bilan de ses prouesses lui faisait honneur; au tableau, elle avait neuf pièces, trois Français, trois Espagnols, trois Italiens. Si les autres ouvriers avaient échappé au massacre, c'est que, plus chanceux, ils avaient pu se sauver à temps ou se cacher. C'est aussi que, sur les sommations réitérées de M. Neuville, le caïd avait dépêché des soldats à la carrière, d'où ils ramenèrent vivants six Italiens et trois Espagnols, déjà marqués pour la boucherie.

## Après le drame.

Si bou Bekr, à la première nouvelle du drame, avait feint une grande affliction. Il s'était lamenté, était entré dans une violente colère, avait promis le châtiment des coupables, juré que les gardes seraient doublées, que l'ordre serait rapidement et définitivement rétabli, qu'il enverrait partout des soldats... Mais le malheureux n'avait ni soldats ni cartouches, et l'on va juger de la valeur des serments d'un Si bou Bekr.

C'est, on vient de le voir, durant que le corps consulaire lui adressait des représentations, et de la bouche de M. Neuville, averti presque simultanément par le docteur Merle et M. Fournier, que le pacha avait été informé, en même temps que les représentants de l'Europe, des terribles scènes de la plage. A ce moment même, le subtil Marocain, onduleux et fuyant, impénétrable sous l'argent de sa noble barbe, convenait, d'une voix douce, que si, à la suite de la démarche accomplie la veille par M. Zagury, il avait pris de sérieuses dispositions à l'intérieur de la ville, il avait

négligé les environs. Il daignait ajouter que cet oubli était regrettable en effet, et qu'il le réparerait sans retard. Ce seul aveu était véritable sans doute, car on chercha en vain quelles mesures de précaution il avait pu prescrire dans une ville où, tout un matin, un marabout de rencontre avait impunément prêché la guerre sainte. Mais son imposture éclata lorsque, la nouvelle des meurtres survenant soudain, M. Neuville, appuyé par les consuls unanimes, somma, en termes impérieux, le vieux roué d'intervenir immédiatement, d'envoyer des troupes le long de la voie du chemin de fer, d'arrêter l'élan sauvage des fanatiques, le déclarant d'avance responsable personnellement du sang qui coulerait. C'est alors que, dans l'impossibilité de se dérober de nouveau, il se résigna à avouer, avec des tremblements et des larmoiements, qu'il était impuissant, qu'il n'avait même pas de cartouches à distribuer à ses soldats !

Les consuls se récrièrent. Pas de cartouches?... Et, dans l'instant précédent, il venait de leur affirmer qu'il avait assuré la sécurité des rues !... Mais avec quoi, et par quel moyen?... De son propre aveu, il résultait à présent qu'il n'avait à sa disposition que peu de soldats, que tous ces soldats n'étaient point armés, que ceux qui étaient armés manquaient de munitions. Il mentait donc, quand il prétendait que la ville était gardée ! La vérité était

que les tribus l'entouraient, et qu'il était leur prisonnier....

Le pacha continuait de se frapper la poitrine. Les cartouches se trouvaient à la douane, d'où il n'avait osé les faire retirer. M. Neuville exige que, sur l'heure, il les envoie quérir. Lui-même attend auprès du caïd le retour des caisses. Quand elles arrivent, il les fait ouvrir sous ses yeux, dirige en personne la distribution des munitions aux soldats qu'on a ralliés, exige que Si bou Bekr, conscient enfin de sa responsabilité, et qui perd la tête, expédie immédiatement sur la plage une petite troupe, dont la présence suffira sans doute à en imposer aux assassins, acharnés sur les cadavres. Et comme le caïd, aussi mou dans la peur qu'il le fut dans la quiétude, ne se hâte point assez, M. Neuville finit par le menacer de se jeter lui-même, à la tête de la colonie française en armes, au secours des survivants assiégés dans la carrière.. J'ai dit comment cette énergique intervention, dont nous ne saurions trop louer un jeune homme qui débutait dans les responsabilités, sauva la vie à une dizaine d'ouvriers.

Pendant que se précipitaient ces événements, la rumeur croissait dans la ville. Par les portes de Marrakech et du Soko, les gens des tribus, que nulle autorité ne bridait, ne cessaient de s'y jeter, et, sentant bien que le plus urgent était d'annihiler, en le terrorisant,

un gouverneur de qui ils ne se croyaient pas suffisamment sûrs, ils entouraient sa demeure, envahissaient les chambres, avec des menaces et des vociférations. Les Européens, de leur côté, inquiets des suites de l'affaire et redoutant qu'elle ne fût le prologue d'un plus vaste sacrifice, étaient accourus dans leurs consulats; mais c'est vers la maison de France que chacun tournait les regards, et c'est là que se constitua d'emblée le centre vital de la défense. Les Français l'emplissaient, et des étrangers aussi. Le premier devoir était d'avertir la légation de Tanger. M. Neuville, seul, en compagnie de l'interprète, M. Zagury, à garder le consulat, ne pouvait s'absenter. Sur sa prière, M. Merle accepta de se rendre à Tanger ; un vapeur était en partance le soir même ; il s'y embarquerait.

M. Neuville s'inquiétait aussi de sauver du moins la dépouille des victimes et de ne pas laisser plus longtemps leurs corps à la sauvage convoitise des fanatiques. La plupart d'entre eux avaient été ramenés, soit par des ouvriers du port, soit par des Arabes, à la Marine; il fallait aller les y chercher, et M. Merle, avec son habituelle simplicité, reçut cette périlleuse mission. M. Neuville, revenu au consulat, dut retourner chez le caïd pour l'informer de cette décision et lui demander une escorte. Moins jeune, M. Neuville eût évité cette démarche. Il n'eût point ignoré que nul cadavre,

fût-il d'un musulman, n'entre dans une ville de l'Islam qu'après le coucher du soleil, et que, par cette exigence qui heurtait gravement la coutume, les mœurs, les croyances, il risquait de fournir un aliment nouveau à la férocité indigène.

Dès qu'il parut au seuil du consulat, il comprit que l'incendie gagnait, et que, plus que jamais, à beaucoup de fermeté, il lui faudrait unir beaucoup de sang-froid. Il mit une demi-heure pour franchir les deux cent cinquante mètres qui le séparaient de la maison de Si bou Bekr. Dans les rues, grouillait une foule hostile, d'où partaient, au milieu de fusils levés, les injures et les menaces à son adresse, accompagnées des « you-you » des femmes, piment des joies et des colères arabes. Il eut la sagesse de n'y point répondre. Le pacha, qui, cette fois, n'avait pas tort, résista à la requête de notre agent. Mais celui-ci en était au point où il ne pouvait accepter que quelqu'une de ses exigences fût discutée, et Si bou Bekr finit par fournir l'escorte.

Il s'en fallut de peu, par l'imprudence d'un des nôtres, que le zèle généreux du docteur Merle ne lui coûtât cher.

En compagnie de quatorze courageux Français de bonne volonté, — sans armes, par chance — et escortés de dix soldats du Maghzen, il se rend à la Marine. Les rues sont encombrées d'une cohue impatiente, verbeuse,

visiblement secouée d'une grande émotion. Cependant, elle s'écarte docilement devant les soldats du caïd et s'abstient de manifester au passage des Français. Les voici à la Marine. Là, foule compacte. Elle s'agite en gestes désordonnés, jette des cris multiples, que traversent encore et dominent les grêles « you-you » des femmes. Il faut la fendre d'autorité pour parvenir jusqu'aux cadavres, qui sont là, allongés sur des wagons, affreusement défigurés sous la bâche dont les avait déjà fait couvrir bravement M. Philip, agent général de la Compagnie Paquet, l'un des membres les plus actifs de la colonie française. M. Merle soulève la bâche pour les compter. A ce moment, l'un de ceux qui l'accompagnent, M. Jourdan, ne peut retenir son indignation, et, se retournant, il lève les poings vers la foule dans un geste de colère. Les soldats du Maghzen le prennent-ils pour eux? Ils couchent en joue la troupe des quinze Français. Oui, ces soldats d'escorte, ces soldats du caïd Si bou Bekr, chargés par lui de protéger des Européens, sont les premiers à les menacer! Par bonheur, les Français, maîtres d'eux-mêmes, demeurent impassibles, et les fusils se relèvent. Qu'ils aient fait mine de résister, que l'un d'eux ait tiré un revolver, ils étaient à leur tour massacrés par les soldats, déchiquetés par la foule! Ils se dispersent, reviennent prudemment au consulat; l'enlèvement des corps

ne se fit que plus tard, dans la nuit, et, par les soins des juifs, huit cadavres furent, à onze heures, dans les ténèbres, à la lueur des lanternes; déposés dans la cour du consulat.

Le soir même, le docteur Merle, accompagné au port par M. Neuville, au milieu d'une foule toujours hostile, partait pour Tanger, en compagnie de Mme Merle et de leurs deux petits enfants. Le lendemain, mercredi matin, il entrait dans le cabinet de M. de Saint-Aulaire, gérant de la légation en l'absence de M. Regnault, en congé. Le premier geste de M. de Saint-Aulaire, administrateur méthodique et sagace, était, tandis que M. Merle lui contait le détail des faits, de rappeler M. Maigret; le second, d'avertir le ministre des affaires étrangères. Le croiseur *Galilée*, commandé par le capitaine de frégate Ollivier, et chargé de la surveillance de Tanger, se trouvait sur rade; M. de Saint-Aulaire lui donnait l'ordre d'appareiller aussitôt, et, trois heures après, portant M. Merle, qui eût pu demeurer à Tanger, mais qui, médecin du dispensaire français, regagnait son poste, le *Galilée* se dirigeait vers Casablanca.

Cette journée du mercredi n'avait pas été sans alarmes. M. Neuville, qui, la veille, avait exigé que le consulat, les banques, les principaux établissements européens, fussent protégés par une garde permanente, ne l'avait

obtenu qu'avec peine, et à la condition que ces gardes fussent rémunérées, le pacha ne cessant de protester de l'insuffisance de ses effectifs. Ce n'était pas d'une question d'argent que pouvaient venir des difficultés : la contribution du seul consulat fut fixée, pour son propre poste, à cent francs par jour. Mais le lendemain, Si bou Bekr, ayant besoin de ses soldats, supprima la garde, et ce fut, pour les Français et les Européens réunis au consulat, l'occasion d'un redoublement de crainte. C'est alors que la colonie française, dont la plus grande part avait passé la nuit, entassée dans un étroit espace, à la maison de France, déclara qu'elle voulait se réfugier sur les navires qui se trouvaient en rade. C'était aussi le désir de M. Neuville, inquiet de limiter le nombre des nationaux dont il avait la charge et d'assurer, à tout le moins, en cas d'attaque générale, le salut des faibles, et, dans cette pensée, il ne cessait de pousser les Français à se rendre à bord du vapeur anglais *Démétria*. La plupart s'y décident le mercredi. Mais comment acheminer à travers les rues une troupe aussi nombreuse, une majorité de femmes et d'enfants, alors que la Marine est encombrée des gens des tribus, que la porte est bloquée par eux, que les embarcations du port sont à leur merci ?

De nouveau, M. Neuville se rend auprès de Si bou Bekr. Il le trouve cette fois entouré

des délégués des tribus, qui commandent et vocifèrent, et il est dès lors irrémissiblement avéré que ce pacha, loque misérable, n'est entre leurs mains autre chose qu'un jouet dont ils tiennent les ficelles. La chose est si évidente que ni les uns ni les autres ne songent même plus à la dissimuler, et ce sont ces délégués eux-mêmes, se substituant à l'autorité déchue du gouverneur, qui, sur les instances de notre agent, consentent à assurer en personne l'embarquement de nos nationaux. Mais en revanche ils stipulent nettement que les seuls Français seront autorisés par eux à s'embarquer, à l'exclusion des autres Européens, lesquels ne courent, disent-ils, aucun risque dans la ville. Constatation précieuse. Rapprochons-la de ce fait, que, la veille, un Anglais, pressé par la foule, ne s'en était délivré qu'en protestant qu'il n'était point français.

Vers la fin du jour, par la grâce des seigneurs de la Chaouïa, deux cents de nos compatriotes environ se réfugièrent à bord du *Démétria*, non seulement des femmes, des enfants ou des vieillards, mais des hommes vigoureux, qu'un peu de vertu eût pu retenir à terre pour la défense de la maison de France. Les grands chefs des tribus avaient eux-mêmes veillé à leur embarquement, et, quand leur colonne eut passé la porte de la Marine, celle-ci de nouveau se referma.

Le soir de ce même jour, un fait significatif se produisit.

Mouley-el-Amin[1], oncle du Sultan, commandant la méhalla chargée de rétablir l'ordre dans la région, et qui, depuis assez longtemps, évoluait — sans grand succès d'ailleurs — à travers la Chaouïa, avait, au premier bruit du drame, quitté son camp, situé à quelques heures de Casablanca, et, en grande hâte, gagné la ville, à la tête de ce qu'il lui restait d'un corps d'armée mal nourri et mal payé, et qui, jour par jour, fondait entre ses mains. Bien que vieux et affaibli, il avait discerné tout de suite l'exceptionnelle gravité des événements. Ils donnaient à la France une trop légitime occasion d'intervenir pour qu'elle n'intervînt pas. Peut-être prévoyait-il un règlement de comptes, sérieux cette fois. Qui payerait ? Et lui, Mouley, n'allait-il pas, de cette déplorable affaire, recueillir quelques ennuis ? Il vient donc à Casablanca, s'installe dans la maison du caïd, et, prenant en mains le gouvernement de la ville, il commence par destituer Si bou Bekr et le réduit à exécuter ses ordres. Dès lors il ne sera permis de suspecter ni sa bonne volonté ni sa bonne foi, car il n'est pas, depuis ces heures sanglantes, un instant où il ait trompé notre confiance.

1. Les documents français officiels l'appellent Mouley-Lamin. Cette simplification orthographique n'est qu'une corruption du nom de ce personnage.

Comprenant qu'il faut éviter à tout prix que le représentant de la France quitte Casablanca, il envoie, dans la soirée, son khalifa, l'intelligent et distingué Si Allal, à M. Neuville, pour lui faire savoir que, s'il s'embarque à son tour et abandonne le consulat, lui, Mouley, viendra en personne prendre la garde de la maison de France. Coup habile du rusé Marocain. Par cette communication, il enlevait à l'agent français toute possibilité d'accentuer aux yeux de l'Europe, par sa retraite, le tragique d'événements déjà assez graves, et il prétendait, par contre, attester que Casablanca ne cessait pas d'être sûre aux Français. Mais il s'adressait à un homme brave, et qui, bien loin de songer à quitter son poste, n'avait, au contraire, d'autre pensée que de soustraire ses compatriotes au péril possible, en les pressant de s'embarquer, et de demeurer à terre, entouré du seul personnel du consulat, ne risquant rien d'autre que sa vie et celle de ses collaborateurs. A Si Allal, M. Neuville répliqua vivement qu'en aucun cas il n'abandonnerait son poste ; et Mouley, suivant son idée, fournit au consulat une garde qui remplaça celle que le pacha lui avait supprimée.

## Les Consuls contre le débarquement

### (1er Août.)

Le *Galilée*, sous les ordres du commandant Ollivier, capitaine de frégate, et portant le docteur Merle, arrivait le jeudi matin, 1er août, en rade de Casablanca.

Dans quel état trouverait-il la ville? M. Neuville, monté à bord aussitôt, dans les conditions que je vais dire, pouvait y apporter des paroles relativement rassurantes. La nuit avait été bonne. La ville, évidemment, se calmait. Les gens des tribus observaient les événements, mais ne se montraient plus impatients de les hâter. Cependant l'arrivée d'une « frégate », ainsi que disent les Marocains, ne risquait-elle point de les irriter de nouveau? C'est ce que M. Neuville, avec sagesse, redouta, et, dès que le croiseur avait paru, il lui avait fait signaler de se tenir immobile et de n'envoyer personne à terre avant que lui-même se fût rendu à bord. En même temps, il avertissait de son dessein le gouverneur et les délégués des tribus, leur donnant l'assurance que, par cette démarche, il espérait d'éviter une inter-

vention immédiate du vaisseau français. Puis ayant revêtu son uniforme, il se dirigea vers la Marine, accompagné, jusqu'au bateau qui le transporta, par le gouverneur et ces délégués, devenus partie de l'autorité officielle.

Entre M. Neuville et le commandant Ollivier, l'entrevue fut brève. L'officier, d'ailleurs ignorant de l'état exact de la ville, brûlait de manifester sa force; M. Neuville, encore enfiévré de deux journées et de deux nuits d'alarmes, voyait, dans une intervention armée, une sauvegarde, et il fut convenu entre ces deux hommes qui, en cet instant, se trouvèrent incarner toute la volonté et toute la pensée de la France, que le consulat français, de même que deux autres consulats, qui seraient stratégiquement choisis, recevraient aussitôt, pour la protection de la colonie européenne, des postes de matelots fournis par le *Galilée*. Cependant M. Neuville, par égard pour le corps consulaire, pria le commandant de surseoir à l'exécution de ces mesures jusqu'à ce qu'il en ait avisé ses collègues. Il les réunirait sans tarder, et, aussitôt après, un signal avertirait le *Galilée* que l'on attendait ses hommes.

L'accord ainsi établi, M. Neuville, en compagnie du docteur Merle, regagna la terre. Par précaution, deux canonnières, chargées de soldats en armes, suivirent la chaloupe qui les ramenait au rivage, afin d'intervenir, si leur débar-



quement était contrarié; mais ce fut une vaine précaution. Sur le port, les reçut le caïd en personne, attendant patiemment le retour du fonctionnaire qu'il avait accompagné à l'aller. Chacun salua le consul et le docteur. Si bou Bekr les escorta. Une haie de soldats leur fit un chemin jusqu'au consulat, devant lequel ils trouvèrent une force imposante chargée de les protéger, la garde fournie par Mouley-el-Amin... Ah! puisque le *Galilée*, quatre jours plus tard, tint si fort à débarquer, que ne le fit-il à ce moment, sans attendre l'approbation des consuls! Il eût, en cette minute, vidé ses canonnières sans résistance et sans risques, et Casablanca serait encore debout!

Cette approbation du corps consulaire, que l'on escomptait, ne se produisit pas. Ici, je n'ai point de commentaire à ajouter à la claire vérité. Un document, authentique et complet, fixera cette histoire de l'affaire marocaine au point où nous sommes arrivés. On le jugera capital pour l'intelligence des événements qui suivirent, et, en dépit des interprétations officielles, accablant pour la brusque initiative qui devait être prise, à l'improviste, quatre jours après, par le commandant du *Galilée*.

Sitôt à terre, M. Neuville s'était hâté de convoquer le corps consulaire, et voici le procès-verbal qui, après une brève discussion, fut rédigé et signé par l'*unanimité* des consuls :

## PROCÈS-VERBAL

*Casablanca, 1er août 1907, 2 heures du soir.*

M. Neuville, attaché à la légation de France, à Tanger, gérant du consulat de France, à Casablanca, après s'être concerté avec le commandant du croiseur *Galilée*, arrivé en rade à huit heures et demie du matin, sur les mesures à prendre pour sauvegarder la vie et les intérêts des ressortissants français, a convoqué les trois consuls de carrière (M. le consul d'Angleterre, M. le gérant du consulat d'Allemagne et M. le gérant du consulat d'Espagne), et a décidé avec eux de réunir d'urgence le corps consulaire.

Celui-ci réuni au complet au consulat de France, M. Neuville a déclaré avoir décidé avec le commandant du *Galilée* de faire occuper par les marins français le consulat de France ainsi que deux autres consulats, où pourrait être réunie la colonie européenne.

*Tous les consuls à l'unanimité ont déclaré que, si des troupes françaises débarquaient en ce moment en nombre insuffisant pour occuper la ville, ce serait un massacre général des Européens*[1].

Etant données ces raisons, qui semblent justifiées, le *Galilée* ne pouvant disposer que d'un petit nombre d'hommes de débarquement, et vu que le caïd a déclaré qu'il ne répondait pas des suites de ce débarquement, M. Neuville a déclaré suspendre provisoirement cette mesure.

Mais il a exigé :

1° Que le caïd ferait débarrasser la voie ferrée avant trois heures de l'après-midi;

2° Que le parcours du consulat de France au quai serait débarrassé des gens armés des tribus qui l'occupent, et qui, depuis deux jours, interdisent l'accès de la mer.

Les autres consuls ont alors demandé d'exiger du caïd que la route de leurs consulats à la Marine soit également dégagée, le tout avant trois heures.

[1] Les passages soulignés le sont par l'auteur. — N. de l'A.

M. Neuville a déclaré en outre que, restant au consulat avec le Dr Merle et quelques Français pour garder le corps des victimes, il se voyait obligé de faire savoir au corps consulaire et au caïd *qu'à la moindre alerte mettant en danger réel sa vie et celle de ses concitoyens*, le *Galilée*, sur un signal du consulat, prendrait les mesures nécessaires pour isoler, avec les canons du bord, le consulat de France et lui envoyer du secours.

M. Neuville a déclaré en outre au corps consulaire qu'avant cette action possible, il avertirait les autres consulats sans réunir les consuls à nouveau : c'est pourquoi il se voyait obligé de prier les autres consuls de prendre dès à présent leurs dispositions en vue de cette éventualité.

Tout ce qui précède a été notifié au caïd en présence du corps consulaire. Le caïd a déclaré accepter ces trois conditions. »

(*Ont signé tous les représentants des puissances étrangères à Casablanca.*)

Ces décisions étaient sages. Elles s'accordaient non seulement à la raison, car ce n'est pas avec soixante hommes que l'on tient en respect une ville, mais aussi aux instructions très nettes remises à Tanger par M. de Saint-Aulaire au *Galilée*. Celles-ci portaient que ce croiseur n'étant pas muni de forces suffisantes pour opérer un débarquement, il devrait se conduire avec la plus grande circonspection, et, dans le cas où serait menacée la vie de nos nationaux, leur fournir les moyens de se réfugier sur les vapeurs de commerce. Là se bornait la lettre de commission du ministre de France. Cependant nous verrons bientôt que, bien loin d'aider à l'embar-

quement des Français, le *Galilée* s'est prêté à ce que le conseil de regagner la terre fût donné à ceux qu'abritait le *Démétria*, et que, sitôt après, il a jeté sur Casablanca ses matelots d'abord, sa mitraille ensuite.

Ces résolutions pacifiques du corps consulaire n'étaient pas seulement sages; elles étaient unanimes. Le Français, comme l'Anglais, l'Allemand et l'Espagnol, les avaient signées. Tous devaient s'y tenir, car nous verrons que ne se produisit, à aucun moment, entre le 1er et le 5 août, l'éventualité prévue où une « alerte mettrait en danger réel » la vie du consul de France ou celle de ses concitoyens, et tous s'y tinrent en effet. Cette unanimité devait aussi exercer une certaine impression sur les autorités marocaines de Casablanca, et nous sommes instruits, par des documents certains, qu'elle fit sur elles un effet considérable. La démarche que voici le démontre. Le soir même, à neuf heures, M. Neuville recevait une lettre officielle, bientôt suivie de la visite du caïd lui-même, empressé de lui faire connaître que la ville était déjà purgée de la plupart des hommes des tribus, et que l'opération serait définitivement achevée le lendemain.

## L'Accalmie (2-4 Août.)

Car la ville fut calme et l'ordre y rentra. Il restait sans doute neuf cadavres à venger, et, pour cette tâche, la France et l'Espagne conjointes préparaient un corps de débarquement. Mais, pour l'instant, Casablanca ne bougeait plus, et les pillards du dehors, ayant repassé les murs, rôdant aux environs, craignaient de s'y risquer de nouveau.

Observons, en cette heureuse condition, l'effet certain de l'intervention du vieux Mouley, que soutiennent à la fois la présence du *Galilée* et les énergiques décisions de l'assemblée des consuls. Puis les gens des tribus, qui voient leur coup contrarié et qui ont dû quitter la ville, hésitent, réfléchissent et sont dans cet état où la perte de la confiance enlève aux plus braves leurs moyens. Mouley persévère dans son dessein de pacification. C'est lui qui, se substituant à Si bou Bekr, a privé les tribus de leur docile instrument; c'est lui qui, à l'arrivée du *Galilée*, a exigé qu'il aille au-devant de M. Neuville et du docteur Merle et les accompagne au con-

sulat; lui qui a placé dans les rues des postes et emploie ses soldats au rétablissement de la sécurité. Un témoin écrit, pendant ces jours de détente, que « la ville s'épure de plus en plus », que « les bandits en guenilles se font de plus en plus rares », que « des gens louches ont été arrêtés toute la journée », et il ajoute : « Ce travail d'épuration se fait depuis trois jours avec une rapidité remarquable; autant les autorités étaient inertes au commencement de l'affaire, autant aujourd'hui elles font du zèle pour assurer l'ordre dans la ville. » Ceci est daté du samedi 3 août, et ce témoin est M. Houel, correspondant de la *Dépêche marocaine*, qui s'imprime à Tanger. M. Houel vivait en permanence au consulat, au centre des nouvelles, côte à côte avec ce qu'il restait de la colonie, participant à son agitation, à ses colères, à ses espoirs, dans l'inquiétude et la fièvre. « Ce matin, écrivait-il encore, de la terrasse du consulat, nous avons pu voir dans la plaine se dérouler une petite escarmouche entre les cavaliers du Maghzen et les rebelles. Nous avons vu distinctement deux de ces derniers tomber. »

Sans doute, la vie de Casablanca fut, durant ces jours, une vie d'incertitude et d'émotion. Elle fut surtout pathétique en ceci, que l'on s'y trouvait dans l'ignorance totale de ce qui se préparait. On ne savait pas que le gouvernement, avec beaucoup de décision, venait, sur

l'énergique initiative de M. Pichon, d'annoncer l'envoi immédiat d'une forte colonne, que le général Picquart l'avait organisée en vingt-quatre heures, avec une promptitude et une sûreté merveilleuses, que les troupes embarquaient, que bientôt elles se dirigeraient au secours de la ville. On ignorait tout du monde, et l'on vivait chichement, les yeux fixés sur le *Galilée*, seul espoir présent et seul appui dans la tourmente. Tout de même on vivait. La plus grande partie de la colonie française s'était réfugiée, je l'ai dit, à bord du *Démétria;* mais un certain nombre, demeurés à terre, vaquaient tant bien que mal à leurs occupations, et les chefs des administrations importantes, Banque d'État, Compagnie algérienne, Compagnie marocaine, etc., fidèles à leurs postes, n'avaient pas interrompu leurs opérations.

Les seuls incidents de ces quatre jours furent, le 1er ou le 2 août, ce que l'on appela, dans l'exagération des premiers télégrammes, le saccage du cimetière européen, et qui se borna, je l'ai vérifié, au renversement de deux ou trois croix par quelques fanatiques, puis, le 3, le pillage de la ferme Soudan, à deux kilomètres des murs.

Pour le reste, Mouley-el-Amin faisait évidemment de son mieux. Le commandant Ollivier, du *Galilée*, descendu à terre, lui avait signifié qu'il eût à prendre toutes les mesures

propres à rétablir le calme. Au consulat de France, une réunion avait eu lieu, sous la présidence de M. Neuville, à laquelle assistaient, outre l'état-major du *Galilée*, certains membres de la colonie française et des notables marocains. Le vice-consul, M. Maigret, rappelé de Gibraltar, et arrivé en hâte le vendredi 2 août, prenant en mains la direction du consulat, avait aussitôt avec le même Mouley une longue conversation de deux heures, et exigeait de lui un engagement formel ; et Mouley, de qui l'attitude était excellente et la bonne foi certaine, promettait d'assurer la sécurité en ville, mais non hors de la ville. « Ici, je puis, ajoutait-il ; là, je ne puis pas : je ne promets que ce que je tiendrai. » De leur côté, des notables se rendaient successivement au consulat pour implorer la clémence des Français : c'étaient, disaient-ils, les pillards du dehors qui avaient fait tout le mal ; eux-mêmes déploraient ces massacres ; que la France soit généreuse ; surtout qu'elle ne bombarde pas la ville ; voulait-elle, en compensation, de l'argent ? Ils étaient prêts à lui remettre la rançon qu'elle exigerait. L'affaire pour eux tournait mal, ils le sentaient, et nous les voyons tremblants devant les coups qui se préparent.

Enfin, durant ces quatre jours, ni un attentat, ni un incident, ni une menace, ni un geste. Ceci est à la lettre et se trouve con-

firmé par tous les témoins, sans en excepter un. Il est utile qu'on le retienne. Une ville hostile, certes, mais qui se prive de manifester, et semble au contraire revenir à la sagesse peu à peu.

Les Français recommencent à respirer. Vivant chez eux ou au consulat, ils sortent avec précaution, s'abstiennent de se montrer dans les rues le soir, évitent les rassemblements, mais ils sortent.

Ils n'étaient plus tout à fait abandonnés. Dix matelots du *Galilée*, commandés par l'enseigne Cosme, veillaient avec eux au consulat. Protection illusoire sans doute : qu'eussent-ils pu contre l'effort d'un peuple, si le peuple se fût soulevé? Mais, du moins, cette dizaine de soldats aguerris seraient efficaces contre une attaque partielle et les aideraient à se défendre. Leur débarquement s'était fait, le vendredi 2 août, d'accord entre M. Maigret et le commandant Ollivier; mais M. Maigret avait si bien le souci de n'exaspérer pas les indigènes, et il sentait si justement que la vue de marins français en armes serait capable de réveiller leur irritation assoupie, qu'il avait prié le commandant Ollivier de les faire mettre à terre sans leurs armes. On avait donc emballé quinze mousquetons et mille cartouches dans des caisses qui portaient l'étiquette de « conserves », et les dix matelots, les bras ballants, comme en promenade, s'étaient rendus en se

dandinant au consulat. Mais cette arrivée même ayant éveillé la défiance des Marocains, il fallut expliquer au caïd que ces matelots étaient destinés à assurer le service des signaux, et il se contenta de cette explication.

La colonie, peu à peu, reprenait confiance. Le vice-consul, qui la représentait et la dirigeait, était à ce point rassuré, que sa mère n'avait pas quitté Casablanca durant ces événements, et qu'il n'avait pas songé pour elle à l'abri du *Démétria*. On commençait à plaisanter et à rire. On vivait ensemble. On attendait, sans trouble et sans impatience, ce qui allait venir, car, bien que l'on fût sans nouvelles, on ne doutait pas que quelque chose vînt.

Mais des maladies, de la dysenterie, se sont déclarées à bord du *Démétria*, où la misère est grande, où l'on n'est ravitaillé que par le consulat, où l'on manque d'eau. Qu'à cela ne tienne! Il faut faire évacuer le *Démétria*. A quoi bon, du reste, retenir sur un bateau, où ils sont entassés, ces deux cents Européens, alors qu'ils peuvent sans danger rentrer en ville? M. Maigret ira le leur dire. Auparavant, il se rend sur le *Galilée*. Son objet est de demander au commandant Ollivier de se charger de ceux des Français qui ne consentiraient pas à regagner la terre; il désire aussi que le commandant autorise le médecin du bord, M. Brunet, à l'accompagner sur le bateau an-

glais, afin qu'il puisse appuyer ses propres conseils de débarquement. Le commandant y consent. Vaine entreprise, car tout le succès de M. Maigret et de M. Brunet sera de persuader quatre personnes de se rendre au consulat.

C'est le dimanche soir, à six heures, que cette démarche est faite. Nous sommes à quelques heures du second acte de la tragédie de Casablanca. Qui eût pu la prévoir, et comment s'est-elle nouée?

## Les impatiences du « Galilée ».

Tandis que le consulat s'affermissait dans la confiance, le *Galilée*, immobile sur rade et n'apercevant de Casablanca que les blanches terrasses de ses maisons, s'aigrissait dans un état d'esprit singulier. Il était venu pour agir, il voulait agir. Que faisait-il, face à cette terre énigmatique, et que voulait-on de lui ? Que la paix, spontanément, entrât dans la ville, il n'y croyait guère, car il n'était point venu ici pour des œuvres de paix. Une force navale allait, sans nul doute, le suivre aux eaux marocaines : fallait-il que tout le prestige de l'action, une fois de plus, couronnât les derniers venus, et que l'avant-garde fût privée du lustre escompté ? Ainsi frémissaient les officiers du *Galilée*. A qui était admis à leur bord, ils montraient avec orgueil leurs canons, les gros et les petits, ne parlaient que de débarquer et de bombarder. A l'un des visiteurs, ils désignaient, d'un vaste geste, le panorama de Casablanca, et faisaient : « Tout çà, en un clin d'œil, nous pouvons le balayer, quand on voudra ! » On les louera de cette fièvre guer-

rière, qui atteste le goût de leur état. Mais quand on aura constaté leur entrain, il faudra se demander s'il s'est employé à propos.

Les faits ne sont pas toute l'histoire, et les faits mêmes s'expliquent rarement par la seule volonté et la seule raison des hommes en travail. Il est bon d'interroger les mobiles, de discerner l'inconscient, de faire la part de ce qu'il se mêle de mouvements impulsifs et réflexes dans toute résolution humaine. A cet égard, on ne comprendra rien aux événements du 5 août, si l'on ne tient pas compte de la condition psychologique de ceux qui montaient le *Galilée*.

Le *Galilée*, vieux et solide croiseur, n'avait pas quitté, depuis trois ans, la côte marocaine. Envoyé à Tanger au moment où, par ses accords avec l'Espagne et avec l'Angleterre, la France songeait à pousser activement sa partie dans l'empire chérifien, il était destiné aussi bien à protéger les intérêts et les nationaux français qu'à figurer, aux yeux des Marocains, l'énergie et la puissance françaises. Les officiers qui le conduisaient étaient arrivés là dans le temps où certaines personnes parlaient couramment, comme d'une action aisée et prochaine, de la « pénétration » du Maroc. Des esprits sincères la disaient et l'annonçaient « pacifique »; mais les habiles, clignant de l'œil et ne s'en laissant point accroire, souriaient des protestations de ces naïfs et ne

doutaient pas que le canon dût faire sa partie dans le concert de cette paix. Comment des militaires, de qui le rôle est de se battre et qui n'attendent que de la bataille leurs galons et leurs croix, résisteraient-ils à des appâts si bien parés ? Ceux du *Galilée* se persuadaient que, dans ce Maroc, quelque occasion bientôt s'offrirait à eux de se distinguer. Ils escomptaient des coups : c'est à la réserve, à la prudence, à la paix, que les contraignirent les événements et les hommes.

Leur port d'attache était Tanger. Tanger vivait calme. Mais chaque fois que quelque alarme se produisait sur un point de la côte et qu'une démonstration semblait utile à notre légation, le *Galilée* recevait un ordre de départ. Chaque fois il partait, enthousiaste et tressaillant, croyant venue l'heure miraculeuse où il brillerait enfin ; et chaque fois il revint sans lustre, sa seule présence, qui appuyait efficacement les efforts, le plus souvent intelligents et énergiques, de nos consuls, suffisant à apaiser des effervescences superficielles. Successivement, il parcourut ainsi presque tous les ports marocains, et je crois même qu'il vint une première fois, l'an passé, à Casablanca. Les officiers de son bord étaient excédés du rôle de croquemitaines auquel on les réduisait. Le service leur devenait fastidieux, et qui ne les comprendra ? Si la vie à Tanger manque déjà quelque peu d'imprévu

et de grâce, que penser de la vie en rade de Mazagan, de Casablanca ou de Mogador ? Et l'état d'esprit où ils se trouvaient se dénonçait, un an avant ces événements, dans ce mot que l'un d'eux confia, au retour d'une de ces expéditions manquées, à une personne de Tanger, de qui la bonne foi m'est connue :

— Toujours on nous envoie partout, et il ne s'y passe jamais rien !... Si vous pensez que c'est amusant !... Mais je vous prie de croire que, si jamais une bonne occasion se présente...

Il n'avait point achevé sa phrase, dont la fin se devine. La « bonne occasion », n'était-ce pas cette fois Casablanca ? Neuf cadavres, on n'avait encore rien vu de pareil au Maroc. Le gouvernement allait agir, on n'en pouvait douter. Mais si le *Galilée* négligeait de se tailler sa part, est-il sûr qu'on la lui ferait ?... Mots excessifs, je le sens bien, et qui traduisent avec trop de brutalité un long énervement et de petites déceptions trop souvent répétées, mais ils expriment cependant une condition morale qui est véritable.

Le chef, le commandant Ollivier, officier intelligent, brillant, de volonté froide et un peu sèche, volontiers distant, mais de façons infiniment courtoises, résistait aux objurgations de ses subordonnés. N'ayant pas débarqué le jeudi, jour de son arrivée, comme il le pouvait et comme on l'eût compris, quelle

raison avait-il de le faire le lendemain ou trois jours plus tard, alors que le liait la délibération du corps consulaire et qu'il avait reçu en personne les assurances de Mouley-el-Amin, de qui le consulat lui affirmait la bonne foi ? Ne devait-il pas tenir compte de ses instructions, qui avaient tout prévu, sauf un débarquement ?

Sous quel prétexte accomplirait-il une opération qui lui était dénoncée comme périlleuse par les consuls unanimes ? De quel droit se mettrait-il, en un point aussi grave, en opposition formelle avec le consul de France, représentant à ses yeux de l'autorité civile, et responsable en somme des événements ?

Il s'était accordé avec M. Maigret sur une heureuse formule : il avait à assurer la sécurité de nos nationaux, non à exercer la répression. Et ce programme était si bien commandé par les événements, que les prescriptions de M. de Saint-Aulaire ne faisaient rien d'autre que de le paraphraser [1].

1. Les instructions de M. de Saint-Aulaire au *Galilée* portaient : « Le commandant du *Galilée* est invité *à se concerter avec notre agent, et, sans se départir de la prudence nécessaire en raison de l'insuffisance de ses moyens*, à sauvegarder la vie de nos nationaux, notamment en leur donnant asile ou en protégeant, en cas de besoin, leur embarquement à bord des navires de commerce. Il devra aussi protéger les ressortissants étrangers, et, si leurs consuls lui en font la demande par l'entremise de notre agent, les recueillir dans la mesure du possible. » (Dépêche de M. de Saint-Aulaire au ministre des affaires étrangères, 31 juillet.)

Rappelons-nous que, par la garantie de la sécurité, celui-ci, aux termes des instructions rédigées par lui, n'entendait pas autre chose que l'embarquement des Français sur les vapeurs en rade. Or non seulement nul attentat ne se produisait dans la ville, mais encore cette sécurité même de nos nationaux, au sens où l'entendait le ministre de France, était désormais assurée, puisque la plupart des Français se trouvaient à bord du *Démétria*, que, seuls, demeuraient à terre, par leur propre volonté, quinze ou vingt de nos compatriotes, que leur représentant naturel, le gérant du consulat, protestait du calme de la ville. Est-ce pour protéger, contre les menaces et les périls, la colonie étrangère, que le *Galilée* mettrait à terre ses soldats ? Mais quelles menaces, quels périls ? Il le ferait donc malgré l'avis formel des truchements naturels de cette colonie, je veux dire ses consuls ? Où et quand a-t-on vu des militaires prendre des initiatives aussi graves, aussi brutales ?...

Il est vraisemblable que quelques-uns de ces arguments n'échappèrent pas au commandant Ollivier, puisqu'il hésita. Ses officiers le voyaient indécis, et toute occasion leur fut bonne de renouveler contre lui l'assaut. Mais c'est en M. Maigret qu'ils rencontraient la principale résistance.

A son gré, celui-ci était maître de démuseler le canon et de déchaîner le tonnerre. Or,

non seulement il ne songeait point à faire ce signe, mais, avec énergie, il s'agitait désespérément pour le signal contraire.

M. Maigret avait, outre sa responsabilité de gérant du consulat, quelque qualité pour exprimer une opinion. Familier de la langue arabe, il connaît bien, quoique jeune, les Marocains ; il connaît surtout les tribus de la Chaouïa, car, en service à Casablanca depuis quelques années, il a parcouru, à plusieurs reprises, la province, et fut souvent l'hôte des tribus qui aujourd'hui nous font la guerre. Quand il affirmait sa croyance à un état durable de sécurité relative, quand il annonçait qu'une intervention armée produirait l'impression contraire à celle que l'on en attendait et serait capable de réveiller les colères assoupies, quand il refusait de prêter les mains à toute opération qui, en exaspérant les indigènes, n'introduirait pas dans Casablanca des forces suffisantes pour les tenir en respect, il avait apparemment réfléchi à la responsabilité qu'il prenait ainsi, et il donnait d'ailleurs de l'énergie de sa confiance un gage émouvant : la présence de sa mère à ses côtés dans le consulat de France.

L'auteur de ce récit, dont tous les éléments furent recueillis sur place, a, jusqu'à ce jour, gardé le silence sur un des lamentables incidents de la soirée du 4. Il avait scrupule à mettre directement en cause des officiers dont

les bonnes intentions et la bravoure sont hors de cause, et aussi, il faut bien le dire, par la divulgation d'un fait pénible, à faire pénétrer le public dans la cuisine de l'histoire. Mais les interprétations fantaisistes que l'on a cru pouvoir donner des événements du 5 attestent un tel mépris ou de la vérité ou de témoins dont on escompte la complaisance, qu'il n'est plus permis de rien taire des circonstances où ils se produisirent.

J'ai dit que, le dimanche soir, 4 août, à six heures, M. Maigret s'était rendu sur le *Galilée*. A peine y avait-il posé le pied, il se trouva entouré par quelques-uns des officiers du bord, qui, une fois de plus et sans perdre un instant, lui représentèrent l'urgence de faire appel à la compagnie de débarquement. Ils n'invoquaient pas le souci de la sécurité de la ville, car, sur ce point, il leur eût été malaisé de réfuter M. Maigret, pour qui témoignaient quatre jours de tranquillité; mais ils attestaient « l'honneur de la France », qui ne permettait point, à leur sens, que demeurât plus longtemps impuni le meurtre de trois Français. Par là, notons-le, car ceci est important, ils s'écartaient à la fois des instructions reçues de la légation de Tanger et de la formule où leur commandant et M. Maigret avaient enfermé la tâche du *Galilée* : assurer la sécurité, non pas exercer la répression, qui viendrait ensuite, et par d'autres moyens. M. Maigret

résistait, comme il faisait depuis deux jours, et c'est alors que se produisit la scène regrettable que je crois de mon devoir de rapporter. Comme M. Maigret s'obstinait, mais courtoisement, dans son refus de déchaîner la tempête, la discussion, d'abord vive, prit bientôt un ton aigre, et l'un des officiers du *Galilée*, dans un mouvement de violence, osa dire au vice-consul de France, seul représentant, à cette heure et en ce lieu, de l'autorité gouvernementale, qu'il laissait « fouler aux pieds le drapeau de la France ».

Le vice-consul devint blême. Encore tremblant et chaud de cette sortie, il pénétra auprès du commandant Ollivier. Sa première parole fut pour se plaindre d'une si injustifiable algarade, et, dans l'émotion où l'avait jeté l'absurde accusation dont il venait d'être l'objet, il dit au commandant :

— Puisqu'on ose dire que je foule aux pieds le drapeau français, je vous fais cette proposition. Rentré à terre, ce soir même, j'adresse au pacha, par voie d'ultimatum, la sommation d'avoir à me livrer immédiatement un certain nombre de coupables, faute de quoi vous débarquez demain. Vous aurez alors un prétexte. Le voulez-vous ?

M. Maigret, sans doute, à cette minute, se montra nerveux à l'excès, et, si le commandant Ollivier eût accepté sa proposition, lui-même l'eût trouvée déraisonnable. Elle avait

u moins le mérite de poser la question avec etteté. Par un tel ultimatum, la provocation e fût avérée. C'était loyal et clair. Ce que 'admettait point le consul de France, défenseur aturel des décisions prises le jeudi par l'assemblée de ses collègues, c'est qu'elles fussent iolées sans raison. Ces décisions constituaient ussi une sorte de contrat bilatéral, puisqu'elles vaient été prises en présence du pacha; la 'rance y avait mis sa signature, et M. Maigret 'admettait point que cette signature fût retiée, alors que l'autre partie avait tenu et coninuait de tenir ses engagements.

Le commandant refusa de souscrire à une outade, et, lorsque les deux hommes se uittèrent, à sept heures du soir, ils avaient enouvelé leur accord : le *Galilée* garantirait a sécurité des Français, il n'accomplirait ucun acte qui ressemblât à un acte de répression. Sur cette assurance, M. Maigret regagna a terre, tranquillisé; mais, rentrant au conulat, il se montrait encore bouleversé de la cène dont j'ai rapporté le mot essentiel.

## La nuit du 4.

La soirée se passa sans incident. Soudain, à onze heures, le signaleur en faction sur le mirador du consulat de France enregistre la dépêche suivante du commandant Ollivier au consul : au petit jour, une « escadre » mouillera devant Casablanca, et « des forces imposantes » débarqueront à cinq heures du matin; il est urgent d'avertir Mouley-el-Amin qu'au premier coup de feu tiré, la ville sera bombardée. Les mots placés entre guillemets sont textuels.

Entre sept et onze heures, quelle tempête, s'abattant sur le *Galilée*, y avait balayé les résolutions de sagesse ? Il s'y était produit ceci. Au carré des officiers, la conversation ne s'alimentait que de la visite du vice-consul, et, les langues la ressassant, la commentant, amplifiant les incidents qui l'avaient marquée, les esprits s'excitaient et s'aigrissaient à mesure. Un de ces officiers se flatta, par la suite, d' « avoir fait une sortie » au commandant.

Puis survint une nouvelle du croiseur *Du*

*Chayla*, dont nous nous occuperons tout à l'heure. Mais surtout arriva, par le moyen des signaleurs, une communication de M. Maigret lui-même, à laquelle personne, dans l'instant, pas même lui, n'accorda une très vive attention, mais qui a pris, dans la suite, une importance imprévue, car c'est par elle que l'on a voulu expliquer la brusque résolution du commandant Ollivier, en la fondant sur un prétendu accord préalable entre lui, M. Maigret et Mouley-el-Amin, qui tous deux protestent.

Dans la soirée, le consulat de France avait reçu de Mouley une lettre, où celui-ci l'avisait que, ne s'opposant point à l'entrée dans Casablanca des marins français, il offrait les clefs de la ville et affirmait que nulle résistance ne se produirait.

A quoi répondait cette lettre ? Elle n'était pas autre chose qu'un gage nouveau, donné spontanément par Mouley, de sa bonne volonté. Sa principale appréhension était que les Français ne le tinssent en suspicion, et, prévoyant les effets de leur colère, il ne négligeait pas une occasion de tenter tout au moins de limiter leur vengeance aux auteurs directs des massacres et de dégager la responsabilité du Sultan, son neveu, et du Maghzen, qu'il représentait dans la Chaouïa. Il n'était pas sans avoir recueilli les bruits qui ne cessaient de courir la ville sur l'éventualité d'un débar-

quement. Il pouvait d'autant moins les ignorer, que cette opération militaire avait fait l'objet de la réunion des consuls, le 1er août. Et quelle plus sûre marque de sa bonne foi pouvait-il donner aux Français que de leur dire : « Si vous voulez entrer à Casablanca, c'est moi qui vous en ouvre les portes » ? C'est ce témoignage qu'il leur apportait dans la soirée du 4 août ; le malheur de Casablanca a voulu que ce gage fût remis au *Galilée* quelques heures après que l'opération y avait été si chaudement débattue, et dans le moment même où une communication du *Du Chayla* allait presser les résolutions du *Galilée*.

Mais, pour l'accomplissement du fait, pour l'opportunité de l'action, de quelle valeur était le communiqué de Mouley-el-Amin ? Avait-on jamais prétendu subordonner les actes de la France au bon vouloir de ce vieux homme ? Est-ce que, bien loin de quérir ses autorisations, nos représentants, M. Neuville, M. Maigret, le commandant Ollivier lui-même, ne l'avaient pas dressé à recevoir leurs sommations et à les assister dans l'exécution de ce qu'ils jugeaient utile et juste ? L'opération décidée, se serait-on enquis des commodités de Mouley, ou bien plutôt ne l'aurait-on pas mis en demeure d'avoir à y participer, dans la mesure de ses moyens ? Enfin, argument décisif, le fait que Mouley offrait les clefs et garantissait le débarquement n'était-il pas l'évidente

démonstration qu'il se savait ou se croyait maître de la ville, conséquemment que les personnes n'y seraient pas menacées, et que les marins du *Galilée* n'avaient que faire de l'occuper ?

Au surplus, en quoi cette protestation du vieux chef détruisait-elle ou modifiait-elle les accords intervenus, deux heures plus tôt, entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire ? Ne les fortifiait-elle pas, au contraire, par l'attestation, qu'elle impliquait, de la prédominance à Casablanca des forces de l'ordre sur les troupes du désordre ? M. Maigret, en tout cas, fut si loin de juger que les communes résolutions confirmées à sept heures en pussent être influencées, qu'il se borna à transmettre, sans commentaire, au *Galilée*, le contenu de la note de Mouley.

Ce fut là son tort. Dans l'état psychologique où il savait les officiers de ce croiseur, il pouvait induire que tout ce qui serait capable de leur fournir une excuse ou un prétexte serait par eux, même avec bonne foi, amplifié, et c'est en effet ce qui se produisit. Comme rien n'interdisait de penser que la lettre de Mouley fût une invitation, ils lui décernèrent ce caractère, et, comme M. Maigret la leur transmettait sans y joindre d'avis, ils affectèrent de ne point douter qu'elle avait levé ses hésitations et qu'il se résignait à l'inévitable. Dès lors, le débarquement leur appa-

rut comme une nécessité, et qui n'admettait point de retard. J'ai retenu ce mot profond, que je tiens de la bouche la plus autorisée, et c'est, si j'ose dire, une bouche hautement officielle : « Le débarquement du 5 août est le résultat d'une autosuggestion, dont on s'est fait un devoir. » Il est vrai que la même bouche ajoutait : « Mais on ne pouvait pas désavouer le *Galilée.* »

Recevant l'avis du débarquement prochain, M. Maigret, si ferme jusqu'alors, et qui avait montré à un si haut degré la connaissance de ses responsabilités et le souci des intérêts dont il avait la garde, ne songea ni à formuler une protestation nouvelle, ni à demander des informations complémentaires, ni, au besoin, à se rendre derechef sur le *Galilée* dans la nuit. Ce fut là son nouveau tort. Il est vrai que la dépêche du commandant lui annonçait l'arrivée d'une « escadre » et de « forces imposantes ». Dès lors, il put croire qu'il s'agissait cette fois de débarquer non plus la soixantaine de matelots d'un petit croiseur, mais le contingent puissant qui allait tirer vengeance des meurtres, et c'est le moment d'examiner de près, à son tour, ce texte singulier.

En fait, il ne devait arriver sur rade, le lendemain matin, que le croiseur *Du Chayla*, et non pas au petit jour, mais à onze heures ; quant aux « forces imposantes », elles se réduisirent aux soixante-six hommes du *Gali-*

*lée*. Il m'a semblé, dans le premier moment, que le commandant avait pu s'y tromper, et, dans mon désir de n'avancer aucune appréciation qui ne fût pas strictement juste, j'ai moi-même donné de son erreur l'explication suivante.

Le *Du Chayla*, envoyé le samedi à la rescousse du *Galilée*, se trouvait, le dimanche soir, à sept heures, à la hauteur du cap Spartel, qui, au nord-ouest du Maroc, termine le détroit de Gibraltar et commence l'Océan. Il entra aussitôt en communication, par la télégraphie sans fil, avec le *Galilée*, afin de lui signaler sa présence. Mais les signaux, me dit-on alors, fonctionnaient mal, on n'obtint que deux ou trois communications confuses, et l'on n'insista pas davantage, car, au même moment, une dépêche de Tanger signalait au *Du Chayla* qu'il eût à rallier immédiatement ce port, où la légation avait des instructions à lui remettre. Le *Du Chayla*, sans plus s'occuper du *Galilée*, fit route arrière. Mais celui-ci, qui savait qu'une force navale, du cap Spartel, se dirigeait vers lui, et qui ignorait qu'elle eût rebroussé chemin vers Tanger, où d'ailleurs elle ne devait demeurer que quelques instants, pouvait raisonnablement croire qu'elle comprenait une escadre de secours.

Ayant publié cette hypothèse, j'ai reçu ensuite des informations nouvelles qui la ruinent. Si les communications furent en effet

confuses à bord du *Du Chayla*, elles parvinrent au contraire au *Galilée* avec une suffisante netteté, pour que ce croiseur fût informé que le *Du Chayla* ne formait qu'une extrême pointe, et que le suivait, à vingt-quatre ou quarante-huit heures, une « escadre » sérieuse, amenant, elle, des « forces imposantes ». Ce télégramme est consigné sur le livre de signaux du *Galilée*.

Admirons que s'y retrouvent les termes mêmes transmis au consulat. Il n'y manque qu'un détail, à la vérité de quelque importance, à savoir que ces forces ne devaient se montrer sur rade qu'un ou deux jours après l'arrivée du *Du Chayla*. Il est donc avéré, par ce fait, d'une part, que le télégramme du *Galilée* au consulat n'avait d'autre objet que de forcer la main à M. Maigret, d'autre part, que le *Galilée* n'ignorait plus, à cette minute, que des contingents importants étaient en route, que leur arrivée était prochaine, dès lors que la prise de possession de la ville par les troupes françaises pourrait être bientôt accomplie avec une sûreté et une ampleur telles, que cette considération eût dû suffire à faire ajourner tout projet de débarquement, même préalablement arrêté. Il en résulta, au contraire, que les desseins du *Galilée*, tout aussitôt, se fixèrent dans l'acte [1].

[1] Un grand débat sur l'affaire de Casablanca a eu lieu à la

Quoi qu'il en soit, le débarquement étant décidé, M. Maigret prit, avec une grande diligence, les mesures qu'il jugea nécessaires. D'abord, en prévision de troubles possibles, il fait chercher à leur domicile tous les Français demeurés en ville et les prie de rallier en hâte le consulat. Puis il rédige, à l'adresse du corps consulaire, une circulaire par laquelle, reprenant les termes mêmes dont il était saisi, il avise ses collègues étrangers qu'une « escadre » française devant arriver à Casablanca au jour, « des forces imposantes » seront débarquées à cinq heures du matin. Enfin il écrit à Mouley-el-Amin une lettre dont je n'ai pas le texte, mais dont voici le sens exact :

« Je t'informe qu'à cinq heures du matin une force navale très importante se trouvera à Casablanca et débarquera des soldats français. Les portes de la Marine devront être

Chambre le 12 novembre 1907. Parmi beaucoup d'orateurs, M. Ribot, seul à avoir eu conscience de la grande faute commise à Casablanca, le 5 août, seul du moins à avoir osé en convenir, a prononcé les paroles suivantes :

« C'est un malheur que le *Galilée* ait mis tant de hâte à débarquer ces soixante héros qui ont traversé la plage. Cela nous fait plaisir toujours de voir l'héroïsme, nos cœurs français en palpitent de reconnaissance et en même temps de fierté; mais enfin il faut de la prudence, le respect des ordres qui ont été donnés. Si cet incident n'avait pas eu lieu, la ville n'aurait pas été bombardée, et vous pensiez vous-mêmes que nous pouvions débarquer sans coup férir. Ce qui est la vérité, c'est que, quand on envoie 3 000 hommes, personne n'ose les attaquer : nous aurions débarqué sans coup férir, fait très rapidement l'opération que vous avez jugée nécessaire, et nous aurions peut-être pu hâter notre évacuation. » (*Journal officiel*, 13 nov. 1907.)

ouvertes devant eux. D'accord avec le commandant du *Galilée*, je t'avertis qu'il ne tient qu'à toi que tout se passe dans l'ordre le plus parfait et qu'aucune goutte de sang ne soit versée. Au premier coup de feu tiré sur nos soldats, nos vaisseaux bombarderont la ville. »

On observera qu'il n'est fait ici aucune allusion à la communication adressée, dans la soirée, par Mouley à M. Maigret, et transmise par ce dernier au *Galilée*, et ceci est la preuve évidente que M. Maigret n'imaginait pas que le débarquement fût une réponse à une prétendue invitation du vieux chef.

Cette lettre est portée à Mouley *à quatre heures du matin*. C'est donc à ce moment seulement que Mouley a connu l'opération qui se préparait. Je prie que l'on retienne ce détail. Mouley fait répondre aussitôt que les portes de la Marine seront ouvertes, que tout se passera pacifiquement.

Tandis que le vice-consul se livrait à ces soins divers, on ne dormait guère au consulat. Une centaine d'étrangers s'y trouvaient réunis, parmi lesquels je nommerai une Anglaise, M^lle^ Spiney, qui, en compagnie de M^me^ Fournier, femme du directeur de la Compagnie Marocaine, a, dans la suite, soigné les blessés, les nôtres et ceux des Marocains, avec une admirable science et un dévouement intrépide. Avec elles, se trouvaient M^me^ Maigret mère, qui donna aussi ses soins aux blessés,

et son jeune fils. Une quinzaine de Français, à qui l'on avait distribué des fusils, assuraient la défense, sous la direction de l'enseigne Robert Cosme, descendu à terre le jeudi avec les dix matelots du *Galilée*. J'ai leurs noms, que voici : le personnel du consulat, comprenant M. Maigret, M. Neuville, M. Zagury, interprète ; puis le docteur Merle, dont l'énergie rayonnante et gaie donne confiance ; MM. Philip, directeur de la Compagnie Paquet et vice-doyen de la colonie, Soufron, Guinard, Merlin, Peytral, fils du sénateur, venu à Casablanca, comme représentant d'une maison de sucre de Marseille, et désireux d'entreprendre une exploitation agricole ; Charpentier, Quet, Fournier, Houel, Bienaimé, fils de l'amiral et directeur de la succursale de la Compagnie Algérienne ; Teboul Lévy, caissier de la Banque d'Etat du Maroc ; Darrigues ; Mercié enfin, chanteur comique, directeur du café-concert et du casino de Casablanca (!), enfant de la balle, gai, bon enfant et boute-en-train, zouave il y a six mois encore, et qui, plaisantant, faisant le coup de feu et se hissant en riant au mât du consulat, risqua dix fois sa vie avec désinvolture. Il y a gagné du reste une balle qui lui effleura le menton.

On veilla toute la nuit. Du haut du mirador, les regards enfoncés dans les ténèbres de cette nuit sans lune, on guettait, dans le mystère de la mer grondante, l'arrivée de « l'esca-

dre... — Ne voyez-vous rien ? demandait, par instants, une voix. — Non, rien. — Si, tenez, là-bas. — Où ? — Là-bas, vous voyez bien, un peu à droite du *Galilée*... — Mais non, c'est une étoile ! » Et les heures semblaient infinies... — Ah ! ah ! fit tout à coup l'enseigne Cosme, voilà l'escadre ! » On répéta : « L'escadre ! L'escadre ! — Où ? — Là, regardez, ce point brillant dans le brouillard de l'aube, à l'horizon. » On regardait. On n'apercevait rien. Mais comment douter des yeux d'un marin ?... Quelqu'un cria pourtant : « Oui, oui, je vois le point. C'est l'escadre ! » ... Ce n'était rien. Pas même un vapeur de commerce, pas même le *Du Chayla*, qui ne devait se montrer qu'à onze heures.

Dans cette fièvre, le jour vint, et cinq heures approchèrent. On se tournait vers le *Galilée*. On y observait un mouvement. Trois canots s'en détachèrent, vinrent vers la côte... — Voyons, qu'est-ce ? faisait-on sur le mirador. Est-ce tout ? Va-t-on débarquer avec cela ? » Et l'enseigne Cosme expliquait : mais non, on n'allait pas débarquer avec çà ; l'amiral voulait voir, préparer la venue des autres, qui étaient un peu en retard...

Dans les trois canots, il y avait soixante-six matelots, commandés par l'enseigne Ballande, qu'accompagnaient le médecin du bord, le distingué docteur Brunet, puis, on ne sait pourquoi, deux fonctionnaires civils, M. Luret et

M. Berti, le premier, directeur des services de l'emprunt marocain, le second, agent des mêmes services, venu à Casablanca pour y installer le contrôle des douanes, et qui, arrivé de Tanger sur le *Galilée*, avait été un des plus ardents à pousser au débarquement.

## Le débarquement du « Galilée »

(5 Août).

Je n'ignore pas qu'un récit officiel du débarquement — écrit, je pourrais dire où et quand, dicté, je pourrais dire par qui — a été publié, et j'ai plus de souci que l'on ne pourrait croire de ménager la patience de mes lecteurs. Cependant il ne sera pas inutile de préciser certains détails de ce fait désormais historique, auquel nous devons, avec le bombardement et tout le sang de Casablanca, l'inextinguible haine qui dresse contre nous les tribus de la Chaouïa.

En voyant se détacher du bord les trois canots du *Galilée*, M. Maigret envoie au-devant d'eux, à la Marine, M. Zagury, afin qu'il guide les troupes jusqu'au consulat. M. Zagury part sans armes, et, dès lors, il va prendre, lui, simple interprète, de qui ce n'est pas l'affaire d'être mêlé aux bagarres guerrières, la figure d'un brave. Soixante-six matelots débarquent, et, pour que vous compreniez la scène qui va suivre, il importe que

vous connaissiez les lieux. Ne songez, pour vous les représenter, à aucun des ports marchands que vous avez pu voir, mais, si vous voulez, au plus ignoré, au plus lointain, au plus inconfortable, au plus antique des petits ports bretons.

Quand on débarque à Casablanca, dans une anse extrêmement resserrée entre des rochers, on a devant soi un mur parallèle à la grève. Il faut tout aussitôt suivre ce mur à gauche, car il n'y a d'issue ni à droite ni en face. On trouve alors un plan incliné qu'il faut gravir, et, au bout de quelques pas, une grande et lourde porte à deux battants se présente à droite. Pour entrer en ville, le voyageur est donc obligé, après avoir tourné à gauche, puis longé un mur qui se trouve alors à sa droite, de faire une conversion à droite, et il est face à la porte d'entrée, située quelque peu en retrait. Ceci aidera tout à l'heure à comprendre pourquoi, au moment de la décharge des soldats du Maghzen, le gros de la troupe ne se trouvait pas dans l'axe de la porte.

Derrière cette porte, il y avait un poste de soldats. Trois soldats se trouvaient en outre au débarcadère ; quelques autres montaient la garde un peu plus loin. Au moment où les canots accostent et où les matelots, l'arme au pied, se rangent sur la grève, l'un des trois soldats du débarcadère, se penchant à l'oreille de son camarade, lui dit en arabe une phrase

qui signifie que ce débarquement lui paraît singulier et ne lui plaît guère. M. Zagury l'entend, la répète à M. Berti et ajoute : « Nous ferons bien de faire attention. »

La troupe s'ordonne, et l'on se met en marche. Les carabines n'étaient pas armées, c'est vrai, et l'on n'a pas manqué de mettre en valeur ce détail ; mais elles étaient approvisionnées, ce qui veut dire qu'il suffisait d'un simple mouvement de la culasse pour les mettre en état de tirer instantanément. En outre, elles avaient la baïonnette au canon. Les matelots sont en rangs. Devant eux, à quelques pas, marche l'enseigne de vaisseau Ballande, encadré par M. Zagury et M. Berti[1], avec le clairon Aucan. Tout à coup, au moment où tous trois arrivent devant la grande porte, elle se ferme... Pourquoi la porte si ferme-t-elle?... Guet-apens? C'est bientôt dit. Mais organisé par qui? Par Mouley-el-Amin?... N'oublions pas qu'il n'a été averti qu'à quatre heures du matin, il y a une heure à peine; que, depuis mercredi, il ne cesse de donner des gages sérieux de sa bonne volonté ; qu'il a eu, durant ces cinq jours, de bien meilleures occasions, et moins chanceuses, de massacrer des

[1] Les récits officiels n'ont pas admis que M. Zagury et M. Berti fussent au même niveau que l'enseigne, et ils les placent en arrière. Ces deux civils, à qui il serait misérable de contester leur part de courage, marchèrent en réalité sur la même ligne que M. Ballande. Du reste, comment M. Zagury eût-il guidé la troupe, s'il s'était tenu derrière son chef?

Européens ; enfin qu'il n'ignore pas qu'en cas de troubles, la ville sera bombardée.

Pourquoi la porte a été fermée, pourquoi des coups de fusil ont été tirés ensuite, on ne le saura, si l'on tient à le savoir, qu'en retrouvant et en interrogeant ce qu'il reste des soldats du port. Mais j'ai vu arrêter un individu, du nom de El Hayani, que des témoins dignes de foi affirment avoir entendu crier aux soldats du Maghzen, au moment où les nôtres s'approchaient : « Fermez donc la porte, et tirez sur ces chiens de chrétiens ! » Si cette apostrophe est vérifiée, il est aisé de deviner ce qu'elle a pu produire, tombant sur les âmes bornées et facilement impressionnables des soldats.

L'enseigne Ballande a vu les deux panneaux de la porte qui allaient se rejoindre. La porte fermée, c'est la compagnie obligée de se rembarquer, de regagner le *Galilée*, un désastre !... Avec beaucoup de présence d'esprit et un courage dont il est juste de lui faire honneur, il s'élance, le sabre en avant, passe son bras entre les deux panneaux, donne un vigoureux coup d'épaule, repousse la porte, et, par ce geste, assure à ses hommes l'entrée de la ville. Mais en même temps un coup de feu éclate, je dis *un* coup de feu, car les témoignages, sur ce point, sont formels. Surpris, M. Ballande se retourne vers sa troupe et commande : « Chargez armes ! » Alors seule-

ment retentit une décharge générale des soldats marocains, qu'ont excités le premier coup de feu anonyme et le déclic métallique des armes que l'on charge. M. Ballande, qui agite son sabre en l'air pour entraîner sa troupe, reçoit dans la main une balle qui la traverse. Le sabre tombe. De la gauche, il le ramasse et le brandit de nouveau. Louons cette fermeté d'âme :

— Allons ! mes enfants, en avant ! crie-t-il. A la baïonnette !

— En avant, les garçons ! répète le second maître Labaste, qui se précipite vers son chef, et dont l'énergie électrise les matelots.

Tout ceci s'est passé en un instant. Ce drame rapide n'a eu pour témoins directs que M. Ballande, M. Zagury, M. Berti et le clairon Aucan, seuls devant la porte au moment de la décharge ; nul matelot n'a été touché, parce que, placée en arrière de son chef, la troupe n'avait pu atteindre encore l'axe de la porte.

Dès les premiers coups de feu, les matelots ont saisi leurs fusils et riposté. Les soldats du Maghzen, disséminés sur le port, et sans savoir de quoi il s'agissait, en ont fait autant, et maintenant c'est de tous côtés qu'est menacée la troupe. Nos marins répliquent violemment, et, tout en répliquant, s'engouffrent sous la porte, abattent, devant le bâtiment de la douane, à coups de fusil ou de baïonnette, une bonne

part des soldats qui les ont assaillis. Ils couchent à terre en même temps tout ce qu'ils rencontrent, et, toujours précédés par l'enseigne Ballande, dont la voix ne se fatigue pas de les animer, guidés par M. Zagury, dont cette tragédie imprévue n'amollit pas le courage, accompagnés par M. Berti, soutenus à l'arrière par le docteur Brunet et M. Luret, ils s'engagent sur le chemin du consulat. Dès ce moment, par le massacre et la dispersion des soldats du port, ils s'étaient débarrassés du poste le plus nombreux, avaient écarté la résistance la plus sérieuse, et fait le vide derrière eux.

De la marine au consulat, il y a, je les ai mesurés, 250 mètres et quatre tournants à angles droits. Les rues qui y conduisent sont extrêmement étroites, comme dans toutes les villes arabes. Ces rues n'étaient pas, ainsi qu'on l'a dit, garnies de conjurés en embuscade, car, avec leur étroitesse, leurs tournants brusques, des sacs de céréales qui y sont en tas et dont chacun eût pu être un abri, il ne serait pas, hélas ! arrivé au consulat un seul des nôtres. Il faut, pour dire ou écrire le contraire, spéculer sur l'ignorance où l'on est de la disposition des lieux.

Ne cessons pas d'avoir présentes à l'esprit ces indications précises et littérales : 250 mètres, quatre angles droits, rues étroites de ville orientale. Mais, sur le chemin, se trou-

vaient deux postes de soldats, placés ou renforcés dans les jours précédents par Mouley pour maintenir la sécurité de la ville : l'un, chez un riche négociant anglais, M. Lamb; l'autre, à la prison. Entendant des détonations et des cris, ces soldats, à leur tour, chargent leurs fusils, et, au petit bonheur, tirent sur nos hommes. Avant d'être soldats, ils sont Marocains. Ils nous détestent. Aucun d'eux, pris isolément, n'eût osé se mesurer à l'un des nôtres ; mais que quelqu'un se lève devant eux, que parte un coup de feu, c'est le signal, et aussitôt tout l'Islam endormi au fond de leurs obscures consciences se réveille et se dresse contre le chien de chrétien. Ce signal venait d'éclater. Il retentissait en des âmes encore agitées par l'explosion des derniers jours, et chez qui n'étaient pas épuisées les réserves de révolte. Une étincelle devait suffire à les enflammer, et voici que, dans ce petit matin, l'étincelle brillait tout à coup !

Voilà pourquoi, le long des 250 mètres qu'ils ont à parcourir, des fusils, plus bruyants que dangereux, éclatent au nez de nos matelots. Plus d'un Arabe, réveillé par le fracas, a saisi le sien et lâche incontinent son coup dans la partie, au hasard, afin que soit en repos son fanatisme. Et la contagion gagne de proche en proche.

La riposte des nôtres est plus prompte encore et plus nourrie. Sous leurs coups précis, les

soldats et les indigènes tombent, et ceux qui échappent fuient devant eux épouvantés. Ils s'enivrent de poudre et de bataille. Ils marchent sur des corps frémissants. Ils se jettent sur tout ce qu'ils rencontrent : des vieillards et des innocents sont les victimes d'une tempête qu'ils n'ont pas déchaînée ; on retrouvera leurs corps le lendemain. Leur chef ne cesse de les encourager et de les exciter. Le second maître Labaste, qui vient de recevoir une balle dans la poitrine, reste à la tête de sa section et continue à entraîner ses hommes. Le moment est tragique et sanglant [1].

1. A la Chambre des députés, le 12 novembre 1907, le ministre des affaires étrangères a donné lecture d'un rapport du commandant Ollivier, dont voici un passage, d'après le *Journal Officiel :*

« Les balles pleuvaient de tous côtés, à l'extérieur et à l'intérieur, du sommet du mur d'enceinte, des fenêtres, des maisons, de tous les coins de rue, d'où surgit une foule de soldats et d'hommes armés barrant les rues.

« C'était le guet-apens organisé ; des centaines de fusils étaient braqués sur les marins, et c'était de vive force qu'il leur fallait se frayer passage, sous peine d'être jetés à la mer et fusillés du haut des remparts.

« Mais l'élan était donné ; électrisés par l'exemple de leur héroïque chef, qui, à dix mètres en avant, s'élançait, l'épée haute dans sa main gauche restée valide, écartant par sa seule approche les misérables que leur nombre ne rassurait pas, les encourageant de la voix, leur faisant exécuter en de courts arrêts, par de brefs commandements, des feux de salve bien dirigés, les hommes du détachement se précipitèrent, semant la route d'une soixantaine de cadavres ennemis, sans laisser en arrière un seul des leurs. (*Vifs applaudissements sur un grand nombre de bancs.*)

« Cette entrée, qui devait être pacifique après la parole donnée, s'est transformée, par suite de cet infâme guet-apens, en une charge à la baïonnette, marche triomphale dont l'audace a étonné nos ennemis et arraché des applaudissements et des cris

En cet état, on arrive au consulat. Trente-cinq soldats du Maghzen, envoyés par Mouley, campent devant la porte depuis cinq jours. Ahuris de ce qu'ils entendent, et ne pouvant discerner ce qui se passe, à cause des tournants de la rue, ils écoutent et attendent. Au moment où la troupe débouche, M. Zagury, qui pressent un drame nouveau, se précipite au-devant d'eux et leur crie en arabe :

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en, si vous ne voulez pas mourir !

Peut-être obéiraient-ils à cette adjuration ; mais voici, sans délai, nos matelots qui, de leurs mains frénétiques, continuent de manier des fusils brûlants et s'avancent vers eux. Les soldats rouges prennent peur, ajustent nos hommes, qui se jettent sur eux, en couchent une partie, dispersent les autres, et se trouvent enfin, maîtres du champ, devant la porte du consulat. Ils ont trois blessés : l'enseigne Ballande, le second maître Labaste, le matelot Le Guiché, atteint au bras, amputé aussitôt : heureusement pas un mort. C'est tout.

Le consulat est barricadé. Au bruit de la fusillade, on a pris peur. En hâte, on a traîné à travers le jardin, entassé derrière la porte tout ce qui est tombé sous la main, des plan-

d'admiration aux Français enfermés dans le consulat, où elle vint aboutir. » (*Nouveaux applaudissements*.)

L'auteur n'a rien à changer au récit qu'il vient de donner des mêmes faits.

ches, des tables, des meubles, jusqu'au piano du consul, violemment arraché du salon et roulé là, où il demeura durant des jours. Il faut dégager la porte, l'enfoncer à demi. Cette fois, l'enseigne Ballande, entré le premier à la Marine, pénètre le dernier au consulat, quand tous ses hommes sont à l'abri. Sa main percée est dégouttante de sang. Mais eux, d'un mouvement spontané, forment la haie dans le jardin ; quand leur chef y paraît à son tour, ils se découvrent, et, d'une seule bouche, crient : « Vive le lieutenant ! »

Puis le second maître Labaste, épuisé, se couche à terre.

Me contant cette scène, M. Ballande pleurait, et, frémissant encore, il ajoutait :

— Ah ! monsieur, avec des hommes pareils, on irait au bout du monde !

## Défense, Bombardement et Pillage

### (5 et 6 Août).

Quelles angoisses, durant ce temps, au consulat !

Du sommet du mirador, on avait aperçu les trois canots se diriger vers le port, mais on n'avait pu voir débarquer les matelots. Et soudain, dans la paix du jour commençant, ces crépitements de fusillade ! Une seule pensée monte aux cerveaux, un seul mot jaillit de toutes les lèvres, le mot que toujours profèrent les hommes qui, jetés d'un coup dans un péril extrême, crient d'abord à la trahison : c'est un guet-apens ! Et des imprécations éclatent sous le ciel pâle. Mais si le massacre commence à la Marine, où s'arrêtera-t-il, et qui, d'ici, sortira vivant ?... Ainsi palpitent des cœurs gonflés. Enfin, après des minutes terribles, on avait vu déboucher, à l'extrémité d'une rue, la troupe intacte des marins, poussant des fuyards. L'affaire donc était moins tragique qu'on ne le redoutait, et l'on respira.

On était convenu avec le *Galilée* de lui donner, en cas d'incident, le signal du bom-

bardement. Bien avant que la troupe débarquât, le signal était prêt; un pavillon attendait, amarré à la drisse; un geste, et il pouvait être, en un clin d'œil, hissé. Le premier coup de fusil de la Marine n'était pas arrivé aux oreilles des vedettes du mirador, que déjà le drapeau d'alarme, d'un mouvement presque automatique, flottait au sommet de son mât. On escomptait, dans la seconde même, l'effet du premier coup de canon. Mais le *Galilée* ne se hâtait point. Tous les regards, toutes les lunettes étaient sur lui, qui continuait de se taire. On trépignait, on l'apostrophait :

— Mais tirez donc, nom de Dieu! criait un Français, connu cependant pour sa modération et son calme courage.

Vingt minutes passèrent ainsi. On oubliait que c'était l'intervalle sagement fixé par le commandant Ollivier, afin que la troupe de débarquement eût le temps d'arriver au consulat...

La maison de France, sous la direction de l'enseigne Cosme, est mise en état de défense, et à chacun l'on assigne un poste de combat, car voici maintenant que des coups de feu commencent à partir des terrasses. La malheureuse affaire de ce matin, si fortuite et accidentelle qu'elle apparaisse en réalité, a été, pour ces Marocains hésitants, indécis, inquiets, le signal dont je parlais tout à l'heure. Chacun spontanément a pris son fusil et ne résiste plus

à la volupté d'envoyer une ou deux balles dans la direction du consulat, qu'il n'atteint pas, car il vise mal, et, par bonheur pour les nôtres, la très grande part de cette artillerie fut perdue : j'ai eu, en effet, la curiosité de relever sur les murs du consulat les rares traces de balles, et je parle en connaissance de cause.

De notre côté, on riposte avec ardeur. Du haut de la terrasse et du mirador, on balaye les terrasses voisines et l'on fait des feux plongeants dans les rues. Une fièvre de combat agite tant de guerriers, matelots ou volontaires. A titre d'indication psychologique, voici deux phrases, qui prennent leur valeur de ce qu'elles furent écrites dans la bataille par un acteur : « La moindre silhouette apparue, écrit M. Houel, jeune homme paisible, à la *Dépêche Marocaine*, est criblée de balles. Une rage de mort s'empare de nous... J'ai les genoux brisés, les mains et la figure noires, je suis couvert de plâtre et de poussière ; mais, comme une brute, je cherche à découvrir une tête, une poitrine, pour m'en faire une cible. » (V. la *Dépêche Marocaine*, 8 août.)

Le bombardement, pendant ce temps, couvre la blanche ville de fer et de feu. Le fort marocain, où d'antiques canons, au bord de la mer, allongent leurs gueules vétustes, est détruit, ses pièces bousculées et renversées, ses murailles effondrées et crevées, son drapeau abattu. Des maisons sont éventrées. Les murs

de plâtre, en s'écroulant, font lever des gerbes immenses de poussière. Aux quatre coins de la ville, les obus éclatent dans un roulement sec. Et soudain, de la fumée au loin tourbillonne : c'est l'incendie qui se déclare. Les Arabes fuient leurs logis. Beaucoup pensent se mettre à l'abri à l'ouest de la ville, dans l'espace circonscrit par la nouvelle enceinte ; mais le canon, les y poursuivant, contraint de fuir encore ceux qu'il n'atteint pas...

Depuis trois heures durait la fusillade, lorsque, vers huit heures et demie, au-dessus d'une terrasse prochaine, on voit surgir un drapeau blanc, qu'une main cachée agite de droite à gauche. Une tête se montre, qui disparaît aussitôt, puis se dresse de nouveau, s'effondre au même instant, et renouvelle plusieurs fois cette gymnastique, tandis que le drapeau continue son mouvement alternatif. On cesse le feu, et l'homme, rassuré, descendu de sa terrasse, se présente à la porte du consulat.

C'est un *mkhazani*, sorte de planton du Maghzen. En tremblant, il tend à M. Maigret une lettre du consul d'Angleterre, qui, ayant reçu de Mouley-el-Amin une demande d'intervention auprès du consulat français, se bornait à transmettre la requête à celui-ci. M. Maigret s'assied à son bureau et commence une réponse à Mouley. Il n'acceptera aucune conversation par lettres, ne se prêtera à aucun pourparler par l'intermédiaire d'un tiers, tant qu'il n'aura

pas vu au consulat Mouley lui-même, le caïd Si bou Bekr et le chérif.

Il en était là, lorsque s'ouvrit la porte du jardin, et parut en personne, affalé sur sa mule, la figure décomposée, les chairs ballantes, Mouley-el-Amin, oncle du Sultan, que suivaient Si bou Bekr et l'élégant Si Allal, son khalifa. Le vieillard, péniblement, glisse de sa mule, et, gesticulant, l'œil hagard, ne sait que répéter en gémissant : « Je n'y suis pour rien! je n'y suis pour rien! Quel affreux malheur! » Il ajoute qu'il ne se doute pas de ce qui a pu se passer, que les coupables seront châtiés, mais que, pour l'instant, la populace est maîtresse de la ville, qu'il n'est plus obéi, que sa propre sécurité est compromise, et, finalement, il prie M. Maigret de lui permettre de se réfugier à bord du *Galilée*. M. Maigret s'y refuse. Dans le présent désordre, Mouley est le seul à incarner une autorité, si fragile qu'elle apparaisse, et il veut la tenir en mains. « Donne-moi au moins une garde de soldats! » implore le vieux seigneur. Mais on n'a pas assez d'hommes pour défendre même les Européens!

La matinée avançait. Au loin, venant de Tanger, le *Du Chayla*, pressé par les objurgations télégraphiques du *Galilée*, forçait sa vapeur. Sur rade à onze heures, il débarque aussitôt, sous la conduite du lieutenant de vaisseau Dupetit-Thouars, de qui la froide

bravoure s'employa brillamment dans les deux jours qui suivirent, soixante-quinze matelots, avec les enseignes de Gailhard-Bancel et de Teyssier, mais il les débarque sur les rochers, sous la protection des canons des croiseurs et des petites pièces de 37 portées par les embarcations, et ils entrent en ville par les fenêtres du consulat de Portugal, par celles du docteur Merle et celles de M. Maigret, qui sont voisines, en franchissant le mur d'enceinte, tandis que les couvre, sur les terrasses, une section du *Galilée*, sous les ordres de l'enseigne Cosme.

Dans l'après-midi, vers trois heures, arrive à son tour le croiseur espagnol *Alvaro de Bazan*, qui met à terre, par le même chemin, vingt hommes; mais, pour se rendre au consulat d'Espagne, il leur faut une escorte, que commande l'enseigne Cosme, à la tête de vingt de nos matelots. Ce détail est authentique.

Dès lors, les Européens peuvent respirer. La défense de la ville est assumée par le brillant et énergique commandant Mangin, qui ne cessera plus de donner à Casablanca les marques de son zèle intelligent, et qui, arrivé de Tanger sur le *Du Chayla*, a reçu aussitôt du commandant Ollivier la direction de la défense.

Sans tarder, le commandant Mangin assure aux différents points menacés une protection efficace. La ville est aux mains des pillards. Les coups de feu ont été pour eux le signal

dont ils commençaient à désespérer, et leurs troupes se sont ruées vers Casablanca, envahie, d'une seule poussée, par toutes ses portes. C'est vers la maison de France qu'ils ont essayé d'abord de se diriger. On a lu les noms de ceux de nos compatriotes qui y sont enfermés ; une centaine d'étrangers s'y abritent avec eux. Là est le nœud du drame. C'est notre consulat que l'on guette, mais il peut se défendre : il dispose à présent de cent cinquante fusils, il a un canon. Il commande le consulat d'Autriche-Hongrie, où s'est réfugié le personnel du consulat d'Allemagne, et le consulat de Portugal, ses voisins. Ce dernier reçoit un détachement de vingt-cinq matelots du *Du Chayla*, dont la compagnie de débarquement est, dans la journée même, portée, par un renfort, à cent six hommes. En même temps, ce croiseur débarque deux canons de 65. Le consulat d'Autriche, enserré entre les consulats de France et de Portugal, se trouve protégé par eux, et, du même coup, est assurée la liberté des communications avec la mer.

Les autres consulats sont visés, eux aussi, mais plus mollement, sauf l'espagnol et l'anglais, qui ont fort à faire. L'allemand, l'italien, le brésilien ont été évacués. En somme, les trois points stratégiques de la défense sont les consulats de France, d'Espagne et d'Angleterre. On les réunit par des signaux et l'on y place des garnisons : douze matelots,

sous la conduite de l'enseigne de Teyssier (*Du Chayla*), forment la garde de l'anglais ; elle sera, le lendemain, portée à trente hommes, et, le surlendemain, renforcée par un canon de 65. L'espagnol a les vingt matelots de l'*Alvaro de Bazan*. Le lendemain aussi, sur la demande de l'officier qui les commande, on y détachera douze hommes du *Du Chayla*. Le soir, on enverra également douze marins au consulat de Suède, voisin, comme l'autrichien, du consulat de France.

Toute la journée, on tire. Ce n'est plus la fusillade du matin, mais des feux intermittents. Le consulat n'est point assiégé ; ses défenseurs s'entendent à couvrir ses approches, et, depuis neuf heures du matin, on n'a plus entendu aux alentours que des coups de feu isolés. Parfois un coup de fusil éclate sur une terrasse, auquel on riposte sans délai. La nuit vient. Cette nuit complice est noire, et les Marocains la souhaiteraient fructueuse. Les sentinelles rentrent dans les maisons, et les portes sont barricadées. Une fusillade retentit du côté du consulat de Suède. Mais voici, dans les ténèbres, le jaillissement soudain des projecteurs du *Galilée*, qui montrent sur la plage, hors de la ville, des troupes d'indigènes, bientôt dispersées par le feu des canons.

Enfin l'on a quelque repos. La bataille souffle. Par moments, un coup de canon venu

de la mer, un coup de fusil des terrasses, déchirent le silence. Le *Galilée*, le *Du Chayla* ne cessent de cingler la terre de leurs vastes fouets de lumière ; mais au sud de la ville, une grande lueur écarlate monte, s'étale et gronde, comme un monstre vivant : les flammes du Mellah, qui achèvent l'œuvre des obus et des pillards.

Le mardi matin, le soleil se lève sur un jour où chacun semble se recueillir. Les fureurs de la veille se calment. La ville, du reste, autour du quartier européen, est comme vidée. Le commandant Mangin organise des patrouilles qui parcourent des rues désertes et dévastées, et, à chaque pas, doivent se détourner d'affreux cadavres. L'une d'elles ramène une demi-douzaine d'Européens, Français, Italiens, Espagnols, et des familles juives, assiégés dans leurs logis. Une autre visite les établissements principaux. Un va-et-vient assure les communications.

Une pièce de canon a été installée sur la terrasse du consulat de France, une autre sur celle du portugais. Des troupes de cavaliers, qui, de la campagne, se dirigent vers la ville, sont arrêtées par le feu de nos croiseurs et obligées de rebrousser chemin. Non sans en référer à Mouley-el-Amin, qui d'emblée y acquiesce, on braque le canon du consulat sur le minaret de la mosquée, devenu le refuge des tireurs marocains, et, après quelques coups,

le minaret découronné se décide, dans la douleur de son prestige humilié, à garder le silence. Dans l'après-midi, du renfort survient, avec le croiseur *Forbin*, qui envoie à terre quarante-quatre hommes ; ainsi est accrue la petite garnison de Casablanca, en même temps que ce contingent nouveau permet aux défenseurs de prendre quelque repos.

Mais l'incident le plus caractéristique de la journée est la démarche imprévue de Mouley auprès du commandant Mangin. Non plus que les Européens, l'oncle du Père des Croyants n'est à l'abri des entreprises des gens des tribus, car l'affaire de Casablanca prend désormais son caractère véritable, qui est celui d'une invasion de malfaiteurs. Peu leur importe la religion ou la couleur : à cette heure, le Marocain riche a pour eux plus de prix que quelque roumi besogneux ou ce juif famélique, et Mouley sait que ni sa parenté ni son rang ne le protégeront contre l'avidité brutale de bêtes enivrées de libre pillage. Du reste, ses craintes ne sont point chimériques. Les Mediouna et leurs frères de la Chaouïa — qui devaient, huit jours plus tard, s'entre-dévorer pour le partage des dépouilles — connaissent sa présence et ses efforts de médiateur malheureux, et l'un de leurs premiers soins a été de tenter de le neutraliser par la menace.

Bien que sa demeure, située sur le chemin du

consulat de France à celui d'Espagne, se trouve dans la zone de surveillance que parcourent les patrouilles, il craint quelque surprise nocturne, et, comme il possède des armes et des munitions — celles qu'il a apportées et celles que M. Neuville, le 30 juillet, a contraint Si bou Bekr de retirer de la douane — il appréhende que le pillage de ces munitions, en fortifiant les tribus, ne permette aux Français de le suspecter de complaisance. Aussi, par l'intermédiaire de Si Allal, qui, d'ailleurs, depuis la veille et par son ordre, s'est mis à l'entière discrétion du commandant Mangin et collabore avec lui aux mesures de sécurité, il fait prier ce dernier d'en prendre aussitôt possession. Ce fut l'enseigne Cosme que l'on chargea d'aller les recevoir, et c'est ainsi qu'il ramena au consulat une trentaine de fusils et vingt-cinq mille cartouches. Bien plus, la volonté de marquer fortement sa bonne foi fut telle chez Mouley, qu'après avoir fait cette remise spontanée, il demanda, le soir, pour sa propre garde, cinq fusils et des cartouches, promettant de les restituer au matin, ce qu'il fit en effet.

Tandis qu'autour des consulats, dans la ville européenne, on continuait de tirailler à l'aventure, sans méthode, sans ordre et sans continuité, le vrai drame, le drame profond de la barbarie et du sang, était ailleurs. Il était dans les profondeurs de la ville, livrée à de terribles

hordes de bandits, et soudain vidée de toute sa vie frémissante et multiple. C'est l'heure de se rappeler, si l'on y consent, ce que j'ai, au début, exposé des causes de l'affaire de Casablanca. Le prétexte qui, de l'intérieur, poussait vers la ville les avides tribus de la Chaouïa, c'était bien la haine de l'étranger, attisée par des meneurs dont elle pouvait servir l'intérêt ou l'ambition; mais au fond de ces âmes barbares, l'appât d'une cité riche évoque des réalités plus saisissantes qu'une passion patriotique ou ethnique, et c'est un sombre appétit de pillage qui, au cri de « Guerre aux Français! » les jetait contre ses murs.

Ce que fut ce pillage, quel témoin capable de le rapporter se lèvera pour nous le dire? Nous n'en connaissons que les effets. Voyez cette ville dévastée, triste, vide de ses habitants et de tout ce qu'elle posséda de biens; ces rues encombrées de paille, de sacs éventrés, de caisses, de bouteilles brisées, de coffres de fer crevés, de planches, de boîtes, de papiers, d'oripeaux, de chiens morts, de toute la défroque multiple et sinistre des maisons saccagées; ces boutiques dont on a enfoncé, mutilé, percé jusqu'à leurs murs dénudés; ces habitations où rien n'est plus, pas même une natte de jonc. Parcourez ces quartiers tortueux où, parmi les cendres chaudes encore et qui fument, vous ne trouverez pas une maison que l'incendie n'ait détruite, pas une muraille que la flamme n'ait

crevassée et noircie. Aspirez l'âcre et tiède odeur de pourriture, de charogne et de cendre, qui enveloppe cette grande ville de trente mille habitants d'une atmosphère de sang et de mort. Ecoutez cet homme, qui vous dit que toute sa famille a disparu, qu'il ne sait où elle a été emmenée; cet autre, qu'il vient de découvrir le cadavre de son père égorgé; cet autre encore, que sa fille a été, sous ses yeux, violée — et il a compté combien de fois —; celui-là, qui, revenant de Taddert, vous conte qu'il a été vendu comme esclave, qu'il allait être traîné dans une lointaine tribu, qu'il s'est enfui par un miracle, et qui ajoute qu'il était riche, qu'il avait deux femmes, des enfants, qu'il est seul désormais, que sa maison pillée est sans portes... Errez à travers Casablanca, ouvrez vos yeux et vos oreilles : vous n'y verrez que des tableaux de meurtre et de sang, vous n'y entendrez que des plaintes d'agonie, et, si vous êtes doué de quelque imagination, vous oublierez où vous vous trouvez, vous penserez avoir l'effroyable et monstrueuse vision de quelque Bagdad dévastée par quelque Tamerlan, une œuvre splendide et parfaite de la férocité humaine... Ah! *Galilée! Galilée!...*

## La Délivrance.

L'orgie dura deux jours. Combien de cadavres? Cinq cents, mille, davantage[1]?... Personne ne sait.

Au premier bruit de la tragédie, les gens du dehors, jusqu'à ce moment hésitant encore et pesant leurs chances, mais soudain libérés de leurs appréhensions par le tonnerre du *Galilée*, s'étaient rués sur la ville, et, tandis qu'une fraction d'idéalistes perdaient leur temps à s'escrimer contre les chrétiens, les autres, en appétit de réalités, entreprenaient, rue par rue, maison par maison, sans distinguer entre les juifs, les Arabes et les Roumis, le pillage systématique de Casablanca.

Le troisième jour, la ville était vide d'êtres et de choses; plus rien ne restait à voler, à violer, à emporter, à tuer; ils songèrent alors aux chrétiens, et la matinée de mercredi fut dure aux nôtres.

Dès le petit jour, une fusillade nourrie était dirigée contre les consulats. Le lieutenant de

[1] Nos pertes, du 5 au 7, furent de deux marins tués et de dix-neuf blessés, dont trois officiers.

vaisseau Dupetit-Thouars, à la tête d'une forte reconnaissance chargée de dégager la ville le plus loin possible vers le sud, est accueilli, à trois cents mètres du consulat de France, par une troupe si nombreuse et si ardente, que, voulant éviter des pertes, il est obligé de se replier, mais il le fait sans hâte, face à l'ennemi. Il se rend alors au consulat d'Espagne, menacé lui aussi, et nettoie ses abords, puis au consulat d'Angleterre, si fortement serré de près que le consul avait déjà brûlé son chiffre, et que l'enseigne de Teyssier, à la tête de son poste, avait dû faire deux sorties à la baïonnette. Enfin, ayant, aux applaudissements des Espagnols, qui criaient : « Vive la France ! » hissé un canon sur la terrasse de l'Hôtel de France, qui domine le consulat d'Espagne, il rentre enfin au consulat de France, quartier-général de la défense, ayant accompli avec un admirable sang-froid la sortie la plus périlleuse et la plus dure que les troupes françaises aient faite en ces deux jours.

On s'alarmait pourtant de cette recrudescence d'hostilité. Bien que l'on fît bonne contenance, de nouveau l'on s'inquiétait, et l'on se demandait si l'on pourrait tenir et combien de temps, lorsque parut enfin, dans la matinée, sur l'horizon de la mer, l'escadre qui amenait, avec le consul, M. Malpertuy, les troupes du général Drude.

A une heure, sous la protection d'une section

du *Galilée* qui occupait le mur d'enceinte, les chaloupes jetèrent sur le rivage les premiers tirailleurs, et, dès cette minute, tout fut dit. La colonie européenne avait fini de craindre. Elle aurait encore à souffrir quelques jours de la disette; mais qu'était-ce auprès des périls qu'elle avait connus ! Elle était sauve désormais.

A peine une compagnie fut-elle à terre, le général et le consul débarquèrent à leur tour. Le consul se rendit incontinent à la maison de France, transformée en forteresse et en ambulance [1]. Le général fit occuper, d'abord, la porte de la Marine, puis successivement toutes les portes de la ville.

Mais, sans attendre que toutes ses troupes fussent à terre, ni qu'elles eussent pris possession de Casablanca, sans même se faire précéder d'une section, le général Drude, à pied, accompagné de son seul état-major, et conduit par le vaillant commandant Mangin, à qui revenait l'honneur de lui remettre une

1. Dès son arrivée, M. Malpertuy reçut de Mouley la lettre que voici :

« Je me suis réjoui de votre heureuse arrivée dans cette ville, j'en ai ressenti une grande satisfaction : grâce à Dieu, vous vous trouvez sain et sauf. Je vous demande l'aman pour tout ce qu'il reste en ville de gens paisibles et sensés; quant aux fauteurs de troubles, ne les épargnez pas, et que Dieu vous aide contre les rebelles.

« Je vous demande aussi de m'envoyer un renfort pour m'amener mes enfants, ma famille, mes biens et mes bêtes, afin qu'ils arrivent auprès de moi en sécurité, car ils sont, comme moi, sous votre protection. »

ville libre, se jeta à travers les rues de cette Casablanca où il pénétrait pour-la première fois, où un fusil pouvait guetter derrière chaque fenêtre, et, d'un pas alerte, il en fit le tour. Avec lui marchaient : son chef d'état-major, le capitaine Tesson; ses aides de camp, les lieutenants de Kervanoël et Leduc; le lieutenant de vaisseau Le Vay, l'intrépide explorateur du Laos, âme hardie et cœur chaud; le capitaine Huot, chef du service des renseignements; le lieutenant de vaisseau Dupetit-Thouars et le lieutenant-interprète Raymond.

Cette reconnaissance était périlleuse. Mais les pillards, à la vue des troupes, avaient disparu. Casablanca, blanche, morne et fumante, n'était plus habitée que par la Mort.

*CASABLANCA*, août 1907.

---

# DEUXIÈME PARTIE

## LES JOURNÉES DE CASABLANCA

I

## 9-10 AOUT

Chez l'amiral Philibert, à bord de la *Gloire*. — A Casablanca. — Du sang et de la mort. — Ce qu'il reste du pillage. — L'odeur. — Combien de cadavres ? — A l'Hôtel de France. — L'escalier pourpre. — Les surprises de M^me^ Cavaillé. — Au consulat d'Espagne. — Le consulat de France, centre du Gouvernement. — Ce qu'on voit dans le jardin. — Le commandant Mangin, autocrate, et le capitaine Huot, juge d'instruction. — M. Malpertuy.

Vendredi 9 août.

Dans le salon de l'amiral Philibert, à bord de la *Gloire*, la chaleur est torride.

L'amiral, sec et souple, va, vient, s'assied, se relève. Il est vêtu de toile, porte des escarpins vernis et fume des cigarettes blondes. Il a une courte barbe blanche, des yeux gris et fixes, des yeux habitués au commandement, qui vous regardent avec autorité, mais ne réussissent pas à éteindre leur malice et leur ironie. Il est courtois et fin. Il prend une grosse voix pour entretenir ses matelots, et les ordres qu'il leur donne

sont brefs et clairs, mais c'est une grosse voix sympathique. Voici un type d'homme de bonne humeur, mais qui a de la bonne humeur et de la cordialité avec rudesse :

— Alors, vous voulez descendre à terre ?... A votre aise. On va vous faire un laissez-passer. Mais c'est à vos risques et périls. Vous avez de quoi manger ?

... Voilà ma première impression de Casablanca : la famine.

Voici la seconde.

Je débarque. Non sans peine. Le port est désert ; trois barcasses s'y balancent avec de petits clapotis, attachées à des piquets ou à des pierres ; les bateliers ont fui, ou sont morts, ou se terrent. Des drôles se montrent dans cette solitude ; le cimetière attire les chacals. Tout à l'heure, il y en a un, venu en même temps que nous de Tanger sur le *Magnus* avec son canot, qui me demandait *soixante-quinze francs*, à moi seul, pour me conduire à terre. J'ai pensé l'étrangler.

Mais l'amiral Philibert a mis à ma disposition une vedette de la *Gloire*, et le trop subtil trafiquant en est pour son effronterie.

Enfin me voici sur les frustes galets du rivage.

En y sautant, je réfléchis que nul pied étranger ne les a encore foulés depuis que les soldats français en ont pris possession. Quelques matelots en bourgeron blanc s'emploient à des

corvées. Je passe la porte de la douane, mémorable désormais. Dans les rues, dans les étroites rues, pas un passant. Ville morte, pensai-je, et c'est bien, en effet, l'image que je me faisais d'une ville de légende que hanterait la mort. Des traces de balles, des portes défoncées, des barreaux de fer tordus, le pavé des rues noyé sous un ruissellement d'orge où le pied enfonce jusqu'à la cheville, et que les pillards ont répandue là, pour rien, pour la volupté de détruire, éventrant au hasard les sacs tirés hors des magasins...

Sitôt la porte franchie, on est au pied des marches qui accèdent au bâtiment de la douane. Un peu à gauche, sur les galets qui pavent toutes les rues de la ville, s'étale une large humidité, comme ferait un seau d'eau jeté là. Je me penche, c'est rouge : du sang... Or le débarquement du *Galilée* est du 5 août ; il y a donc quatre jours que l'artère d'un homme s'est vidée là, et la place n'est pas sèche !

L'âme ignorante et neuve, j'entre à Casablanca quand elle est possédée par la violence, et me voici, dès cette minute, bon gré mal gré, un personnage du drame qui continue, finit ou se noue, — je ne sais encore. Car je ne sais rien.

Hier, à Tanger, M. de Saint-Aulaire, notre chargé d'affaires, n'en savait pas davantage, sinon que les troupes du général Drude *avaient dû* occuper la ville le 7. J'arrive. Je

trouve Casablanca dans la famine et dans le sang : voilà mes premières lueurs sur le drame.

*
* *

Ce qui, dès le seuil, m'a saisi surtout, c'est une odeur âcre et lourde, qui racle la gorge et soulève le cœur. J'ai laissé échapper :

— Oh ! que cela sent mauvais !

Mais un matelot, près de moi, a répliqué en goguenardant :

— L'odeur du cadavre ! Si elle vous gêne, faudra pourtant vous y faire ici !

... Du sang sur les pavés, des corps qui s'enchevêtrent, des maisons abandonnées, des quartiers brûlés, des rues vides, un spectacle accompli de désolation, de pillage, de meurtre et de mort, et, âme de ce néant, cette senteur aigre et chaude de pestilence... c'est donc là Casablanca, la Casablanca des Français ! Hier la vie circulait en elle. Vingt-cinq mille Marocains, cinq mille juifs, un millier d'Européens la peuplaient. Son commerce florissait. Nul port de l'empire du Sultan ne rivalisait avec le sien pour l'importance du trafic. Et tout cela, en un instant, est plus sûrement, plus profondément, plus durablement ruiné que ne le furent naguère, sous les fleuves de soufre, les villages suspendus aux flancs du Vésuve ! De tout cela, il ne reste plus qu'une carcasse,

encore blanche sous le ciel bleu et nimbée d'or par l'indifférent soleil. Quand, tout à l'heure, je la regardais de loin, du pont du *Magnus*, comment imaginer que, parmi tant de blancheur et dans la fête de ce rayonnement blond, il était possible que tant de sang eût coulé !

Tout de suite, je l'ai parcourue, cette ville des légendes pourpres. Elle est vaste, enclose d'une vieille muraille, et ses maisons agglutinées s'écartent à peine pour laisser passer entre elles les minces serpents de ses rues exiguës. C'est partout le désert et un silence pathétique de cimetière. Les indigènes ont fui, ou complices des tribus ou terrorisés par elles, épouvantés de l'affreux désordre de leur ville, livrée successivement aux pillards et à la répression française, deux fois violée. Quelques-uns pourtant sont demeurés, mais ils se terrent dans leurs logis épargnés, et ils y mourraient de faim plutôt que de se montrer. Les seuls êtres vivants que l'on rencontre sont des groupes de juifs faméliques, qui furent pillés, ruinés et battus, qui pillèrent à leur tour, mais trop tard, quand les objets de prix avaient disparu et que les Français, maîtres de Casablanca, avaient résolu d'y établir l'ordre. De-ci, de-là, incorporé à la muraille, un Arabe est accroupi sur le seuil. Il est silencieux et médite, et votre pas qui résonne dans le silence ne trouble pas son rêve.

Tout le long du jour et de la nuit, circulent des patrouilles de matelots ou de tirailleurs. Parfois aussi, vous croisez la corvée des cadavres. Car il y a, en permanence, une corvée de cadavres.

— Eh ! les garçons, cria tout à l'heure, sous ma fenêtre, le quartier-maître d'un poste de matelots du *Du Chayla*, un homme de bonne volonté pour la corvée des « machabées » ?

La corvée, c'est une charrette que trois matelots escortent. Ils réquisitionnent en ville les juifs qu'ils rencontrent, les poussent dans les brancards, et, guidant leur troupe, fouillent la ville à la recherche des cadavres... Besogne nécessaire, besogne affreuse. D'infaillibles statisticiens prétendent fournir le bilan de ces funèbres opérations, et j'admire leur assurance. Nul ne le connaît. On l'ignorera toujours, car la corvée des cadavres ensevelit immédiatement ceux qu'elle ramasse, et ne compte pas. Le chiffre exact, au dire des experts, est compris entre six cents et quinze cents. Voilà tout ce que l'on peut dire. Comme les abeilles cachent leurs morts, Casablanca garde le secret de ses plaies.

Partout, on retrouve, vous poignant la gorge, cette abominable odeur de pourriture humaine dont il m'est impossible de chasser de ma bouche le goût pestilentiel. Sur les pavés durs, on voit, de place en place, la marque pourpre de flaques de sang. On s'est battu partout.

On s'est tué partout. On a tué partout. Pour se faire un passage jusqu'au consulat, la compagnie du *Galilée* a tué. Les matelots du *Du Chayla*, les Espagnols de l'*Alvaro de Bazan*, ont tué. Les hommes du *Forbin* sont venus à la rescousse. Les pillards, maîtres de la ville, ont tué, de leur côté, pêle-mêle juifs et arabes, les juifs de préférence... Les troupes d'occupation, débarquant avant-hier et se saisissant de la ville pour y restaurer l'ordre, se sont jetées sur elle, avec un indomptable courage, baïonnette au canon ; mais contre des maisons écroulées ou désertes, et dans des rues vides, comment s'employer ? Enfin l'œuvre de bombardement, poursuivie dans un magnifique besoin de perfection, a crevé des murailles et étendu sa part de cadavres.

Quand ce n'est pas du sang qui rougit les rues, on y foule des papiers dispersés, des étoffes. On y enjambe des caisses éventrées, des serrures, des portes, des cartons, des comptoirs, des tables, des débris de meubles, des fruits écrasés, des flacons, des bouteilles, des morceaux de tapis, des casseroles, des jarres, des paniers, des amas informes de mille objets abandonnés par les pillards surchargés ou jetés par eux à travers portes et fenêtres, dans une fureur de carnage. Les maisons n'ont plus de fenêtres ; leurs moucharabiés sont tordus. On s'est acharné contre leurs escaliers, contre leurs portes. Tout ce qu'il était

possible d'y détruire a été détruit, d'en emporter a été pris. Les boutiques ont principalement souffert. De marchandises, plus une trace; les rayons mêmes qui les supportaient ont été arrachés et gisent à terre en morceaux. Les nattes qui en garnissaient le sol, et sur lesquelles s'accroupissait le marchand, ont été dépecées, quand on ne les a pas enlevées.

D'argent, il n'est rien resté. Tous les coffres-forts gisent éventrés en travers des rues, forcés par des instruments certainement puissants. Avez-vous jamais entendu dire que les Marocains de la Chaouïa usent de la pince-monseigneur ou du levier d'acier? Alors d'où venaient ceux qui, sans nul doute, ont servi à l'ouverture de ces coffres?...

Hélas! Casablanca, vidée par les Visigoths de la Chaouïa et partiellement occupée par d'insuffisants contingents de matelots, fut dès lors aux mains de ceux qui n'avaient pu la fuir, et, pendant le temps qu'il fallut aux troupes de débarquement pour prendre possession de la ville, la reconnaître, s'y installer, y instituer une police, les juifs s'en donnèrent à cœur joie, aidés de nombreux Espagnols réfugiés à Casablanca, où ils exercent de bas métiers, et dont beaucoup, ayant fui la mère patrie pour des causes qu'il est sans doute préférable de ne point rechercher, ne sont pas de ceux dont l'Espagne peut s'enorgueillir.

Puis sont là-dessus arrivés des légionnaires,

braves soldats, mais de vertu peu intransigeante, qui ont, selon leur langage, « chapardé », distraction qui vaut à neuf d'entre eux, pris sur le fait, d'être actuellement en instance de conseil de guerre.

Bref le pillage a été total, et il faut prendre ce mot au pied de la lettre. Nous avons sous les yeux l'image exacte d'une de ces villes où venaient de passer les hordes sauvages d'un Attila ou d'un Tamerlan. Rien n'y a manqué, pas même l'incendie. Car tout un quartier de Casablanca — environ un cinquième de la ville — est brûlé et ne montre plus qu'une longue suite de murs noircis, dont les toits sont effondrés, et qui laissent encore filer entre eux, vers le ciel mat, des spirales de fumée grise. Ici, la dévastation est complète et l'horreur sans trêve, car, sous ces décombres, il y a des cadavres aussi, que l'on n'y est point allé chercher. Mal carbonisés, ils achèvent de se corrompre, et l'affreuse odeur qu'ils dégagent, mêlée à celle de l'incendie, est une chose sans nom.

*
* *

Débarbouillée de ce sang et de tant de souillures, débarrassée des cadavres et des ruines, Casablanca, tu usurpes ton renom tragique. Florence et Vérone sont des cités pathétiques; Constantine est un magnifique décor de guerre et de meurtre ; Athènes, farouche, gracieuse

et souple, la luxurieuse et cruelle Byzance, Rome sombre, soufflaient, par toutes les bouches de leurs dieux, l'amour, la domination et la mort ; et je vois que Tanger, âpre et tortueuse, pourrait faire un cadre à un fort spectacle de barbarie. Mais toi, Casablanca !... N'est pas digne qui veut d'une destinée héroïque.

De loin, mince ligne pâle qui borde l'horizon de la terre jaune, tu sembles un vermisseau qui se chaufferait au soleil, et il faut arriver sur toi pour te distinguer enfin. Tu es plate et monotone. Tu t'étales, comme une limande molle, sur un sol sans relief ; comme il n'a pas d'inclinaison, les minarets de tes mosquées, les arêtes de tes miradors, les plates-formes de tes terrasses se découpent crûment sur le ciel d'argent, et l'on n'aperçoit de toi qu'une façade en dents de scie. Tu es dénuée de grâce, Casablanca. Tu n'évoques ni la volupté lasse d'une Tunis ou d'une Bône, ni la rude majesté d'un Kairouan. En cet Islam dont tu es la sentinelle avancée, à moins que tu n'en sois l'arrière-garde, tu sembles une étrangère.

J'entends bien ce que tu me répondras : Etrangère, je le suis, et l'avidité des gens de ta race m'a éternellement arrachée à mon destin. Vous n'innovez rien. Aujourd'hui répète hier. Les Portugais m'ont conquise, m'ont détruite, m'ont reconstruite à leur façon, qui

n'est pas celle des peuples dont l'âme m'est familière, et, m'ayant ravi le sol même où je me dressais, non loin de l'actuelle Fedhala, ils m'ont repoussée vers le sud ; puis, par un affront trop injuste, ils sont allés jusqu'à m'arracher mon nom, ce nom d'Anfa, doux comme le miel, que l'on ne prononce que comme un soupir, qui me vint de Carthage la Magnifique, et dont l'ancienneté plongeait aux temps de la légende, pour y substituer un mot de leur langage. Les murailles qui m'étreignent sont leur ouvrage ; si je forme, sur le sol sablonneux, une masse sans dessin et sans pittoresque, ce sont eux qu'il faut en accuser; si les habitations qui me composent sont dénuées de caractère, condamnez le goût de ces gens-là, qui n'ont su ni me renouveler par des combinaisons de lignes harmonieuses et nobles, ni me respecter en me conservant mes traits historiques. Par leur faute, je ne suis rien que l'on considère, déjà reniée par les Arabes, qui ne me reconnaissent pas pour leur, et méprisée des hommes du Nord, à qui je ne procure ni les grâces de chez eux ni les visions d'ailleurs. Mon sort est très misérable, et si, pareille aux vieilles femmes édentées des tentes, dont nul ne veut plus, je m'accroupis et me tasse, au point qu'il a pu, de loin, te sembler que je rentrais dans le sol, c'est que je possède la claire conscience de mes tares et que j'en suis indiciblement mélancolique.

... Eh ! bien soit, Anfa, Dar-el-Beïda, Casablanca, pour te restituer d'un coup la trinité de tes noms historiques. Mettons, afin de te complaire, que ton front blanc et l'éclat de tes beautés aient fait jadis la parure de l'Orient marocain, et que, de ta présente déchéance, les barbares conquérants du Nord aient été les stupides artisans. Quelque chose du moins t'appartient, comme l'odeur de ta chair et la fiente de ton âme, et tu ne le renieras point : c'est la repoussante saleté de tes rues, l'ignominie de tes bas quartiers, la crasse qui fait à ton passé, à tes murs, au museau de tes habitants, une sordide carapace. Donne aux Portugais leur part, s'il te plaît, mais garde ton bien, Anfa ; aux touristes épris de beauté et amoureux de parfums suaves, ce n'est pas ton séjour que nous recommanderons, Dar-el-Beïda !

* * *

On m'a dit :

— Allez à l'hôtel de France, chez Mme Cavaillé. C'est ce qu'il y a de mieux ici.

A travers les rues sanglantes et désertes, où l'on ne rencontre que des tirailleurs et des matelots, bandés de cuir, le fusil à l'épaule, et qui se hâtent pour transmettre des ordres, l'interprète du consulat, M. Zagury, un homme brave qui, durant tous ces jours, a fait son devoir courageusement et risqué sa vie sans

fracas, veut bien me diriger jusqu'à la maison de Mme Cavaillé.

Dans un enfoncement de la rue, il me désigne une porte brisée, au bas d'un étroit escalier de marbre, où s'étalent de larges gouttes de sang desséché : cela commence bien. Nous montons un étage :

— Voici, fait M. Zagury, un hôte que le consul vous recommande.

Une petite femme dodue, qui a la figure ronde, le teint blanc, les yeux pétillants et vifs, le verbe sonore, agressif et déplaisant, et qui ne s'est pas dérangée de l'escabeau où elle est affalée, s'esclaffe en faisant de grands gestes, avec un entrain désespéré :

— Mais où voulez-vous que je vous mette, mon pauvre monsieur ! Mes lits sont brisés, mes matelas crevés, mes armoires emportées ou démolies. Je n'ai plus de draps, je n'ai pas une seule serviette, pas un oreiller, pas un couteau, pas une assiette, pas une bouteille. Rien, rien, rien.

Je dis :

— Voyons ! il faut bien que je me couche quelque part. Trouvez-moi un coin.

— Cherchez vous-même. Regardez.

Je regarde.

Des portes défoncées, des fenêtres sans vitres ; tout ce qu'il reste de meubles, armoires, commodes, chaises, brisé, en trop mauvais état pour avoir tenté la convoitise de ces messieurs

de la Chaouïa. Sur les carreaux du sol, des débris de bois, de linge, de vaisselle ; du sang. Aux murs, dans l'escalier, dans les chambres, partout, des traces de balles.

Je m'apprête à monter au second étage. J'ai un haut-le-cœur et j'hésite un instant. Par l'escalier de marbre, a coulé une rivière de sang. Oui, une rivière. Le sang, de degré en degré, s'est formé en nappe, a dégoutté, et tout cela s'est finalement coagulé. Ainsi du haut en bas. Et il faut marcher là dedans. Là-haut, même spectacle. Les petits trous ronds des balles dans les vitres. Des doigts écartés qui se sont posés sur les murs de chaux et y ont laissé leur silhouette écarlate. Dans les chambres, des balles encore, des étuis de cartouches roulés à terre, et du sang. Quel drame mycénéen s'est joué dans cette maison ? Quelles fureurs s'y sont déchaînées ? Quelle orgie de violence ? Je me suis renseigné, et voici l'histoire.

La maison est, d'abord, pillée, saccagée par les Mediouna. C'est le rite du début. Puis, durant les deux jours de siège, quelques coups de feu ayant été ensuite tirés, du haut de sa terrasse, sur le consulat d'Espagne, qui y touche presque, le consul, bien qu'il ait à sa disposition des matelots du navire espagnol *Alvaro de Bazan*, demande au commandant Mangin, qui dirige la défense, de faire fouiller et vider la maison. Le lieutenant de vaisseau

Dupetit-Thouars y envoie des matelots du *Du Chayla*, auxquels se joint, par plaisir, le chanteur guerrier Mercié, ce jeune Français de Casablanca dont la bravoure émerveilla la colonie. Ceci se passait le 6 août, dans l'intervalle qui sépara le débarquement du *Galilée* de l'arrivée du général Drude. Il y avait, en effet, des Arabes dans la maison : des hommes, des femmes, des enfants, les uns avec des fusils, qui faisaient bêtement le coup de feu, les autres, qui avaient, eux aussi, été pillés, et qui, chassés par la peur de leurs lointains quartiers, se rapprochaient du centre, où candidement ils espéraient plus de sécurité.

Voilà les matelots et le chanteur là-dedans. L'escalier est étroit. Deux hommes suffisent pour le bloquer. Les fenêtres sont hautes. Impossible de se sauver. Les Arabes se réfugient à l'étage supérieur, dans une sorte de patio. Nos hommes les y pourchassent. L'un de ceux-ci reçoit au front une balle marocaine. Alors les autres hurlent qu'ils vont le venger. Ils le vengent. Et c'est leur vengeance qui s'égoutte tout le long de l'escalier de marbre.

La ronde Mme Cavaillé contemple ce désastre sans larmes ni geignements. Au contraire, elle en parle avec une sorte de bonne humeur brave. Il y a de l'énergie en cette femme remuante, et, dans l'énormité de cette dévastation, elle découvre des motifs de s'émerveiller. Elle, durant ces prodiges, était réfugiée au consulat

de France. Elle raconte drôlement son aventure, de sa voix aigre, avec un fort accent ardennais :

— Après l'assassinat des ouvriers, le consul me dit : « Madame Cavaillé, on va vous assassiner ; allez vite sur le bateau anglais. » J'y vais, sans prendre le temps de me changer. Voilà que, trois jours après, le consul vient nous dire : « Ça va bien maintenant. Vous pouvez descendre. — Bien vrai ? — Oui, oui, madame Cavaillé, il n'y a plus de danger. » Me voilà à terre. J'arrive ici. Je me débarbouille. Je me couche. C'était bon de se coucher dans un lit; il y avait quatre jours que ça ne m'était arrivé ! A minuit, on tambourine à ma porte. Je dégringole. Je vois le docteur Merle avec un autre, qui me crie : « Vite, vite, madame Cavaillé, venez au consulat tout de suite. — Mais qu'est-ce qu'il y a ? — C'est l'ordre du consul. Venez au consulat avec votre petit garçon. Dépêchez-vous. Venez-y comme vous êtes. — Je ne vais pas y aller en camisole, voyons ! — Ça ne fait rien. Il faut que vous y soyez dans cinq minutes. » Et le docteur me laisse ahurie, pour courir dans une autre maison. Je passe tout de même une jupe, je vais au consulat. Et quand je suis revenue ici, trois jours plus tard, voilà ce que j'y ai trouvé !... Ah! bien, vrai, quel ouvrage !

Evidemment, c'est trop de sang pour moi, et je ne puis loger ici. M. Zagury me conduit

à l'hôtel de M^me^ David Elle n'a pas été, elle, systématiquement pillée, parce qu'elle est voisine du consulat de France, qui protégeait sa maison. Mais les chapardeurs ont visité tout de même son logis. Il a ceci de particulier que les cabinets d'aisances y donnent directement sur la salle à manger, d'où ils reçoivent le jour et l'air, par le moyen d'une imposte vitrée; le tout-à-l'égout étant inconnu à Casablanca, ils rendent en échange des parfums suaves, et ainsi les hôtes des deux pièces ne se doivent rien mutuellement. Chez M^me^ David, il reste un drap, qu'on me donne. Mais il n'y a pas de serviettes ni de pain. Deux sous de pommes de terre se vendent un douro (cinq francs). Le vin coûte le prix du mercure. L'eau minérale est introuvable. J'arrive tout de même à dîner, sans pain, sans serviette, sans eau, sans viande, d'un plat de macaroni plus précieux que des chaînes d'or, et d'un ragoût de pommes de terre que je fends avec respect, comme si, avec l'agrément des dieux, je coupais, d'un couteau magique, des perles d'Orient...

Samedi 10 août.

Dans cette ville vouée à la Mort, et qui, sous le soleil impassible, silencieuse et funèbre, montre ses plaies prodigieuses, deux seuls points où palpite la vie : le consulat de France et le consulat d'Espagne. Le premier est en

outre un centre nerveux. Il agit et réagit. Il abrite le pouvoir exécutif. Sur les cadavres, dans l'effroi et dans le sang, il essaye d'installer de l'ordre, de la sécurité, de la paix, de l'humanité. Base fragile.

Le consulat d'Espagne est une maison sans style, qu'on découvre au fond d'une sorte de cour étroite et longue, où l'on entre comme dans un goulot de bouteille, par une fente qui s'ouvre sur une petite rue, entre deux maisons. Du matin au soir, et aussi une partie de la nuit, c'est là dedans un grouillement de misère. Il y a à gauche un barbier, qui, pour l'instant, ne tient comptoir que de propos. Sa boutique ne désemplit pas. En face et dans la cour, deux bancs verts de jardin, des chaises sont disposés devant le local d'un cercle.

Des loques, quelques vestons s'y groupent. Les gens qui les habitent devisent, sifflotent doucement. Que font-ils ? Ils sont là. Ils gênent le passage, encombrent le vestibule du consulat, s'asseyent sur les marches et au bas des murs : ils sont là. Quelques femmes se mêlent aux hommes, et il en est peu qui soient seules : la plupart traînent dans leurs jupes ou au bout de leurs stériles mamelles une marmaille. Le secret de ces gens-là est qu'ils ont faim. Ne leur offrez pas d'argent ; qu'en feraient-ils ? Les épiceries, comme toutes les boutiques, sont pillées, et il n'y a plus ni boulanger pour allumer un four, ni froment pour faire de la farine.

Ils demandent du pain cependant. Leur consul, qui se prodigue et ne peut que gémir avec eux, n'en a pas; nul n'en a. N'importe! Ils viennent là, s'agrippent à ce logis qui est leur maison, s'y agglutinent en grappes, se collent à ses murailles, comme si pour eux un chemin allait s'y ouvrir soudain vers les palais merveilleux de la chimère, du diamant et de la charcuterie. Ils attendent le miracle; ils l'attendent du dieu terrestre, qui est présentement leur consul; en eux, le besoin et le désespoir dressent incessamment à leur crédulité des autels nouveaux.

Moins de résignation, moins de fatalisme, plus d'action et de fermeté, à la maison de France. On y élabore de la volonté. Comme dans la cité antique, la chose publique s'y débat sur l'agora. C'est en plein air que se tiennent les conférences, que les décisions sont prises et transmises. Dans un coin du jardin, contre un mur, une vaste table de bois noir est celle des grands conseils. C'est autour d'elle que l'on voit, certains matins, se chuchoter à l'oreille, les coudes à ses bords, le consul, le général et l'amiral, triumvirs.

Une maison carrée à un étage, un jardin qui la précède et l'enveloppe en partie, c est le consulat. Mais, pour l'instant, le jardin est tout ce que l'on en peut utiliser. L'habitation est bouleversée. Depuis quatre jours, le rez-de-chaussée est transformé en ambulance. On

y a coupé le bras d'un matelot, enterré par là, quelque part, au pied d'un arbre, on y a bandé des membres et fait couler des plaies. Aujourd'hui même, le major, M. Poulain, transporte son hôpital ailleurs, dans la maison d'un ancien caïd, et voici, sur des brancards, des blessés que l'on y dirige.

Mais quel désordre et quelles odeurs !... Les meubles ? Où sont les meubles ? Poussés ici, jetés là, envoyés à la volée au fond du jardin, dans la hâte de faire de la place. Car, avant que d'être ambulance, le consulat fut un refuge. Avant de recevoir des blessés, il a abrité de pauvres êtres affolés, qui appréhendaient la mort et à qui le trouble de l'heure montra des images de massacre. L'émotion ne se mesure pas toujours, ne se mesure jamais à la réalité de ses causes : celle qu'ils éprouvèrent fut immense. C'est ici que, pendant cinq jours, ils ont vécu, que, pendant cinq nuits, ils se sont allongés. Les chirurgiens sont venus ensuite. Derrière eux, ils laissent des linges sanglants, des bandes corrompues, des traces de giclement de sang, une affreuse odeur de phénol et d'iodoforme.

Toute cette maison a été pillée, pillée par des mains fraternelles, comme si une bande de Mediouna y avait passé. Pour mettre dans la terre, à quelques pas d'ici, un des pauvres matelots du *Du Chayla*, on a pris chez le consul un tapis, un beau tapis de Perse, tissé

jadis par des doigts industrieux et lents, sans réfléchir que la perte de ce riche tapis n'ajouterait rien au deuil et ne compenserait pas la peine d'une pauvre maman gémissante.

Je n'oublierai jamais mon entrée atterrée dans cette cour du consulat. C'était hier ; j'arrivais tout droit de la Marine. Il fallait deviner que cette cour avait été un jardin ; des plantes, du géranium, du lierre, en tapissent les murs ; des arbres s'y dressent, palmiers, bananiers, acacias, caroubiers, poivriers, camélias, etc... Mais du sol, comment deviner s'il a reçu jadis des parterres ou des plates-bandes ? Imaginez un fouillis innomable et incohérent : des couvertures, des matelas, des tapis, jetés pêle-mêle de tous les côtés, maculés de sang. Du sang partout, dans la terre grenat et sur les troncs des arbres. Un piano, une table de salon, un fauteuil tapissé de toile imprimée, des brancards d'infirmerie, souillés de sang, eux aussi, une lourde porte sanglante ayant servi à transporter des blessés, et dont les ferrures sont à demi arrachées, etc... Dans un coin, en plein air, à l'ombre du mur, sur un lit improvisé, un indigène blessé geint, frissonne et appelle : personne n'entend. De toutes parts, ce sont des caisses défoncées, du linge, des meubles, un tonneau, une malle, une poêle à frire, que sais-je encore, tout le tohu-bohu d'un siège, d'une invasion, d'un

pillage, d'un incendie, de quelque cataclysme splendide et effarant. Cependant, à l'écart, une escouade de placides tirailleurs, accroupis, chéchia en tête, soufflent sans hâte sur le feu de leur cuisine.

Mais dans un angle, contre le mur, cinq renflements gonflent le sol. Deux croix de bois blanc, un drapeau tricolore fiché en terre les surmontent. Des rameaux cassés leur font une bordure. Qu'est-ce? Le consul fit un geste accablé :

— Nos morts : les trois ouvriers du port massacrés le 30 juillet, et les deux matelots du *Du Chayla* tués depuis. Ils sont là provisoirement. Nous les enterrerons plus tard.

Ils dorment là, les cinq innocents, tristes et humbles victimes de combinaisons qui leur échappèrent, martyrs d'un devoir sans lustre, et les piétinements pressés qui, tout autour d'eux, ébranlent le sol, ne les réveilleront pas.

*
* *

Des militaires, des marins, des arabes, des juifs, des civils : c'est, du matin au soir, en ce jardin, un va-et-vient sans répit. On s'interpelle, on se bouscule, des confidences s'échangent, des controverses s'établissent. Palais du gouvernement, palais de justice, commandement militaire, mairie, poste de police, agence de renseignements, bureau des postes et télé-

graphes, sous ces palmiers, ces bananiers et ces poivriers, voilà ce qu'en vérité l'on peut voir durant ces jours, car on y gouverne, on y décide, on y juge, on y instruit, on y inculpe, on y administre, on y reçoit des lettres qui partiront Dieu sait quand, on y vend des timbres...

Casablanca a déjà son autocrate, le commandant Mangin, équitable et bienveillant potentat, qui, commandant de la ville, centralise en sa personne les pouvoirs municipaux, judiciaires et militaires. Officier jeune et intelligent, familier de l'âme arabe, lui parlant sa langue, il arrive d'Algérie, et, désigné pour organiser la police à Tanger, où il se trouvait déjà, il a été envoyé ici à la première annonce des troubles, afin de mettre un peu d'ordre en cette ville. Je m'émerveille de son activité, de sa lucidité, de la précision et de la méthode avec lesquelles il se gouverne, du sens exact qu'il a de la nécessité de traiter les indigènes avec une stricte justice et de contraindre le corps expéditionnaire, où se découvrent certains éléments douteux, à une inattaquable probité.

De temps en temps, un tirailleur survient, poussant devant lui une loque humaine, un marocain sordide ou un juif, enveloppé, pour tout costume, d'un sac de toile d'emballage. Le misérable a des yeux épouvantés, un regard apeuré de bête anxieuse, qui se coule de côté,

une façon peureuse de s'incliner tout de suite très bas devant qui le dévisage et de lui envoyer des baisers supplicateurs, l'effacement d'épaules des êtres battus, et il porte à la main un bâton où flotte quelque chose qu'il croit blanc et qui fut son sauf-conduit à travers les lignes.

Victime, transfuge ou espion, il vient de l'intérieur et sera interrogé. Le tirailleur dit un mot au commandant Mangin, qui indique à l'homme un coin. L'homme s'y rend, s'assied sur le sol, les jambes croisées. Il attend son tour. Si son tour ne vient que dans trois heures, pendant trois heures il restera là, sans lâcher le bâton qui est son talisman, sans proférer un son, sans autre geste qu'un doux mouvement de la main pour chasser sur son visage les mouches.

Un peu plus loin, un groupe. Plusieurs indigènes sont assis. Un des diables porte le pavillon des parlementaires. Devant eux, un officier, accroupi, lui aussi, et assis sur ses talons, leur parle confidentiellement. Il semble les interroger et noter des réponses sur un carnet. Parfois les témoins ne sont pas d'accord. Alors des cris éclatent, des gorges rauques précipitent des sons insaisissables sur le mode furieux, des gestes fendent l'air, et le visage, tout à l'heure immobile, de ces êtres se crispe pour la menace et l'invective.

Mais le capitaine Huot, de sa main noncha-

lante et molle, fait un geste, le répète s'il le faut, et, d'un coup, tombe la bourrasque. Il est charmant, le capitaine Huot. Ironique et fin, volontiers silencieux, chef du service des renseignements et, comme tel, attaché à l'état-major du général Drude, dénué de toute raideur et de toute morgue, il accomplit en conscience une tâche utile, et, quoique dévoué à son état, il en parle cependant en philosophe que n'aveuglent pas les prestiges d'une éphémère et fragile autorité. Dans la petite armée de Casablanca, il est l'homme politique et le diplomate de l'état-major, — je veux dire que son rôle est de se renseigner non seulement sur l'importance des tribus et leur capacité guerrière, mais sur leurs dispositions, sur leurs rivalités, sur leurs querelles et, au besoin, de faire dire à propos les mots qui les pourront diviser.

Allant et venant, le consul est partout à la fois. M. Malpertuy est un Marseillais actif et remuant, autoritaire, énergique. Mince et sec, avec un visage anguleux, des yeux vifs, des lèvres serrées, un menton rude, il ne cesse pas de se montrer en action, et le geste chez lui accompagne toujours le regard, s'il ne le précède. Dans le désarroi de la première heure, tous ces nouveaux venus sont heureux de le rencontrer ici, qui les renseigne. Il est un praticien du Maroc déjà ancien. Depuis quatorze années il y réside ; doyen du corps con-

sulaire, il a neuf ans de Casablanca. Le drame qui nous a amenés ici s'est noué alors qu'il soignait en France sa santé éprouvée par le climat humide et déprimant de cette côte, et il n'est revenu à son poste que mercredi, avec l'escadre qui amenait en même temps les troupes.

Il montre une activité exemplaire. Son rôle, dans les conjonctures où nous sommes, n'est pas négligeable, puisque, en face des pouvoirs militaires, il représente l'autorité civile et incarne la République; mais il ne faut pas redouter qu'il oublie ou néglige les devoirs que le destin lui a conférés, car il est homme de conscience. Il est aussi de l'école de ceux qui ne conçoivent la représentation moderne de l'Etat que sous la forme d'un sphinx, et, désormais, tout, au consulat de France de Casablanca, sera mystère, jusqu'à la couleur du temps. M. Malpertuy est homme d'ordre, et, dans les malheurs publics, fait une part à sa déconvenue personnelle. Il s'attriste sur sa maison ravagée, sur ses meubles dispersés et brisés, sur son piano inutilement traîné à travers le jardin pour fournir la pièce de résistance d'une barricade que l'affolement s'obstina à ériger contre la porte. Il n'a pas un bureau où écrire, pas une chaise où s'asseoir. Il se tient sous les arbres, comme Socrate ou saint Louis. Toutes ses archives sont dans ses poches. Par bonheur, il a trouvé un asile chez

l'obligeant docteur Merle. C'est chez cet homme aimable et brave qu'il réside provisoirement, et, comme je lui communique mon désir d'avoir avec lui un entretien, il me dit :

— Eh ! bien, allons chez le docteur !

# II

## 11-13 AOUT

Si bou Bekr, ancien Pacha et chef de la corvée des cadavres, est arrêté. — La dévastation de la ville. — Le camp au repos. — Les maisons de roseaux. — Le subtil tirailleur et l'ingénieux légionnaire se révèlent architectes. — L' « art » sous la tente. — Un mot du général sur la stratégie des Marocains. — Obsèques de nos cinq morts. — Jacob et Salomon, pillards, vont être fusillés. — La femme grosse et le Christ noir. — Une famille qui se retrouve. — Le chanteur Mercié, héros. — Au bord d'un charnier, sous le soleil et dans la pestilence.

Dimanche 11 août.

Dans la matinée, on arrête le caïd de Casablanca, Si bou Bekr.

Ce pacha, désormais sans queues, était devenu un personnage assez comique. Le capitaine Huot lui soutirait des renseignements, qu'il donnait bon gré mal gré, et, comme il demeurait, pour les rares Arabes restés en ville, le caïd, son autorité permettait au capitaine, depuis trois jours, de recruter les corvées de cadavres et de voirie.

On rencontrait le vieil homme, assis sur sa

mule trottinante, débonnaire maintenant et docile, guidant en personne le travail des indigènes ; sa belle barbe grise ondulait sur la soie de sa gandourah, et il souriait gentiment, avec de gracieux saluts, au Français qui passait devant lui.

Car il se faisait modeste et doux, et si bénin, le bon apôtre ! Le coup était manqué, et il ne pensait plus qu'à se donner pour un pacha bien sage, bien obéissant, bien réservé, bien rangé, dans l'espoir que l'on oublierait les perfidies de cet autre pacha auquel il ne songeait que dans l'épouvante. En pareille occurrence, son peuple a pour le vaincu des méthodes raffinées et certaines : si ces Français avaient l'idée de lui emprunter de telles façons ?...

Cependant trois jours avaient passé, et le bon pacha reprenait confiance. On discernait le retour de son assurance à ce que déjà il saluait dans la rue les Européens avec moins d'empressement. Mais, ce matin, le capitaine Huot, en ayant reçu l'ordre, est allé lui dire :

— On t'attend au consulat. Viens-y avec moi.

Si bou Bekr, sans défiance, est allé au consulat, car on l'y appelait ainsi presque chaque jour. Mais cette fois il y apprit qu'il était prisonnier et serait transféré à bord de la *Gloire*, en attendant mieux. Il a courbé la tête et gardé le silence. Il n'est pas curieux, et ne pose pas de questions. Peut-être s'est-il dit, dans sa

cervelle de marocain, que, pour des gens qui se piquent de civilisation et de politesse, cette façon d'arrêter les gens, au traquenard, est d'une sommaire élégance. Si bou Bekr est un personnage de marque, qui méritait les formes usuelles, l'arrestation sans feinte, le piquet de soldats. Mais quoi ! depuis deux jours, combien de fois ai-je entendu ce mot révélateur : « Il n'y a pas à se gêner pour eux » ! Soit. Mais si l'on se gênait un peu pour soi-même ?...

*
* *

Dans la ville — dans ce qui fut une ville — où me pousse chaque jour cette soif de tragique qui, pareille à celle des ivrognes, s'avive d'être satisfaite, quel silence, quel froid ! Toute l'horreur, tout le crime, toute la tristesse dont l'humanité est capable, je les aspire par les narines, je les possède par les yeux, je m'en imprègne par toutes les cellules sensibles de ma chair.

L'incendie, à lui seul, le meurtre, tout le reste, cela n'est rien. La grandeur de cette tragédie est dans sa perfection. Entre ces murs noircis, tièdes encore, je sais que des êtres vécurent, que l'on en arracha par la violence, qu'ils furent frappés, terrassés, que les femmes, les vierges, des petits aussi, y subirent les plus sombres douleurs, les pires affronts. Ces maisons épargnées par le feu, je sais, je vois

qu'elles furent saccagées et pillées, et que plus rien n'y subsiste qui ait la forme d'un objet connu. Je sais que leurs habitants, en premier lieu dénudés, furent emmenés dans les tribus, où le riche Arabe, compagnon de chaîne du portefaix de la Marine, est, de tente en tente, offert en esclavage. La terre n'a pas bu tout le sang qu'on lui a versé, et, sur les débris du pillage, on distingue des traces écarlates encore. Si actives que soient, depuis quatre jours, les corvées de cadavres, elles n'ont pas tout vu, et, de temps en temps, une odeur plus forte, un vol de mouches plus nombreux révèlent au promeneur qu'il va rencontrer une chair en train de pourrir.

On a vu se rompre des digues, et des villes entières dévastées par l'eau dominatrice. On montre à Vérone, le long des maisons ou contre les murs de certaines églises, des traits qui indiquent à quelle hauteur s'éleva une fameuse inondation. Qu'est cela ?... Ici, c'est un torrent humain qui s'est jeté sur la ville, avec la cruauté consciente, toute la rapacité, la pleine science du mal qui peuvent mouvoir des hommes. Et cela même ne fut pas tout. Ces poursuites passionnées, ces cris de souffrance, de joie ou de victoire, ces râles et ces triomphes, un terrible concert les rythmait, celui des canons du *Galilée* et du *Du Chayla*, qui, parachevant le tragique, confondaient, sur la route de leurs obus, avec l'impassible rigueur

des forces naturelles, les sauvages et les victimes.

Aujourd'hui, le torrent est passé et, dans la pesante paix d'un cimetière, tout se tait. Mais ce silence si lourd, cette solitude désolée, où rôdent un chat, un chien, où fermente le cadavre d'un cheval ou d'un homme, et qu'emplit l'imagination, sont riches de pathétique. Devant les pas, ne s'y lèvent que des visions d'épouvante. La photographie pourra montrer des rues vides et des maisons en ruines. La photographie en couleurs y ajouterait de la vérité. Mais ce que le passant rencontre ici, et que n'enregistre pas la plaque sensible, ce sont des farfadets qui dansent sur les cendres, et l'âme diabolique et empestée de la Mort qui le frôle de son aile...

Lundi 12 janvier.

Le général Drude a établi son camp, ou plutôt ses camps, car il en a trois, au midi de Casablanca, à quatre cents mètres des murs. On s'y rend par la porte Bab-es-Souk, après avoir traversé une partie du Mellah incendié. Ce Bab-es-Souk était naguère, me dit-on, le lieu le plus animé de la ville. Souk veut dire marché, et Bab signifie porte. C'est donc ici que se tenait en permanence le marché de Casablanca, et que, deux fois par semaine, y avait ses assises une vaste foire qui attirait

toute la Chaouïa. Des boutiques minuscules se dressaient tout autour de la place, où des personnages bibliques attendaient, les jambes croisées, la clientèle. Le conteur d'histoires était de la partie, poursuivant, d'une voix chantante, de fabuleux récits qui n'ont pas de fin, accroupi au milieu d'un cercle d'écouteurs avides. Le nègre qui danse jusqu'à l'ivresse et l'épuisement, cet autre qui, seul, lutte au bâton contre deux adversaires réunis, ne manquaient pas à ce congrès. Le charmeur de serpents, l'oculiste, le perruquier, le savetier, l'écrivain, et jusqu'à un tenancier de mont-de-piété, y avaient leurs places. Enfin, c'était charmant. Il n'y a plus là aujourd'hui qu'une sentinelle, dont les pieds enfoncent dans la poussière rouge.

Au camp, j'admire l'ingéniosité de nos troupiers. Le colonial est un incomparable improvisateur. Par l'adresse de son esprit et l'habileté de ses mains, par l'expérience, par un art d'adaptation qui lui est propre, et en somme par le jeu de facultés intellectuelles, il en est arrivé, lui, après de longues étapes de civilisation, au point où l'instinct a mis des animaux élémentaires. Ce déraciné n'est nulle part dépaysé. Il s'est fait une patrie de l'univers. Aucun lieu du monde ne surprend son invention, car le monde préexiste en lui. Il porte en soi toutes les possibilités d'existence. Il est l'image contemporaine de ces grands

condottiere qui partaient pour la conquête des Indes du même pied dont on va délimiter un champ.

Pour se construire sa maison, il sait tirer parti de toutes choses, et ce camp est en vérité un lieu très engageant. A la réflexion seulement, on observe que ces pauvres soldats couchent sur la terre, étendus sur leur couverture et, par occasion, sur une natte dont il est préférable de ne pas rechercher le lieu d'origine, que dure est la terre, pernicieuse l'humidité des nuits, que ce repos enfin est précaire après la fatigue de journées de marches et de travaux sous les flammes du soleil. Sur leur lit de camp, la plupart des officiers dorment tout habillés, et il ne faut pas non plus beaucoup d'imagination pour leur souhaiter plus de confort.

Depuis cinq jours, nos hommes sont installés ici, et leur établissement y a pourtant un aspect ancien et définitif. On y sent des habitudes déjà prises, une accommodation immédiate. Sous les longues tentes, ouvertes du côté de l'ombre, où les paquetages bien ordonnés forment la ligne des oreillers, certains sont étendus pour la sieste. D'autres nettoyent leurs armes. Celui-ci, lourdement appuyé sur son genou et le cou incliné, écrit une lettre pénible, du bout d'un crayon qui ne marque pas assez à son gré. Celui-là, assis à l'arabe, roule une cigarette, ou, fumant une pipe, gravement médite. Il y

en a qui soignent des chevaux. Il y en a qui épluchent des pommes de terre. Il y en a qui ne font rien que raconter à pleine voix, en riant très fort, des grosses histoires. A la limite du camp, sur la ligne où sont établies les cuisines, des hommes aux faces noires et aux mains grasses soufflent sur des feux paresseux tout le vent de leurs joues. Et, plus loin, de braves tirailleurs, étendus en cercle pour jouer au loto, penchent sur les numéros de leurs cartons des faces enfantines.

Ce n'est pas une impression guerrière que l'on éprouve d'abord à errer entre ces tentes, ces faisceaux de fusils, ces chevaux. Parmi tout ce va-et-vient paisible, dans cette multitude ordonnée et tranquille, sur tous ces visages d'hommes qui s'ignoraient hier et que le destin du jour fait désormais frères d'armes et de périls, ce qui se dégage incontinent et vous enveloppe, c'est je ne sais quel air de santé et de bonne humeur. C'est aussi de la sécurité. Pourtant, il n'est pas de jour où, sur quelque point, ils ne soient engagés, et, à cette heure même, tonne le canon de la *Gloire*. Et ils savent que, d'instant en d'instant, peut retentir le signal de la prise d'armes qui les enverra là-bas, à la crête, sous les balles marocaines. Mais quoi, ces troupes sont des troupes de combat. Ce qu'elles appréhendent le plus, ce que redoutent pour elles leurs officiers, c'est l'ennui. En campagne, on ne s'ennuie pas, et,

bien protégées par les profondes tranchées creusées dès le premier jour, couvertes par l'artillerie, impatientes de combattre, elles ne craignent rien, sinon de ne pas goûter assez tôt du Marocain.

L'une des grâces de ce camp, et qui ajoute à son pittoresque, ce sont ses maisons de roseaux, et c'est en elles que se montre toute l'ingéniosité du soldat colonial. En un tour de main, il a élevé, de place en place, une multitude de ces habitations, qui ont des murs, un toit, et sont hautes et spacieuses. Mais ce toit et ces murs sont faits de longs roseaux assemblés et liés, et, en arrêtant les rayons du soleil, ils laissent circuler l'air. Lieux de retraite, de repos, de lecture ou d'écriture en vérité charmants, et presque frais dans les chaudes journées où nous vivons.

Le plus ingénieux dans cet art d'appropriation, c'est, sans nul doute, le légionnaire. Il y dépense une subtilité d'invention que n'atteint pas le bon tirailleur, plus paresseux ou plus lourd. Il y a, vers l'extrémité sud, un camp de légionnaires qui est un chef-d'œuvre du genre. Pour leurs officiers et pour eux-mêmes, ils ont élevé de véritables constructions. Il y aurait à classer et à codifier leurs trouvailles et à écrire un traité d'architecture militaire de campagne. Il y a des salles à manger, des salons de repos, des salles de lecture. Certaines cuisines sont installées avec un luxe qui inspire le respect.

Comme un charnier, où l'on avait enfoui des cadavres, s'est trouvé, sans que l'on y prenne garde, englobé dans les limites du camp, et que l'âme des morts y voletait en odeur fâcheuse, ils ont apporté de la terre destinée à exhausser le sol, y ont planté des fleurs, puis, avec des cailloux polis et alignés, dessiné de belles figures géométriques et même des inscriptions héroïques. Et, au-dessus du charnier, ils possèdent maintenant un gracieux parterre, plus tendrement soigné, croyez-m'en, que ne furent jamais ceux même du parc Monceau.

Pourtant, en dépit de ces beaux efforts d'imagination, ce légionnaire m'intéresse davantage encore dans l'arrangement de son logis personnel. Une tente de soldats, ce n'est un abri ni bien vaste ni bien confortable : une toile tendue sur des piquets, qui ferme mal et protège un certain nombre d'hommes allongés côte à côte. A leur tête, est leur paquetage, et ces paquetages forment, au fond de la tente, la ligne des garde-robes. Ce simple et primitif abri, ils ont entrepris cependant de le meubler et de lui donner un aspect de confort. A leurs pieds, ils ont élevé des penderies destinées aux cuirs. Certains, fichant en terre des branches en fourches, en ont fait des supports pour les fusils. Sur le sol, ils ont étendu des nattes et répandu de la paille. Par escouades ou par sections, ils ont disposé, autour de leurs tentes, des clôtures de bambou qui leur font un inté-

rieur, un « chez soi », où ne manquent qu'une porte et un verrou. Enfin, comme je pénètre dans quelques-uns de ces logis improvisés, que leurs propriétaires montrent avec une vanité joyeuse, je vois que l'on y a même songé à la décoration murale et que « l'art » y a sa place. N'exagérons rien. L'art, c'est principalement la découpure de quelque journal illustré, et les bergeries ne sont pas ici, je le constate, les sujets préférés.

— J'ai là, à la tête de mon lit, me crie un légionnaire à face ronde, le portrait de ma promise. Voyez plutôt.

Il détache une illustration, et j'aperçois, dans quelque scène d'orgie de la légende de Sardanapale ou de Nabuchodonozor, un beau corps de femme étendu, les cheveux dénoués, parmi les coupes vides et les flacons renversés. Alors le légionnaire rit grassement. Mais à côté du portrait de la promise, il y a, piquée au paquetage voisin, une image de la Vierge; puis, parmi d'autres illustrations, des photographies de vieilles ou de jeunes femmes, qui sont des mamans ou des amoureuses. Et, de même que leurs propriétaires, toutes ces images réunies semblent, ma foi, faire assez bon ménage...

*
* *

Comme le général avait affaire à Casablanca, j'ai quitté le camp avec lui et le lieutenant de

vaisseau Le Vay. Il nous dit, ce jour-là, un mot qui me frappa. C'est la première fois qu'il rencontrait au combat des Marocains, et je lui demandais, à lui qui connut les Dahoméens, les Tonkinois, les Chinois, quelle opinion il se faisait de ces nouveaux adversaires. Alors, après avoir vanté leur bravoure, leur mobilité, leur souplesse, il me dit, faisant allusion à l'affaire du 10 :

— C'est très curieux. Il y a un axiome de tactique qui revenait souvent dans la bouche d'un de nos professeurs à l'Ecole de guerre; c'est celui-ci : « Fixer l'ennemi et le manœuvrer ». Eh bien ! les Marocains, qui n'ont jamais étudié la tactique, ont trouvé d'emblée cette vérité, et c'est bien le principe qui les a dirigés avant-hier.

J'ai retenu cette judicieuse observation. La tactique, dont on fait une science, ne serait-elle autre chose qu'une application du bon sens? Et ne suffirait-il, pour y briller, que d'une intelligence ordonnée et prompte et d'un certain instinct analogue à l'instinct artistique? Je l'ai toujours pensé, et la constatation du général est un argument de prix.

*
* *

Nos cinq morts sont maintenant dans la terre, et je reviens du cimetière catholique, où des juifs hurlants ont, tout à l'heure, aligné leurs

cinq cadavres au fond d'un grand trou. Les juifs ont ici, en quelque sorte, le monopole des inhumations, car les Marocains se croiraient damnés, s'ils touchaient à la dépouille d'un roumi : ce serait fort bien, si les vociférations et la dispute n'étaient, pour le juif, l'accompagnement nécessaire de toute besogne.

Le temps pressait, car, sous l'action de la chaleur, l'odeur de la décomposition commençait, dans le jardin du consulat, à percer les cercueils trop frêles et les terres trop minces. Conduite par le vice-consul, M. Maigret, remplaçant M. Malpertuy, depuis hier à Tanger et de qui l'on ne pouvait attendre le retour, et par le général Drude, la cérémonie fut très simple. Suivaient le personnel du consulat, des officiers, la colonie française. Comme le corps consulaire n'avait été ni convié ni officiellement avisé, le consul d'Espagne était absent, mais le consul d'Angleterre était là.

Un prêtre espagnol fit la levée des corps. Trois chariots reçurent les cinq cercueils, qu'il fallut superposer deux à deux et soutenir, afin qu'ils ne risquassent point de glisser et de s'écraser dans les chaos de la route, et l'on se mit en marche, une compagnie rendant les honneurs. De temps en temps, il fallait intervenir pour apaiser la permanente fureur des juifs, qui s'invectivaient. Le vent du cortège était irrespirable, et nous, derrière, nous nous bouchions le nez.

Au cimetière, les prières à peine dites par l'Espagnol en lunettes d'or, dont une cordelière serre, sur sa robe, le gros ventre, les juifs, comme des singes, sautent dans la fosse, les pieds sur les bières, et, toujours écumant et grinçant, commencent de les recouvrir. La terre et les pierres, tombant sur le zinc ou le bois, y font un bruit sinistre. A grand'-peine, on obtient un répit des fossoyeurs trop pressés. M. Maigret prononce quelques mots. Un contremaître lit un discours. Nous regagnons la ville à sept heures du soir, quand le soleil s'incline derrière Sidi bel Yout. C'est tout. Nulle cérémonie plus sommaire que ne fut celle-ci. La guerre, qui n'a d'autre tâche que d'aligner des cadavres, n'a plus de soins pour eux, quand sa diabolique besogne est achevée. Et puis ne pensez-vous pas qu'il fallait aller vite, car ceux-ci sentaient bien mauvais?

Mardi 13 août.

Ce qu'on voit dans le jardin du consulat de France :

Deux juifs sont accroupis, non pas à leur façon habituelle, mais à genoux, assis sur les talons, dans l'attitude de suppliants. Un tirailleur les garde. Pour l'instant, ils sont silencieux. Ils ont pillé. On les a pris sur le fait. Leur sort est en suspens. Le commandant

Mangin, qui a entrepris d'installer dans Casablanca l'honnêteté et le respect du bien d'autrui, ne veut plus que l'on y pille, et ses soldats font sans merci la chasse aux maraudeurs qui, au fond des boutiques et des maisons désertes, vont gratter les reliefs des Mediouna.

On a arrêté des Espagnols, des légionnaires, des juifs; on a publié des édits, proféré des menaces; rien n'y fait. Il faut donc un exemple, et ces deux tristes hères le fourniront; ils vont être fusillés; tant pis pour eux : c'est la loi martiale, et nous sommes en guerre. Ils sont trop maladroits aussi : que n'ont-ils pillé hier ou ce matin?... J'entends bien qu'ils ont en effet pillé ce matin, et hier, et tous les autres jours; mais je veux dire : que ne se sont-ils fait prendre à une autre heure que celle-ci? Le tarif n'était, au déjeuner encore, que de huit jours de prison.

Pour les fusiller, il faut l'autorisation du général. Le général est un militaire économe de sang humain, et qui ne se soucie pas de risquer, pour un juif ou un « bicot », d'avoir une affaire à Paris, où il se sait guetté par les mauvais journaux. Mais les raisons qu'on lui fournit ne lui paraissent pas négligeables cependant. Alors il fait sans entrain : « Eh bien! comme vous voudrez. Vous êtes meilleur juge. » Puis il part.

Allons, c'est dit : Jacob et Salomon, on va

vous mener là-bas, contre le mur d'enceinte, au crépuscule, avec une escouade qui, à bout portant, ne vous manquera pas.

Salomon et Jacob commencent à s'inquiéter. Leur mort a été résolue devant eux, mais dans une langue qu'ils n'entendent pas. Ce qu'ils comprennent, par exemple, c'est qu'il est question d'eux, et ils sont gens modestes qui préfèrent passer inaperçus. Salomon est jeune. Il a le visage imberbe, la peau cireuse et bourgeonneuse, des cheveux châtains, des yeux chassieux, une grande bouche sensuelle, et une longue chemise qui fut blanche est toute sa garde-robe. Il est anxieux, et, les sourcils froncés, l'oreille tendue, il écoute et regarde. A côté de lui, rêve Jacob. Il est vêtu, lui, d'un sac de toile que recouvre une vaste houppelande noire, seul débris du costume traditionnel du juif marocain. Sa barbe abondante est noire, son nez allongé et fin, et ses yeux indifférents fixent successivement des points de l'espace. Sourd, aveugle et muet, Jacob ne serait pas plus absent de la vie qu'il ne paraît être maintenant.

Le commandant a appelé un sous-officier de tirailleurs et donné à mi-voix un ordre, mais sans ardeur. Il n'a rien de l'âme d'un tortionnaire; il n'est qu'un homme de principe et de devoir, et il est visible que cette forme de ce qu'il regarde comme son devoir lui déplaît. Un soldat s'approche des malheureux. Pour arme,

il n'a présentement qu'une ficelle, dont il noue leurs poignets sur les reins.

Il commence par Salomon, dont la figure misérable et sournoise s'embrase soudain d'une flamme d'épouvante. Il a compris, il devine. Ses traits se tirent, se tendent, se tordent, se nouent, dansent, comme ceux d'un masque japonais; de sa bouche crispée et plissée, jaillissent des sons rauques, forcenés, ininterrompus, et tout son corps agenouillé, sans bras ni mains ni pieds, s'agite en soubresauts. Cette vie qui se débat contre la mort entrevue est un spectacle affreux, qui secoue les nerfs et sèche la gorge.

J'ai plus de sympathie pour Jacob, parce qu'il m'émeut davantage. Quand on s'est approché de lui pour lui lier les mains, il est sorti de son rêve. Pour son camarade d'infortune, pour ses cris et ses supplications, il n'a eu ni une parole ni un regard. Sa grande barbe noire et son front pur lui donnent un visage de roi babylonien, impassible sous l'orage d'un jour, attentif aux grandes voix éternelles qui chantent en lui, et que ne trouble pas l'incertaine rumeur des hommes. Mais quand il a vu la ficelle du tirailleur, sa majesté a eu une défaillance. Il a fébrilement tourné la tête, ses yeux d'encre se sont plissés, et un tremblement de peur a agité leurs paupières; ses lèvres aussi ont remué silencieusement : ce fut l'oubli d'un instant. Tout aussitôt, il a relevé le front.

d'un air de sarcasme et de défi, et, se dressant, il a virilement offert ses poignets; puis il est retourné dans son rêve. Jacob est un brave, et je suis sûr qu'il va proprement mourir. Cet autre ne sait que faire pitié, avec ses contorsions de femme et son désespoir d'enfant; mais je me sens déjà de l'estime pour ce pillard-ci.

... Ni l'un ni l'autre ne sont morts. Quelqu'un a dit : « Pourquoi ceux-ci, et non ceux-là ? » Nous étions troublés de cette scène. Le commandant Mangin ne l'était pas moins. Il a fait un signe et dit un mot. Salomon et Jacob en seront quittes pour un peu de prison. Salomon, pauvre guenille de Salomon, qu'est-ce qui te retient si désespérément à la vie, à ta vie pitoyable et triste? Vois Jacob, il allait sans fracas à la mort libératrice. Jacob a eu, en cette minute où la vie pose son masque, de la noblesse; mais toi, geignant poltron, tu fus laid et déplaisant ; sache qu'il n'est pas d'être en qui la raison de vivre soit si forte que la crainte de mourir excuse la violence de ses clameurs. Une destinée harmonieuse est celle où la mort, comme la vie, s'enveloppe de décence.

*
* *

Voici d'autres scènes.

Une femme enceinte se roule sur le pavé.

Elle porte un jupon et une sorte de caraco, dont les trous montrent sa peau bistrée, car elle est sans chemise. Elle est nu-pieds, cela va de soi. Elle appuie le poing sur le côté droit de son ventre, se lamente, emplit de ses cris douloureux la cour, et de grosses larmes coulent sur ses joues. Tous ceux qui passent, elle les interpelle et semble les prendre à témoin, en montrant du doigt un compagnon de misère assis à trois pas d'elle sur une marche.

Je m'informe. La pauvre femme a reçu de celui-ci un coup de pied violent. Elle a hurlé, l'a dénoncé, et on les a amenés ici. En attendant que l'on s'occupe d'eux, elle crie à ébranler des murailles et ne s'arrête de se plaindre que pour invectiver l'autre. Lui, brute miséreuse et presque jolie, a les coudes sur les genoux, le menton calé dans les paumes ; une légère barbe noire encadre son visage de Christ sombre, et ce sphinx, aux traits purs et au nez fin, l'œil perdu dans une contemplation suave, est plus insensible qu'un marbre, plus immobile qu'un mort.

*
* *

Des hommes, des femmes, assis, les jambes croisées, sur le sol, forment le demi-cercle. Ce sont, par un prodige, des Marocains et des juifs mêlés : le malheur balaye dans l'être les surcharges ; ceux-ci, qui viennent de là-bas, occu-

pés à défendre parmi les tribus leur vie, leur liberté, leurs corps, y ont négligé le soin de leurs haines ataviques, et les voilà côte à côte fraternellement accroupis.

Une femme, mince et ridée, a tendu à l'enfant qu'elle porte le bout d'une longue mamelle. Depuis combien de temps n'a-t-elle pas mangé? Quand a-t-elle dormi? Combien de lieues ses pieds nus n'ont-ils pas faites à travers les champs? Et, produit de tant de fatigues, de privations et de terreurs, quelle sorte de lait peut-elle bien verser à son petit affamé?... A côté d'elle, une petite fille de huit ou dix ans est assise et penche tristement la tête. Tout ce monde se tait.

Au moment où je me détourne de ce tableau glacé, je vois apparaître sur la porte, que garde un tirailleur, un homme, dont le costume, qui fut riche, est plus pitoyable encore que son pauvre visage, car ce grand manteau de soie jaune, sale et troué, mais tout de même éclatant sous le soleil, est un habit de misère plus navrant que ne serait un sac de corde.

L'homme a une barbe noire en broussaille, des yeux doux et un air résigné. Sur le seuil, il s'est arrêté un instant pour inspecter la cour; puis ses regards ont rencontré le groupe. D'un pas pressé, il s'y est dirigé. La petite, en l'apercevant, s'est jetée au-devant de lui. Il l'a prise fébrilement dans ses bras, se baissant jusqu'à elle, la serrant et la tâtant comme pour

s'assurer de la réalité de sa présence, et il l'embrassait éperdument, avec de petits sanglots courts et timides. Mais ce fut la scène d'un moment. Sans s'attarder, tenant toujours sa fille, il arrive jusqu'au groupe, et, s'accroupissant vivement sur le sol, il attire en même temps à lui le petit qui tête et, sans protester, se laisse faire. Et l'homme, serrant le petit contre sa poitrine, tenant la grande sur son genou, les berce tous deux, les baise alternativement, quittant l'un pour l'autre, comme s'il craignait de donner à celui-ci plus qu'à celle-là. Il ne pleure pas, mais ses yeux sont pleins de larmes, et ce sont maintenant des soupirs de joie qui soulèvent sa poitrine.

C'est un pauvre juif, que les Marocains ont pillé. Sa femme et ses deux enfants, emmenés dans les tribus, ont pu s'enfuir, et les voici. Depuis une semaine, il les croyait morts.

Cependant la femme a, sans hâte et sans émotion, ramené sur son sein son caraco. L'homme ne lui avait pas dit un mot. Ils ne s'étaient pas regardés. Les voici maintenant assis côte à côte, comme si un drame puissant ne les avait pas, depuis huit jours, séparés. Ignore-t-il ce que les Mediouna ont fait de leurs captives, ou n'a-t-il nulle curiosité des épreuves qui peut-être furent imposées à sa compagne? Du moins sera-t-il pour elle sans compassion?... Mais un lien subsiste-il entre

ces deux créatures, dont l'un est le père et l'autre la mère? Encore proches de la nature, ils vivent selon la nature, comme des bêtes, et n'ont de pensée que pour l'enfant, qui prolonge l'espèce.

*
* *

Je rencontre l'un des « héros » du siège. Car le héros, pour l'instant, pullule à Casablanca. Celui-là, du moins, n'usurpe pas sa réputation de bravoure. C'est le chanteur Mercié. Il a joyeusement fait le coup de feu et risqué sa vie. Dans la ville peu sûre, il a guidé sans effroi maintes patrouilles de matelots. Il a été le boute-en-train de la témérité. Sous les balles des Marocains qui le visaient, il se dépensait en calembredaines sur le mirador du consulat, et, par bravade, grimpait au mât de pavillon pour y rattacher la drisse sortie de sa poulie. Exercices puérils, certes, mais qui contribuèrent, durant deux jours d'alarmes, à entretenir chez les pessimistes un foyer de bonne humeur.

Ces parades, on peut les juger vaines, non en rire. Car il y a une vie dans le jeu. Et ce comique a essuyé trois balles, l'une qui l'a blessé au menton, les deux autres qui ont atteint son fusil dans ses mains. C'était un mousqueton d'ordonnance, et l'amiral Philibert, en récompense et en souvenir, lui en a fait don.

Mercié me raconte sa vie, car, s'il est jeune, il a déjà des histoires à raconter. Il était zouave, ou quelque chose de pareil, il y a peu de mois encore. Il obtient un congé de six mois, qui le libère par anticipation, et, avec un peu d'argent qu'il emprunte, il s'établit directeur de beuglant, à Saïda ou ailleurs. Une inondation emporte son établissement, et le voilà sur le pavé. Il arrive, endetté, à Casablanca et renouvelle sa tentative. Elle réussit. Il chante les refrains à la mode, il a du succès, et trois ou quatre chanteuses, qu'il a fait venir de France, attirent la clientèle et corsent son programme. Cela se passe sous une sorte de hangar, où l'on a les pieds sur la terre battue; mais quoi! nous sommes à Casablanca. A côté est une roulette, et enfin toutes ces attractions mêlées, l'une étayant l'autre, font que Mercié entrevoit la fortune... Nouveau cataclysme : ce n'est plus l'inondation, c'est la guerre.

Et voilà Mercié une seconde fois ruiné, traînant derrière lui de nouvelles dettes. Pour le moment, pillé tandis qu'il se prodiguait au consulat, il a pour tout bien un pantalon, une chemise, un veston, une paire de chaussettes et des espadrilles. Il a encore sauvé son habit orné du camélia artificiel qui signifiait aux foules son emploi de « gommeux » : c'est le docteur Merle qui a recueilli cette relique. Mais s'il a perdu tout son avoir, les Mediouna n'ont pas emporté sa gaieté. Il est de Marseille, et, sur

la Joliette, on ne se désespère pas pour si peu. Il me dit :

— Venez avec moi à l'ambulance. Je vais me faire panser, et ensuite je vous montrerai quelque chose.

Ce qu'il me montra ensuite, je ne le décrirai pas. C'est le charnier le plus affreux et le plus ignoble que l'imagination puisse concevoir. Vous vous souvenez du camp des mercenaires, dans *Salammbô ?* Vous vous rappelez les cadavres tordus, les mouches qui se disputent leur place sur la pourriture, l'odeur de la charogne?... Je l'ai vu et respiré, le camp des mercenaires de *Salammbô !* C'était à côté de la nouvelle enceinte, à Soug-ed-Djedid, sur un vaste terrain nu, vers l'ouest, dans la région de ce hideux Tnaqer, qui est le quartier des Arabes indigents.

Là s'étaient réfugiés pêle-mêle des habitants de Casablanca, fuyant à la fois le pillage et le bombardement, des soldats du maghzen, des pillards troublés par nos obus. Du haut de la *Gloire*, on aperçut leur troupe affolée. Il est probable que déjà elle s'était battue contre elle-même, et que les pillards des tribus, profitant de l'occasion, y avaient manœuvré leurs matraques ; mais les obus bien pointés achevèrent l'œuvre. Alors, tombant sur une masse pressée et hurlante, ils... Non, non, le cœur me lève et je ne vous montrerai pas cela. Ce soldat du maghzen, qui

n'a plus du visage que la bouche tuméfiée et tordue, et à qui un éclat d'obus a enlevé les trois quarts de la tête ; cette femme grosse, qui a enfanté là, dans l'épouvante, et, tombée la tête en avant, les genoux pliés, la croupe haute et béante, serre contre sa chair pantelante et nue le petit qui vient de naître et n'est né que pour mourir; ces chevaux renversés, le poitrail ouvert, sur leurs cavaliers; un emmêlement effrayant, gigantesque, impudique de bêtes, d'hommes, de femmes, dont les grimaces d'agonie sont monstrueuses, et dont les chairs, gonflées par les gaz que chauffe le soleil, sont énormes, soufflées, tendues, et leur font des corps de géants, où s'érigent des sexes prodigieux; puis les mouches, puis l'odeur, la pestilence qui s'échappe du charnier, enfin un tableau d'Apocalypse si vertigineux et si complet que les démoniaques compositions d'un Wirtz semblent les jeux enfantins d'une imagination timide... voilà une part de ce que j'ai vu ce matin, sous le ciel métallique de Casablanca, à travers un champ nu de la ville, dans la chanson monotone du flot voisin qui se brise sur les roches.

De malheureux juifs, réquisitionnés, enfouissent ces débris, et, eux-mêmes saisis à la gorge, les remuent de loin avec de longs bâtons, les tirent par des crocs, les attachent avec des cordes. On les charge sur un tombereau, qui les mène plus loin, on les pousse dans un



trou, on y jette vingt centimètres de terre, et les voilà enfouis. Parfois un bras dépasse, un poing fermé, un pied... qu'est cela ?

A bonne distance, le sous-officier de tirailleurs qui commande la corvée s'agite et marche rapidement de long en large, tousse, renifle, crache à terre de dégoût et grommelle en arabe des choses incompréhensibles. Pourtant, ce n'est pas la délicatesse des émotions ni la finesse de l'odorat qui caractérisent le tirailleur. Mais voilà bien le spectacle le plus effroyablement immonde que j'aie jamais vu. Depuis trois jours, on enterre ici, et ils sont encore une quarantaine...

# III

## 14-15 AOUT

Le premier éveil de Casablanca. — Le docteur Merle. — La maison de la Providence. — M. Malpertuy se réinstalle. — La popote du docteur. — Les terreurs de la juive. — 438 soldats espagnols débarquent. — Un bataillon scolaire en balade. — Le commandant Santa-Olalla. — La mourante, les mouches et les deux vieillards. — Trois ambassadeurs. — Une visite à Si Allal.— Les trois tasses de thé à la menthe. — Dix ventres pour une croûte. — La vieille femme, le jeune homme et la petite fille, avec un os. — Méditation du chef des artilleurs.

Mercredi 14 août.

De rares signes de vie commencent de se montrer dans la ville, mais d'une vie si sommaire, si hésitante, si fragile! Les portes de quelques maisons se sont entr'ouvertes, et de craintifs burnous, rasant les murs, ont osé s'aventurer dans les rues toujours silencieuses.

A travers les bas quartiers de Casablanca, où j'aime à errer à l'aventure, sans direction, et à me perdre jusqu'à ce que le hasard me ramène sur un point connu, dans ces rues étroites, empuanties, auxquelles les débris du

pillage font un sol artificiel, glissant et mou, que bordent des cases dévastées qui furent les humbles boutiques de pauvres marchands, dans ces régions du désordre et de la désolation, où la fumée d'un incendie finissant ajoute, par endroits, du tragique, et qui, hier encore, image d'une Pompéi dénuée du prestige du temps, semblaient le sombre domaine du silence et de la mort, je rencontre aujourd'hui, de place en place, un être humain, accroupi au bas d'un mur, ou bien qui s'avance avec timidité, et salue, de loin, un Européen qui vient.

Le calme qui enveloppe à présent la ville commence de rassurer ceux qui se terraient au fond de leurs logis. Quelques-uns aussi, qui, dès le début des troubles, avaient fui dans les campagnes, rentrent par groupes de deux ou trois, pour aller gémir désespérément sur ce qu'il reste de leurs habitations.

C'est par eux que l'on a des lueurs sur ce qui se passe aux camps marocains, que l'on connaît les palabres qui s'y tiennent, que l'on a appris, par exemple, qu'une vaste assemblée doit se tenir, aujourd'hui même, pour contraindre les tribus, fût-ce par la force, à se ruer sur nos soldats, que l'on sait enfin que les gens de la Chaouïa nous narguent. « Ils font les forts, ces chiens de Français, parce que les protègent les canons de leurs diaboliques « frégates ». Mais qu'ils sortent donc

de leurs abris, qu'ils viennent sur nos terres, qu'ils osent se mesurer à nous, visage contre visage !... Ils ne l'oseront pas, et vous les verrez qui trembleront de quitter la côte protectrice ! »

Ainsi, par des paroles, le Marocain prend sa revanche de nos obus.

*
* *

Parmi les décombres et dans le premier désordre d'une occupation à coups de canon et de baïonnette, un coin charmant est la maison du docteur Merle. C'est un des rares logis où, en ces jours dramatiques, il soit possible de goûter de la quiétude. C'est son hôte qui l'y distribue. Cet homme brave, qui accomplit son devoir avec tant de simplicité, ce médecin paradoxal, venu ici de Chalon-sur-Saône, il y a trois ans, avec sa femme et son enfant, pour soigner chaque matin les indigènes du dispensaire installé par la France, est aussi un compagnon jovial, qui a les joues roses et jeunes, des lèvres qui rient, et, sous son lorgnon, de grands yeux gris étonnés.

A lui seul, il est une providence. La maison qu'il habite, appuyée à la muraille même de la ville, qui n'a que quelques mètres de hauteur, regarde la mer, et, pour y parvenir, il faut s'engager dans une sorte d'impasse étroite, fermée par une grille et protégée par le voisi-

nage du consulat de France. Elle n'a donc pas eu la visite des pillards, et le docteur Merle a conservé ses meubles, des lits, de la vaisselle, des serviettes. Rare fortune. Mais il n'entend pas en jouir seul, et, sa famille étant à Tanger, où il la conduisit dès le premier jour, sa maison, depuis une semaine, est en vérité la maison de France.

J'ai déjà noté qu'elle abrite le consul, chassé de chez lui par l'ouragan des défenseurs. Mais ce jour-ci est le dernier de son confortable exil. M. Malpertuy a fait laver, frotter, gratter, cirer son consulat du haut en bas. Il a rassemblé ses meubles épars, soigné et consolidé les infirmes, rappelé son pauvre piano en faction derrière la porte du jardin, raccroché aux murs de vieilles poteries marocaines, reprises à l'ambulance où les infirmiers les trouvaient tout à fait convenables à la préparation des pansements, et, dans ce logis lessivé et récuré, il se réinstalle demain.

C'est au consulat que la « popote » va se continuer, car si le docteur Merle fournit le logement, les officiers qu'il accueille à sa table contribuent à la chère et envoient toucher à l'intendance des bons de vivres et de boisson. Que mangeraient-ils sans la tutélaire intendance? Leur hôte n'a pas le pouvoir de susciter des poulets ou d'improviser des gigots de mouton. Or ces viandes précieuses manquent à Casablanca. On y attend chaque jour qu'un

vapeur de commerce, venu de Tanger, apporte des provisions, fût-ce des boîtes de conserves. Mais le vapeur ne paraît pas, et, dans cette disette, la cuisine des hôtels est quelque chose de bien singulier. Intendance, prestigieuse intendance, débonnaires et magnifiques « riz-pain-sel », que d'excuses ne vous devons-nous point pour nos railleries passées, et combien de dactyles et de spondées nous faudra-t-il produire pour chanter décemment votre louange ?

Un marin de la *Gloire* est le cuisinier de la « popote » ; un autre fait le maître d'hôtel : tous deux sont les ordonnances d'officiers à terre. Le docteur était servi par une juive. Mais, au premier massacre, la juive s'est terrée. La paix revenue, on s'est mis à sa recherche, et on l'a découverte au fond d'un réduit sombre. La tirer de là ? Illusion. Elle tremble éperdûment, et montre des yeux hagards à la lumière du jour. Comment la persuadera-t-on jamais que les Mediouna ont été chassés de la ville, que les Français l'occupent, que nos soldats sont ici pour la protéger, elle et toutes les victimes ? Il faudra des jours pour que cette croyance entre dans son cerveau et que la confiance y refleurisse. Pauvres gens ! Les uns ont été massacrés, les autres emmenés sous les tentes : de ceci ou de cela, quel est le pire malheur? Tous sont ruinés, même ceux qui n'avaient rien, car ils ont

moins encore. Ils possédaient du moins un plat, d'où chacun tirait en cercle sa pâture, une jarre pour contenir l'eau, une houppelande, une jupe pour se vêtir; maintenant leur jarre est brisée, ils n'ont plus de plat, et ils sont nus.

Parmi ces larves, la pauvre petite compte ses parents, ses amis. Elle a dix-huit ans, et, en trois jours, mille souvenirs d'épouvante, capables d'emplir toute une vie, lui ont fait une expérience de vieille femme. Ils sont ici des milliers qu'étreint une pareille angoisse. Si vous vous enfoncez dans leur quartier, dans cet effroyable et nauséeux Mellah, vous surprenez leurs regards apeurés de chiens battus, qui se détournent; vous rencontrez des hommes qui rentrent dans la muraille, des femmes qui ferment leurs portes, et de petites filles, vautrées dans les immondices, vous apercevant au bout de la ruelle, évoquent d'un coup des tableaux entrevus, et, se rappelant la pressante recommandation maternelle, s'enfuient devant vous comme des bêtes effrayées...

Pour tout ce que je vois ici depuis une semaine bientôt, pour tant de misère, d'horreur et de crimes, je me sens de la pitié, de la révolte, du dégoût, de la haine. Mais je me persuade qu'il est bon que je l'aie vue. Je commence à être une vieille cervelle qui se croyait lassée de spectacles. Mais non. J'ai gardé une vision avide, un besoin d'embras-

ser toute la terre, de réaliser la vie multiple et profonde des êtres, et je m'aperçois qu'à chaque coup de sonde jeté dans le vaste océan humain, l'on en ramène quelque chose de nouveau, qui est le plus souvent bien laid. Je m'imagine qu'un grand artiste, un grand penseur peuvent atteindre à la notion de l'intégrale beauté; mais je suis bien sûr que nul cerveau conscient ne descendra jusqu'au fond de la laideur de la vie.

*
* *

Hier soir, à six heures, quatre cent trente-huit soldats espagnols, quatre-vingt-dix chevaux espagnols et deux mitrailleuses espagnoles, sont arrivés en rade de Casablanca. Ils ont débarqué aussitôt. On les a conduits dans leurs cantonnements, des maisons vides, préalablement choisies et marquées par leur chef, le commandant Santa-Olalla, installé ici depuis trois ou quatre jours en éclaireur. Ils ont formé un poste devant le consulat d'Espagne, et une sentinelle veille en outre devant chacun de leurs cantonnements. A peine en place, ils se signalent par une mousqueterie abondante, qui nous tient éveillés et nous inquiète une partie de la nuit. Ils n'ont pas encore l'habitude. Ils voient des ombres, ils tirent; à l'usage, ils prendront du sang-froid. En attendant, cette fusillade pour-

rait avoir des inconvénients ; elle n'a heureusement encore atteint personne.

Aujourd'hui, on les rencontre dans les rues, musards et dégingandés. Le Marocain sanguinaire rôdant au dehors, il leur est interdit, par prudence, de sortir de la ville, et, comme ils n'ont ici aucun service à fournir, puisque l'acte d'Algésiras attribue à la France la police *intra muros* de Casablanca, ils ont à choisir entre dormir, composer des poèmes épiques et se promener. Ils semblent préférer se promener.

Ils ont des visages sympathiques, étonnés et cordiaux. Mais, Dieu, qu'ils sont jeunes ! On dirait des enfants de seize ans, et l'on se croirait à l'heure de la récréation d'un bataillon scolaire. Leur costume sert cette illusion. Ils portent un pantalon et une sorte de blouse de coutil rayé, bleu sur blanc, et leur chef n'est garanti que par une casquette de même étoffe, avec une large visière de cuir brun. Ils ont les pieds nus ficelés sur des semelles de corde. Par-dessus leurs rayures, ils bouclent ceinturons et cartouchières. Les factionnaires tiennent en main de petits fusils, continués par des baïonnettes longues comme des truelles à poisson. Enfin, s'ils sont scolaires par la jeunesse et l'armement, quelqu'un découvre judicieusement que, par la tenue, ils sont très « agence Cook ».

Je fais ces constatations sans irrévérence. Si le contingent espagnol a reçu, d'une diplo-

matie ou trop timide ou trop subtile, des ordres d'abstention, qui lui en fera un grief? Et l'on sait au contraire, l'on n'a pas oublié en France, que les aînés de ces soldats se sont battus dans tous les combats avec vaillance.

Le commandant Santa-Olalla est un homme très correct, très courtois, plein de politesse et de cérémonie. Il vient au consulat presque chaque jour, pour rencontrer soit le consul, soit le général, soit son « très cher et éminentissime camarade » le commandant Mangin. Du plus loin, il sourit, se découvre, montre une chevelure sombre qui devient rare et s'aligne exactement des deux côtés d'une raie bien tracée; il tend la main, et, dans l'épanouissement de son visage, les extrémités de sa moustache abondante affleurent presque le haut de ses joues. Mais il parle le français avec difficulté, et M. Neuville, qui se trouva à la tête du consulat aux heures tragiques du début, est son truchement le plus ordinaire.

Par une démarche spontanée, le consul d'Espagne prie le commandant français de la ville de désarmer tous ceux de ses concitoyens qui se rendraient coupables d'excès et de mettre en arrestation les récalcitrants. Il lui laisse en outre toute latitude de sévir contre les soldats espagnols qui n'observeraient pas strictement les règlements édictés pour la bonne tenue des troupes ou qui seraient surpris dans des habitations où ils n'ont que faire... Il n'y

aura ce soir que vingt-quatre heures que le contingent d'Espagne est arrivé.

*
* *

Onze heures du matin. La chaleur est torride. Dans le vaste ciel mat, presque gris sous les nappes d'une lumière trop crue, l'accablant soleil tombe droit sur Casablanca. J'erre à travers les rues sans vie, et me voici proche de la nouvelle enceinte. C'est là, à cent mètres plus loin, que j'ai vu hier l'affreux charnier des corps emmêlés ; je n'aurai pas le courage de m'y pencher une seconde fois; mais l'infecte odeur rôde dans l'air chaud, et je tourne à droite pour fuir ce lieu d'enfer et rentrer dans la ville, quand un spectacle nouveau s'offre à moi.

Au coin d'une rue, deux vieillards sont affalés : un vieux homme triste qui porte une barbe blanche, et une vieille femme, si décharnée, si ridée, tannée et ratatinée, qu'elle semble avoir conscience de sa déchéance et ne prend plus soin de voiler ses traits devant l'étranger. Tassés dans l'ombre d'un mur, ils sont immobiles côte à côte, et qui pourra dire de quoi sont faites leurs pensées ?

Leurs pensées, c'est ici qu'elles se posent, de l'autre côté de la rue, sur un rudimentaire matelas allongé entre les piliers de bois d'une maison abandonnée, dont le premier étage

surplombe. Une forme s'y allonge. Je m'approche. Les deux vieux alors, dont les faces sont impassibles et dont les yeux regardent partout, sauf là, semblent s'apercevoir seulement de ma présence, et, de la main levée, l'homme me fait doucement un geste qui, je l'ai compris ensuite, eût pu s'interpréter ainsi :

— Passe ton chemin, car tout est dit, et le destin commande.

Impudique et à demi nue sous ses voiles relevés, une jeune femme est étendue sur le côté. Elle tourne vers moi son fin visage, maigre et vidé, mais joli, à peine vivant encore, déjà sculpté par la mort. Sa peau mate a la pâleur jaune d'un ivoire ancien. Elle pose sur les miens ses grands yeux profonds, où tremble, à l'abri des cils recourbés, une petite lueur qui est un reste de vie. Me voit-elle ? Et si elle me voit, que disent ces yeux ? Sous le bourrelet à peine rose de ses lèvres amincies, ses mâchoires desserrées montrent des dents éblouissantes, et sa bouche reste entr'ouverte, comme une caverne, sans un frémissement. Un de ses bras est invisible sous les étoffes. L'autre, appuyé sur le coude, balance machinalement devant le visage une main qui déjà n'a plus de souplesse. La maigreur de ce corps est un spectacle douloureux et qui terrifie. Cette jeune Marocaine a de la grâce. Elle fut belle et désirable. Une peau ambrée tendue sur un squelette raidi, voilà ce qu'il reste d'une créature

née pour l'amour, et les derniers témoins d'une vie qui s'évapore, c'est le lent mouvement d'une main déjà ossifiée, un reflet sombre sous une paupière.

Le plus horrible me reste à dire. Sur cette chair sans défense, les mouches s'acharnent, les affreuses mouches qui, cent mètres plus loin, viennent de pomper les humeurs décomposées des corps en putréfaction. Il n'est pas une place, pas un pli, pas une intimité de ce corps à peine vêtu, où elles ne se glissent et ne cherchent à s'assouvir. Elles emplissent la cavité des yeux, elles bordent les lèvres, elles pénètrent dans l'antre noir de la bouche entr'ouverte. Friandes de pourriture, elles ont déjà flairé, en ce jeune corps, la pestilence prochaine du cadavre qui s'apprête. Et la misérable n'a même plus la force de les chasser.

Que fait ici cette femme, et quel est son mal? C'est une blessée encore. Sa plaie est invisible, mais une trace sanglante sur l'étoffe, à l'endroit de l'épaule, la révèle. Une balle, quelque éclat d'obus. Et elle meurt là, sous le soleil et dans la majesté du firmament enflammé, n'ayant plus de maison sans doute, n'ayant plus de mari, privée de soins, parce que son vieux père et sa maman apeurés n'ont pas osé ou n'ont pas voulu la conduire au dispensaire...

Pour détester la guerre, voilà les spectacles qu'il faut évoquer, non des combats où,

dans la fureur des instincts et la fièvre de la force, des énergies contradictoires se heurtent et s'excitent. Il me plaît d'imaginer que cette jeune femme, riant et chantant, fut frappée soudain dans une occupation gracieuse de sa vie, et, si vous êtes sûr qu'elle fut de celles qui, le 30 juillet, enivraient de leurs « you-you » la sauvagerie de leurs hommes acharnés sur les cadavres des neuf ouvriers du port, ne le dites pas. Il convient que sa mort s'enveloppe de sérénité.

Cependant, comme je m'attarde, je surprends, à l'autre coin de la ruelle, un signe que le vieux a fait à la vieille. Celle-ci se dresse péniblement, et, s'étant approchée, ramène sur les pieds de la moribonde les étoffes relevées. Puis, ce geste de pudeur accompli, elle regagne sa place, s'accroupit de nouveau et retourne à sa pensée mystérieuse.

Jeudi 15 août.

Trois miséreux ont été saisis aux avant-postes, amenés au camp, et, de là, transférés au consulat. Ils sont pareils à tous ceux que l'on interroge chaque jour. La tête et les jambes nues, ils ont pour costume une loque ou un sac de toile épaisse, dont ils s'enveloppent le buste. Leurs figures sont tristes et lasses. Ils ont des épaules étroites, des poitrines renfoncées, des barbes noires. Voilà des gens mal-

heureux, et si bien façonnés au malheur qu'il leur a fait des visages presque pareils.

Comme tant d'autres, ils sont écroulés dans un coin du jardin. L'un d'eux tient droit, pour qu'on l'aperçoive bien, le drapeau blanc des parlementaires. Et puis il a aussi, dans l'autre main, une feuille de papier, pliée en un minuscule carré. C'est une lettre, écrite en arabe, sur un papier très ordinaire et de format petit, et qui comprend sept ou huit lignes de caractères serrés, qui semblent se chevaucher.

Cette lettre est du sultan, et ces pitoyables seigneurs sont des envoyés de Sa puissante Majesté Chérifienne. C'est la lettre qu'il adresse à son oncle, Mouley-el-Amin, pour lui faire de grands reproches et lui dire qu'un peu de fermeté de sa part eût évité les massacres de Casablanca. Le consulat va se charger de la faire parvenir à son destinataire. Il y mettra seulement plus de formes que l'envoyeur. Car il est d'usage, chez les peuples véritablement avancés dans la civilisation, que les monarques fassent faire leurs commissions par de considérables personnages, pour qui l'honneur est insigne. Toutes nos grandes familles ont commencé par là; leur histoire est celle de leur service; elles se dépitent de leur libération et brûlent de rentrer aux gages. Ce Marocain est décidément un sauvage, qui, ayant besoin de messagers rapides pour porter une lettre de Fez à Casablanca, appelle des

coureurs, au lieu de lever toute une méhalla où caracoleraient des cavaliers étincelants d'or et d'argent.

*
* *

Si Allal est un personnage tout à fait distingué. Il est khalifa de ce vieux et digne Mouley-el-Amin. Nous dirions adjoint ou chef de cabinet. Un ami, ayant affaire dans la maison où il loge présentement, et qui est celle de l'ancien pacha Si Bou Bekr, m'a dit :

— Allons demander une tasse de thé à Si Allal.

Sur de riches tapis multicolores de laine velue, dans une pièce nue où nul ornement ne pare la blancheur des murs de chaux, Si Allal travaille. Il est assis comme vous savez, les jambes croisées, et, appuyé sur son genou, il trace, de droite à gauche, du bout de son calame en gouttière, de lents caractères sur une feuille de papier. Devant lui est son bureau, je veux dire que quelques papiers sont éparpillés sur le tapis, autour d'un modeste encrier européen, parmi les cigarettes, les allumettes et le cendrier ; mais la place d'honneur est pour un vaste plateau, où se carre, au milieu des verres et des tasses, une théière pansue.

Dès que nous paraissons, Si Allal repousse ses papiers et son encrier, et, avec une aisance

extraordinaire, le voici debout. Quand on m'a présenté, il me serre la main avec effusion, et montre, à travers un sourire épanoui, ses dents, qui sont très blanches. Il ne parle point notre langue, mais je devine qu'il me souhaite une chaleureuse bienvenue. Il reprend sa place et me désigne la mienne. Mon compagnon, qui connaît les habitudes, est déjà installé sur ses talons. Si Allal, devinant ma gaucherie, fait mine d'envoyer quérir une chaise, mais je m'y oppose vivement, et je m'abats à mon tour, jambes croisées, sur un coussin bas, de cuir rouge, qu'il vient de pousser vers moi. A un geste qu'il a fait, un domestique a pris la théière, qu'il rapporte pleine un instant après. Alors Si Allal, ayant aspiré le parfum du thé, en a versé quelques gouttes dans son verre, les a bues, a fait de la tête, des lèvres, de la gorge qui avale, les signes de la satisfaction, a posé ensuite devant moi un verre qu'il a rempli, en a offert un autre à mon ami, s'est servi et a replacé la théière. Par ces opérations successives, le cérémonial marocain est satisfait, et je suis assuré maintenant que la boisson que m'offre Si Allal n'est point empoisonnée. C'est un thé mêlé de feuilles de menthe et aromatisé, et qui est délicieux.

La conversation s'est engagée en arabe, et je n'ai rien d'autre à faire que de regarder Si Allal. Beau type d'aristocrate marocain, vigoureux, élégant, intelligent. Il est vêtu avec

recherche d'étoffes de laine fine et de soie brodée. La laine blanche de son turban fait un renflement qui montre qu'elle a bien la longueur exigée par les traités de la mode. Il a les mains soignées, une petite moustache, une barbe en pointe bien taillée, des façons distinguées d'enflammer son allumette, de rejeter la boîte, d'aspirer et de renvoyer la fumée, de tendre le cou vers son interlocuteur, comme pour mieux saisir les mots sur sa bouche, d'opiner de la tête, de froncer les sourcils pour concentrer l'attention, de remuer les lèvres en marque d'assentiment.

Toute l'attitude de Si Allal le montre attentif à charmer, à plaire, à devancer le désir de qui il veut conquérir, et ses yeux brillants, son large front, l'air d'autorité et d'intelligence de son visage sont les témoins d'un esprit vif et ouvert. Mais si tu ne veux pas que l'on te découvre tout entier, voile tes yeux, Si Allal : ils sont pleins de ruse et d'astuce, et, par une petite fente que tu n'arriveras jamais à boucher, étincellent et pétillent les malices de ton âme. En cet homme cultivé et fin, je vois un des beaux modèles de cette race marocaine, si éduquée et si intelligente dans son aristocratie, si bornée et si sauvage encore dans sa masse. Ainsi doivent apparaître, à des degrés divers, ces hauts personnages de la cour chérifienne, ces vizirs et ces gens du Maghzen, dont la corruption est cynique, mais dont la subtilité

berne si congrûment l'Europe et nous-mêmes. Je sais sur eux des anecdotes, que m'ont rapportées des témoins directs. Devant un ministre, un Français discutait les chances du Maroc en présence de la pression européenne ; argument suprême, il invoquait la puissance des armes. Alors, le ministre, souriant et narquois, fit :

— Oui, oui, je sais. Mais dis-toi bien ceci. Vous avez des canons extraordinaires, des fusils qui tuent hors de la portée des yeux, et nous ne possédons, nous, que de vieilles armes bien surannées. Mais nous prenons notre antique fusil, nous le bourrons de poudre ; par-dessus la poudre, nous entassons et nous pilons des mensonges, et finalement ce n'est pas nous les vaincus, mon vieil ami.

Je me souvins, en regardant Si Allal, de cette histoire, et je m'imaginai qu'il eût été capable de me la conter.

Il remplit, tout en causant, mon verre vide une seconde fois, puis une troisième, car cela aussi est obligatoire de vider sa tasse à trois reprises. Mais le temps me semblait long. Travail pénible, pour les roumis que nous sommes, de demeurer longtemps assis sur ses jambes. Je les détendis de mon mieux alternativement ; mais je finis par m'asseoir, sans élégance, à la manière dont nous nous installons sur un gazon, et je sentis à cette minute que, devant Si Allal, je venais d'humilier en ma personne le prestige européen.

* * *

Dans l'angle que fait une rue, il y a un gros tas d'ordures. Toute la raclure du pillage et de l'incendie a été poussée là. Parmi la paille, la cendre, les vieux papiers, on trouverait des casseroles rouillées, des bouteilles brisées, d'antiques serrures, les débris informes de cent objets domestiques, une charogne de rat dodu ou de chien en décomposition. Une odeur affreuse se répand autour de cet amas.

Là-dessus, picorent des êtres humains. Dix enfants sont là, des petits garçons et des petites filles, dont le plus grand a douze ans et le plus petit cinq. Le plus habillé porte une culotte. Celui-ci cache son corps sous une longue chemise de toile épaisse ; cet autre est dans un sac, au fond duquel il a percé une ouverture pour la tête ; un raffiné a passé sur une blouse grise un gilet trop large qui n'a plus de boutons et lui bat les cuisses ; un petit maigriot, qui a les yeux chassieux et les lèvres blêmes, avec un air de vice précoce, s'est couvert la tête d'une casquette anglaise de drap gris, presque neuve, qui se prolonge en une longue visière de cuir et lui couvre les oreilles.

Ce sont des juifs. Toute la misère que l'on rencontre ici est, hélas ! de la misère juive. comme les lambeaux de vie qui y persiste

sont de la vie juive. Accroupis dans cette puanteur et dans cette saleté, ils y enfoncent de leurs jambes, y plongent les mains, y penchent des visages ardents. Ce qu'ils y cherchent? Un morceau de ferraille, un bout d'étoffe, tout ce qui pourra servir à un échange, si misérable qu'il soit. Ils se surveillent en dessous avec des yeux sournois, et leurs mains grattent toujours. Si celui-ci allait découvrir une monnaie d'argent, ou, qui sait, un bijou ?... Ah ! non, la peseta est à moi, le bijou me revient ! Et ils fouillent, et ils grattent, et ils s'enfouissent dans l'ignominie avec une cupidité sombre. Je les regarde, et ils sont si absorbés que pas un ne s'est encore aperçu de ma présence.

Un petit noir, qui a le teint jaune et un nez fouinard, a senti quelque chose dans un trou. La moitié de son bras y disparaît. Il écarte, il tire, fait effort, et émerge un pain de troupe.

Quel pain !... Une chose verdâtre, dure, avec des moisissures blanches. Le petit n'a pas prononcé une parole, mais il a eu un regard circulaire de fauve inquiet, et, tout de suite, il a fait un mouvement pour dissimuler sa trouvaille sous sa chemise. Mais les autres, aux aguets, l'ont aperçu. Un pain à celui-là !... Pourquoi à celui-là ?... Ce tas est le fonds commun ; la charogne est à tout le monde ; pas de pillage individuel, pas de découverte égoïste,

pas de monopole ! On est des frères pour crever, on sera des frères pour jouir !... Et puis nous avons des ventres aussi : il faut les emplir!... Voilà ce que disent, je pense, leurs cris rauques, ce que ponctuent leurs gestes et leurs coups. Après un essai de défense, le noirot a fui, geignant, abandonnant sur le champ de bataille son fétide butin. Les vainqueurs l'ont partagé, tirant chacun une croûte, et, derechef accroupis, silencieux, avec des regards soupçonneux et des dents avides, les bêtes se hâtent d'achever la curée.

*
* *

A une heure d'intervalle, spectacle analogue.

Le long d'un mur, dans le jardin du consulat, court une plate-bande, à peine large de 75 centimètres. Dans cet étroit espace, est allongé, la face vers la muraille, un corps mince qui semble être celui d'un adolescent; à ses pieds, repliée sur elle-même, collée au mur comme si elle voulait s'y incruster, une forme immobile et menue occupe une place invraisemblablement minuscule : c'est une femme assise, et qui cache son visage sous des étoffes sales. A côté d'eux, une petite fille d'une dizaine d'années va et vient, mais silencieusement. Voilà le débris d'une famille marocaine recueillie aux avant-postes.

Sans se retourner, sans articuler un son, le garçon allongé tend au bout de son bras quelque chose à la petite fille qui le saisit. C'est un vieil os de mouton, qu'il a retrouvé à demi enfoui dans la terre, que les chiens ont nettoyé et léché, et qui est noir, desséché, nu. La petite le regarde, le flaire, le retourne. A sa base, est resté fixé un lambeau de nerf durci, qu'elle essaye de détacher. N'y parvenant point, elle s'approche de la forme rigide, la touche du doigt. L'étoffe sale s'écarte; apparaît la tête hideuse et tragique d'une sorcière de Macbeth. Une main sèche et noueuse se montre, qui attrape l'os de mouton. Le manteau se referme à demi, et, derrière son insuffisant abri, se passe une chose innomable. La vieille, dardant des yeux sombres, a considéré sa proie sur toutes les faces; puis y ayant rudement passé sa main rugueuse pour en faire tomber la terre, elle a porté cela à sa bouche, et, de ses dents encore solides, elle tiraille le nerf jaunâtre, qui fait caoutchouc et résiste... Et je n'ai pas su si aucun de ces trois êtres avait une voix.

*
* *

Assis sur un banc de bois, devant une maison éventrée par un obus, au fond d'une rue déserte, un vieillard médite. Il est mélancolique et digne, et sa longue barbe blanche a la

sérénité d'une barbe fluviale. Sa « djellaba » est immaculée, il porte des chaussettes dans ses babouches jaunes, et son turban n'est pas celui d'un homme de peu. Un Arabe qui nous accompagne nous murmure à l'oreille :

— C'est le chef des artilleurs !

Car Casablanca possédait une artillerie. Une batterie formidable, établie au bord de la mer, derrière des murailles de chaux et de carton, et composée d'une douzaine de pièces du temps du Prophète, longues et massives, qui se chargent par la gueule avec des boulets ronds de jeu de boules, et qui ne sont plus dangereuses aujourd'hui que pour qui les tire. Cependant elles ont tenté contre le *Galilée* une défense de la ville ; mais une douzaine de nos obus bien appliqués ont abattu les murailles , déplacé un pignon, démoli des affûts. renversé des canons, et, en une minute, les guerriers épouvantés désertaient la place. Quelle bouffonnerie puissante, que la combinaison, pour des entreprises de violence, de ces vieux cylindres de bronze et de ce pacifique vieillard !

Le chef des artilleurs, avec un visage de roi mage, songeait, indifférent à notre curiosité. Vers quel sujet le portait sa pensée ? Préparait-il pour l'artillerie marocaine quelque perfectionnement magnifique ? Ou plutôt n'imaginait-il pas quelque beau poème d'amour et de bataille, à la façon de ceux d'Antar ?

*
* *

C'est le même jour qu'un officier brillant, qui a fait la vraie guerre, qui est allé au Dahomey et ailleurs, qui a vu Tientsin bombardé, parcourant avec moi la ville, me disait, à chaque coin de rue :

— Je n'aurais jamais cru ça. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

Puis, à un spectacle plus poignant, il fit soudain, d'un mot fort, avec un geste las et un grand soupir sentimental :

— Ah ! c'est achevé !

# IV

## 16-18 AOUT

Le général Drude. — Un chef neuf. — Les conseilleurs ne sont pas les payeurs. — Un militaire avare de sang. — Discipline. — Pas d'ivrognes! Le légionnaire et le général. — A huit heures, extinction des cigarettes. — Un fanatique. — Les Espagnols en promenade. — Physionomies de pillés. — Le lieutenant de vaisseau Dupetit-Thouars et son costume kaki. — On annonce une grande bataille. — L'engagement du 18. — Les téméraires spahis du capitaine Caud. — Un heureux « raté ». — Le lieutenant Félyne inaugure l'artillerie de 75. — Ce que dit le général. — Nous manquons de soldats. — Pas de renforts, pas d'offensive.

Vendredi 16 août.

Un soldat et un chef, voilà le général Drude. Le rencontrant chaque jour, dans la familiarité de la vie de camp, je l'observe à loisir, et je découvre en lui les traits accusés d'une authentique figure de militaire. Pour la première fois, il commande en chef, car il y a deux mois à peine que des étoiles se sont posées sur ses poignets, et ses cantines portent encore l'inscription de « colonel Drude »: même il lui arrive, contant une histoire où il

est mêlé et rapportant le propos que quelqu'un lui aurait tenu, de dire par négligence, en parlant de soi-même « mon colonel ». Par ce petit détail, on jugera que sa nature est simple, et ce caractère est en effet l'un de ses attraits.

Cette désignation au commandement de la colonne de Casablanca, si peu de semaines après sa promotion, apparaît au général Drude comme une marque de sa chance, car sa modestie se plaît à faire honneur à la fortune des choses heureuses qui lui adviennent. Il fallait, en effet, de la part du ministre, de l'assurance pour confier une telle mission, difficile en somme, à un chef si neuf. Mais il fallait surtout connaître ce capitaine, avoir observé avec attention ses campagnes antérieures, savoir de quoi il était capable, et se sentir assez maître de sa propre certitude pour dominer les récriminations et les rivalités possibles. Le général Picquart a eu cette force sur soi, et il faut l'en louer.

Ce n'est rien que la chance, si l'on ne possède de quoi la nourrir et la plier à son propre service. Le chef pouvait commettre des fautes, se tromper dans la conduite de sa mission, la compromettre par trop de hâte ou trop de lenteur, trop de fougue ou trop de temporisation, donner à un ennemi difficile l'impression de la faiblesse ou celle de la témérité; il apparaît, au contraire, que les directions du

général Drude sont jusqu'à présent fixées par lui avec tant de soin, de sang-froid et de mesure, qu'il s'en dégage, même pour ceux qui, comme moi, ne peuvent que regarder du dehors, une impression singulière de sécurité et de succès.

Ce ne sont pas les conseils qui lui manquent. Mais il répète volontiers que les conseilleurs ne sont pas les payeurs, qu'il n'entreprendra que ce qu'il est assuré de réussir, qu'il suffit que l'on prétende le pousser pour qu'il résiste, et, ferme sur soi-même, il écoute en souriant les stratèges et n'agit qu'à sa guise.

Ce guerrier, formé à la guerre coloniale, habitué à combattre un ennemi barbare, et qui, avec le Marocain, n'en change pas, se montre avare du sang de ses soldats, et ce souci d'humanité n'est pas une vertu commune chez un homme de combat, si négligent de sa propre sécurité. « Je n'exposerai jamais, dit-il. un homme à être blessé sans nécessité. » Dans chaque rencontre, nous voyons en effet que, par une furieuse canonnade et par une inouïe consommation de munitions, l'ennemi est tenu et balayé à longue distance. Ce n'est certes pas que le général appréhende l'événement d'un corps à corps entre ses soldats et les Marocains, car ses troupes sont solides et braves ; mais ces combats seraient pour nous meurtriers, et il préfère, à l'économie de la poudre, l'économie de la vie humaine. Il est

bien certain que, la campagne finie, le chiffre de nos pertes sera insignifiant et peu proportionné surtout à la résistance et à la bravoure de l'ennemi. C'est au général Drude et à l'emploi qu'il aura fait de l'artillerie que nous le devrons [1].

J'ai retenu de lui cet autre mot : « Je ne veux rien demander à mes soldats qu'ils ne me sachent capables d'accomplir moi-même. » C'est donc par sa volonté, autant que par insouciance du péril, que nous le voyons chaque jour s'exposer avec tranquillité, sans ostentation ni jactance. Et c'est aussi pour l'instruction de tous qu'il commence par s'imposer à soi-même la rigoureuse discipline qui régit son camp.

Elle est juste, mais inexorable. Sur ces légionnaires et ces tirailleurs, magnifiques au feu, mais difficiles à conduire, elle pèse avec une sévérité sans merci. La voix cordiale et affectueuse du chef, qui se fait bonhomme et familière pour interpeller un soldat dans la tranchée ou un factionnaire à son poste, devient soudain rude et inflexible. Nulle faute n'est négligée, et il en est une qui, par-dessus toutes, est châtiée sans pitié : l'ivrognerie, qui ferait de ce camp, avec ces hommes dont les têtes sont chaudes, une cohue sans règle et sans nom. Pour cette faute, le général a trouvé un

1. Au 30 septembre, après les sept semaines actives de la campagne initiale, le bilan des pertes se chiffrait ainsi : 23 tués ou morts, 76 blessés.

châtiment qui, paraît-il, est nouveau et dont l'effet est considérable. Entre quatre « chandelles », comme il dit, lisez entre quatre baïonnettes, il fait reconduire l'ivrogne au port, et il le renvoie, comme indigne de se battre, au dépôt de son régiment, en Algérie, où il rentre le front bas, dans l'humiliation d'avoir été exclu de la ligne de feu et d'être privé de la médaille qui sera ensuite attribuée aux combattants.

« C'est cher payé, mon général ! » fit l'autre jour un magnifique gars de légionnaire, à qui cette punition était infligée pour une ribotte sans pareille. « Pas assez ! » répliqua durement le chef ; et les deux hommes, de leurs regards tendus, plongeaient l'un dans l'autre.

Il ne dort pas, ou dort à peine. Dans ces premiers jours, où le Marocain rôde autour de nous, où, derrière les aiguilles de tout cactus, peut se dissimuler un fusil, où, chaque nuit, c'est un duel permanent entre le factionnaire aux aguets et l'herbe qui frémit, parce que l'herbe peut favoriser le glissement d'un ennemi, sa vigilance ne se relâche pas. A sept heures, chaque soir, alors que le jour est encore éclatant, il rentre dans sa tente, et s'étend, habillé et botté, sur un lit de camp. Il dit qu'il y dort. Mais qu'un coup de feu, un bruit retentisse, il est debout ; qu'un chuchotement arrive jusqu'à lui, qu'un pas se pose

sur le sol, on entend soudain une voix bourrue qui fait : « Qu'est-ce qu'il y a ? ».

Quoi qu'il en soit, à partir de onze heures, sa nuit est finie. Il se lève, fait seul sa ronde à travers le camp, vérifie le couchage des troupes, va s'entretenir avec les sentinelles. Il est cordial et simple, et ses hommes l'aiment pour sa bonne humeur autant que pour sa stricte justice ; mais que le feu d'une cigarette tremblote dans la nuit, il est sans pitié pour le délinquant, officier ou soldat. L'extinction des feux est fixée à huit heures. A huit heures, toute flamme, tout foyer doit s'éteindre. Hier, un de ses officiers d'ordonnance, s'apprêtant à se coucher, achevait de se dévêtir à la lumière d'une bougie. Tout à coup, une voix sévère cria du dehors : « Eh bien ! messieurs, vous oubliez l'heure ! » Il était huit heures et trois minutes...

A trois heures du matin, c'est le réveil. Sans clairon, car toute sonnerie est supprimée, les hommes, pressés par leurs officiers, sont debout, ordonnent leurs tentes, apprêtent leurs armes et vont s'étendre aux tranchées, prêts à repousser une attaque, si l'ennemi d'aventure cherchait à surprendre le camp. Le général Drude surveille en personne ces opérations, et ses soldats, qui le rencontrent parmi eux, acceptent alors d'un cœur réconforté des fatigues qui sont celles de leur chef. « Que voulez-vous ? dit celui-ci. Je demande à ces braves

gens un service extrêmement dur, et je l'obtiens d'eux en me l'imposant à moi-même. Ils me voient avec eux, jour et nuit, et ils se disent : « Puisque le patron marche, marchons. »

On lui dit de se reposer, on lui représente que son devoir est de se conserver bien portant pour la sauvegarde même de ses troupes. Il sourit et réplique qu'il n'a pas le temps, qu'il n'est pas ici pour cela. Il ne quitte son camp que pour conduire une action ou surveiller une reconnaissance, et ne vient en ville que pour y rencontrer, avec le consul, l'amiral Philibert, et arrêter avec eux des dispositions communes. Il entre, sort, a un mot cordial pour chacun, toujours vif et sec, avec sa figure colorée, ses yeux larges et clairs, sa forte moustache grise, l'air d'énergie et d'endurance qu'il porte sur son visage et qu'accuse sa mâchoire carrée; puis, sans perdre son temps en parlottes, il remonte à cheval et va retrouver ses soldats. Son devoir l'y appelle, certes; tout de même, je crois bien que son goût aussi l'y pousse un peu, car, pour ce soldat et cet homme d'action, c'est dans la vie de camp que s'affirme son caractère essentiel, et que s'épanouissent avec le plus d'allégresse les énergies de sa personne.

Samedi 17 août.

Dans la journée, on surprend, à la lisière même du camp, au moment où il essayait de

s'y glisser pour parvenir sans doute à des faisceaux d'armes voisins, un Marocain qui portait un grand couteau.

Interrogé, il refuse de répondre. Le capitaine Huot, le lieutenant interprète Raymond, deux des officiers les plus distingués de l'état-major, y déploient sans succès les ressources de leur dialectique. L'homme a les yeux brillants, des gestes saccadés et un air farouche. Il a fallu le maintenir, et des soldats le surveillent, car il s'est jeté tout à l'heure, pour les mordre, sur les deux plantons qui l'amenaient au général. S'il daigne parler, il crie au vent, de toute sa voix, avec des regards extatiques : « Tuez-moi ! tuez-moi ! Allah est bon, et le Prophète m'attend au paradis ! »

Nulle autre parole n'est sortie de sa bouche. Placez en face de nos lignes quatre mille adversaires de cette trempe, avec des chevaux et des fusils : combien supposez-vous qu'il nous faudra d'hommes et de canons pour les vaincre ?

*
* *

A cinq heures de l'après-midi, quand le soleil commence de baisser et que la température devient favorable, fanfare et piaffements à travers les rues de Casablança. Nous voici tous aux fenêtres. Ce sont les Espagnols en colonne qui, pour la première fois depuis leur arri-

vée, quittent la ville. Sans doute, ils vont occuper le camp que le général Drude leur a réservé, sur la droite du sien, dans un site excellent, d'où ils protégeront le secteur ouest des murailles...

A six heures, nouvelle fanfare, nouveaux piaffements. Ce sont les Espagnols qui rentrent. Interrogé aussitôt, le commandant Santa-Olalla répond par lettre qu'il est allé examiner l'emplacement qu'on lui destinait, qu'il avisera plus tard, qu'il doit « faire des études », qu'il ne s'agit là que d'une petite marche de reconnaissance... Nos amis sont de charmants compagnons, mais de bien singuliers guerriers.

Nous avons maintenant à Casablanca la question espagnole. Deux Français ne se rencontrent plus, sans se demander tout aussitôt : « Qu'est-ce qu'ils veulent? » Oui, que veulent-ils, que font-ils, quelle raison d'être ici, sinon de se battre? Dans un pays en guerre, à quoi peuvent bien s'employer des militaires, sinon à la bataille? Cependant ceux-ci fuient la campagne, où sifflent les balles, et s'obstinent à demeurer en ville, où, selon la convention d'Algésiras, ils n'ont que faire. Mais le commandant Santa-Olalla ne cesse pas de sourire et de montrer des façons affables. C'est un homme bien aimable, le commandant, et l'on sent bien que ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre, qu'il a des ordres, qu'il les exécute

— avec chagrin, ajouterons-nous, afin de n'avoir rien à nous reprocher à son égard.

On plaint ses troupes du contraste qui s'établit nécessairement entre elles et les troupes françaises. Au camp du général, des hommes surmenés, astreints à une surveillance constante, debout au petit jour, dormant, par les nuits fraîches, sur la terre humide, qui, à partir de huit heures du soir, ne peuvent allumer même une cigarette, qui, sous aucun prétexte, ne sortent du camp, et, depuis leur arrivée, n'ont pas encore eu une heure de liberté. En ville, au contraire, des soldats espagnols désœuvrés, qui bayent aux corneilles, traînent à travers les rues leurs costumes rayés et leurs casquettes de touristes, s'asseyent à des tables de cafés improvisés, ne montent pas une garde, enfin — spectacle particulièrement choquant — grimpent en hâte aux terrasses, qu'ils garnissent, dès qu'un coup de canon retentit, pour voir besogner sur les crêtes leurs camarades français... Est-ce seulement des Français qui notent ces choses ? Non pas : les Espagnols les plus notables de la colonie, le consul le premier, souffrent de cet extraordinaire régime.

Les résultats n'ont pas tardé. Ce matin encore, le commandant Santa-Olalla a avisé le commandant Mangin qu'il lui donnait pleins pouvoirs pour faire arrêter ceux de ses hommes qui seraient surpris en train de piller. Cette

communication ne lui a-t-elle pas coûté ? Pour qu'il l'ait faite, ne faut-il pas qu'elle corresponde à une réalité ?

Dimanche 18 août.

Les premiers jours, on rencontrait des Européens vêtus de façon singulière. On en voit encore. Petite casquette de jockey sous un soleil des tropiques, chemises sans boutons, espadrilles percées, chaussettes rares, vestes de drap épais, voilà ce que l'on découvrait dans les rues sur des gens qui semblaient être de bonne éducation.

Ces Européens étaient des pillés. Le pillé fut la victime la plus durable de ces jours sombres. Le danger passé et la sécurité reconquise, chacun avait repris son assurance ; mais le pillé continuait de traîner sur les frustes galets de la ville sa misère lamentable et comique. Car le malheureux est ruiné et comique à la fois, et voilà ce qui fait son sort exceptionnel. Quand des ouvriers ont été massacrés par des sauvages, qu'un effroyable bombardement a, selon l'expression d'un Anglais, « poivré » une ville hier prospère, que l'incendie en a détruit une partie, que des centaines de cadavres ont vidé leur sang sur le sol, que l'air est encore empesté de l'odeur de la pourriture, que vos centres nerveux ont épuisé toutes leurs possibilités d'émotion et de

pitié, allez donc chercher en vous un reste d'attendrissement pour un homme qui vous montre en larmoyant ses chaussettes percées, son pantalon sale, vous confie qu'on lui a tout pris, tout, pendant qu'il était réfugié au consulat ou sur le *Démétria*, et qu'en rentrant chez lui, il n'y a même pas retrouvé un cure-oreilles ou un verre à dents ! Or, fussiez-vous un nabab ou un radjah, ce sont là des objets qu'au prix de toutes vos richesses vous ne découvririez pas actuellement à Casablanca.

— Tenez, me dit l'un, vous voyez ces dégoûtantes espadrilles ?... Je ne sais pas d'où elles viennent... Tout ce que j'ai retrouvé dans mon appartement, c'est ça et de la paille !

— Et cette chemise, fait l'autre, montrant une chemise rose de percale sans boutons... ah ! je suis bien heureux de l'avoir !... J'en ai trouvé trois dans une rue, toutes neuves ; l'une m'a permis de faire le bonheur d'un camarade, et il m'en reste deux, qui alterneront leur service jusqu'à ce que j'aie pu me faire expédier de Tanger une nouvelle garde-robe...

Oui, oui, c'est affreux.

Il y a un homme qui fait bonne mine à ces infortunes. C'est le très brave lieutenant de vaisseau Dupetit-Thouars, qui fut, avec le commandant Mangin, l'un des organisateurs de la résistance. Débarqué en grande hâte le 5 août, dès l'arrivée de son bateau, le *Du Chayla*, il ne songea guère, en se jetant à terre,

à s'embarrasser d'une cantine dont il n'eût su que faire. Mais le *Du Chayla*, faisant la navette entre les ports de la côte et chargé de missions multiples, partit bientôt, et M. Dupetit-Thouars se trouva dans la ville sans autre bien que la tenue de toile qu'il portait le 5. Comme il coucha plusieurs nuits sur la terre nue, on juge dans quel état apparut bientôt son costume blanc. Alors ses camarades, eux-mêmes rationnés — car nous n'avons pas de blanchisseuse à Casablanca, et l'eau de puits ne dissout pas le savon, de sorte qu'il ne faut point songer à s'y faire blanchir — lui prêtèrent cependant des parties de leur propre garde-robe. M. Dupetit-Thouars est grand et mince. On le voit circuler en d'étranges tenues kaki, vêtu d'un pantalon trop court, d'une veste trop large; mais il porte ces vêtements de rencontre avec la même distinction aisée qu'il ferait de son uniforme de grand apparat, et il parle de ces misères avec tant de bonne grâce qu'il est, je crois bien, le seul que l'on ne songe point à plaisanter.

***

Depuis trois jours, les transfuges nous annonçaient une bataille, une grande bataille, la bataille finale, à la suite de laquelle les Marocains, vainqueurs, rentreraient à Casablanca, ou, vaincus, demanderaient l'aman. Point de

grande bataille, mais, ce matin, un engagement sérieux, le plus sérieux qui ait encore mis aux prises nos troupes avec les gens des tribus. De neuf heures à midi, les canons de la *Gloire* et du *Galilée*, tonnant et crachant, n'ont pas cessé de faire vibrer les vitres de Casablanca, et ce fut un beau vacarme. Voici comme l'affaire est venue.

Le camp français, établi aux portes de la ville, puisque sa fonction essentielle est de la défendre et que nous n'avons pas assez d'hommes pour organiser cette protection à longue distance, a en face de lui, à douze ou quinze cents mètres, une crête qui le domine. Cette crête est la grande préoccupation du général, qui a constamment besoin de savoir ce qui se passe derrière elle. Ce matin, donc, il envoie un escadron de spahis en reconnaissance, en donnant pour mission à son chef, le capitaine Caud, de le renseigner, non de s'exposer. Mais allez donc retenir des spahis!... Ils partent, font un vaste demi-cercle à l'est, pour prendre l'ennemi à revers, rencontrent soudain un gros de Marocains, et, au lieu de se replier, se jettent sur eux. Les premiers coups de fusil éclatent, et l'action se trouve ainsi engagée. Un peu plus tôt, un peu plus tard, peu importe en somme, car on a bien vu que l'ennemi était en train de dessiner un vaste mouvement tournant, dans l'évident dessein de prendre le camp à revers et de se jeter sur la ville. En

moins d'une demi-heure, en effet, toute la partie du sud-est était embrasée, et les lignes de feu s'espaçaient depuis le camp jusqu'à la mer.

Les spahis une fois aux prises, il fallut bien les appuyer, et le général envoya pour les soutenir une compagnie de tirailleurs. En même temps, il faisait signaler à l'amiral de cesser le feu des bateaux, car nos hommes touchaient aux Marocains, et l'on pouvait craindre que nos obus ne tombassent parmi eux. Le combat s'était généralisé, et nous apercevions maintenant sur la crête, dévalant vers nous, des cavaliers ennemis qui s'approchaient de nos lignes avec une incroyable témérité.

Cependant les affaires de nos spahis n'allaient pas très bien ; ils étaient au plus quatre-vingts, qui avaient en face d'eux trois ou quatre cents cavaliers déterminés, et il y eut un moment où on les vit en assez mauvaise posture. Sans les mesures prises par le général avec promptitude, on pouvait craindre pour eux un désastre. Mais la bravoure de ces cavaliers et de leur chef fut un spectacle splendide. Corps à corps avec les Marocains, ils faisaient voler leurs sabres, et ce combat à l'arme blanche fut riche en émotion. Le capitaine Caud, le premier à l'attaque, excitant ses hommes, bondissant sur l'ennemi, lançait furieusement les coups de pointe. Tout à coup, face à face avec un guerrier, qui avait une vaste barbe noire et des yeux injectés, il

essuie à bout portant, en pleine figure, le coup de feu d'un fusil, mal chargé sans doute, car il en est quitte pour des brûlures; mais prompt et hardi, il s'élance sur son maladroit adversaire, le perce de son sabre et le fait rouler à terre. Voilà l'allure du combat.

La compagnie de tirailleurs, envoyée pour dégager les spahis, avançait trop lentement à travers les champs mous; une seconde, dépêchée peu après, tardait davantage encore. C'est alors que survint, à fond de train, sous la conduite et sur l'initiative du vaillant lieutenant Félyne, l'une des six pièces de 75, amenées hier soir par le *Shamrock*, et dont le débarquement a commencé ce matin. Pièces magnifiques, d'une rectitude et d'une sûreté sans pareilles, et dont chacune, au dire des artilleurs, est capable, en une minute, de couvrir une zone de terrain de deux cents mètres sur quatre cents, à raison de deux balles par mètre carré. Celle-ci, qui arrive tout droit de la Marine, est la première montée, et le lieutenant Félyne, accourant à la bataille et n'ayant pas le temps d'attendre ses caissons, a empli en hâte son avant-train de shrapnells. La pièce est mise en batterie. Elle tonne et, en un clin d'œil, les Marocains, décimés et dispersés, se précipitent en tumulte vers leurs abris lointains. Mais la rencontre nous coûte deux morts et quatre blessés, plus douze chevaux tués.

*
* *

L'affaire, sans troubler le général, lui donne cependant à réfléchir. A quatre heures, je monte au camp. Le soleil est chaud, la température humide, les troupes se reposent. Sous sa tente, le général médite. Lui aussi s'est mis à son aise ; il a enlevé sa veste, et, avec sa chemise de flanelle, il n'a que sa culotte rouge et ses bottes. En m'apercevant, il m'appelle de sa voix cordiale et familière. Je m'approche. Dans la tente étroite, je m'installe sur l'unique chaise qui la meuble. Le général est assis sur son lit de camp, les coudes aux genoux, et, pendant plus d'une heure, nous causons.

Ces moments de détente sont charmants. Sous le ciel enflammé, la terre accablée se recueille. Les êtres l'imitent, et c'est comme un grand silence nocturne qui, dans l'incendie du soleil, pèse sur les campagnes désertes et sur cette armée immobile. Le général songe à l'affaire de ce matin, à la bravoure des adversaires qu'il est chargé de réduire, aux périls qui ont menacé ses spahis ; mais bien plutôt il pense à ce qui suivra, aux opérations de demain, à ses chances, à ses risques, et je vois bien, à son langage, que ce chef, par bonheur pour nos armes et pour notre politique, ne péchera point par témérité. Il compare ses forces et celles de

l'adversaire, et, en conclusion, il fait, avec un accent bonhomme et simple :

— Il n'y a pas à dire. Je ne sais pas ce que j'ai devant moi... J'ai des renseignements contradictoires, rien de certain ;... les uns parlent de six mille cavaliers, les autres d'un bien plus grand nombre ; mais ni ceux-ci ni ceux-là n'en savent plus que moi. Et par-dessus le marché, voilà qu'on nous annonce aujourd'hui que Mouley-Hafid s'est fait, avant-hier, proclamer Sultan à Marrakech !... Si c'est vrai, quelle est la signification de cet avènement, et quel parti l'a poussé au trône, celui de la guerre ou celui de la paix, hein ?...

Le général me regardait dans les yeux, comme si je pouvais le renseigner, et il continuait, sans éclat, d'un ton de confidence, comme s'il se parlait à soi-même :

— Si c'est le parti de la guerre, et qu'il m'arrive sur le dos je ne sais combien de milliers de ces gaillards-là, nous sommes frais, hein ?... Voilà ce que je vois : je ne vois rien... En revanche, je sais bien ce que j'ai ici. De quoi garder la ville, rien que la ville, et rien de plus... Avec si peu de monde, je ne peux rien faire ; je ne ferai rien... On s'imagine que j'ai trois mille hommes ! Ce n'est pas vrai, je n'ai pas trois mille hommes disponibles ! On m'en prend de tous les côtés pour des corvées ; du matin au soir, je suis obligé de me battre contre mes officiers ; et puis il y a le service

de garde de la ville!... Si j'écoutais Mangin, tout mon monde y passerait !... Enfin, avec les employés et tout ça, j'arrive à avoir des compagnies de 120, 125 hommes! Qu'est-ce que vous voulez que je fiche avec ça, hein ?...

Une tape sur la cuisse ponctua cette irréfutable mathématique.

— Aller de l'avant, aller de l'avant... c'est très joli à dire ; mais avec quoi ?... La vérité, c'est que je ne peux rien faire, que je ne ferai rien, tant que je n'aurai pas plus de monde. A Paris, on ne se doute pas de mes embarras. Mais il y a une chose sûre, c'est que je ne livrerai rien au hasard, et que je ne ferai pas dix blessés sans nécessité. Il y en a une autre, c'est que je suis un honnête homme, que je me tiendrai, sans les dépasser d'une ligne, dans les instructions du gouvernement, mais que, quoi qu'on me dise, je ne ferai que ce que je puis faire... »

Ainsi parle le général. Mais puisqu'il a besoin de renforts, qu'il le dit, et que la chose est, du reste, de toute évidence pour qui vit ici, pourquoi le gouvernement ne lui en envoie-t-il pas ?[1]...

[1] Le gouvernement, à cette époque, n'a pas envoyé de renforts au général Drude, parce que le général Drude ne lui en a pas demandé. — N. de l'A.

# V

## 19-23 Aout

La faune de Casablanca. — Petites et grosses bêtes. — Concerts nocturnès. — Le bon tirailleur. — Les 50.000 francs du commandant Mangin. — La première offensive. — Une colonne en marche. — Sur la crête. — Salut à la balle. — Le légionnaire facétieux. — La balle de chance et la balle de guigne. — Il y a aussi la balle neutre. — En buvant son café. — Le capitaine K. et le lieutenant Raymond. — Deux poches percées pour une blessure. — Les nuits de Casablanca : fusillades et incendies. — Casablanca sous la lune. — Un marché sous mes fenêtres. — La première *Marseillaise*. — Mouley-el-Amin demande qu'un croiseur lui ramène ses femmes. — Le Maghzen enchanté. — La déconvenue de 60 Marocains. — 2.000 cavaliers pour forcer la ville.

Lundi 19 août.

Les terrifiantes imaginations du *Jardin des supplices* d'Octave Mirbeau me semblent jeux d'esprit à côté des réalités diurnes et nocturnes de Casablanca.

La faune de Casablanca est, certes, un des grands phénomènes de la nature. Les mouches, les moustiques, les puces et les chiens de Casablanca sont quelque chose d'exceptionnel et

de raffiné, sans analogue dans l'histoire de l'Inquisition, et je vois bien que nul encore n'a aperçu à quelle perfection de cruauté satanique peuvent atteindre ces bêtes médiocres. Chacun dans sa partie, chiens, moustiques, puces et mouches, innombrables comme le sable de l'Océan, farouches comme une tribu de la Chaouïa, ont une puissante capacité tortionnaire ; mais leur fédération forme un assemblage unique, un fléau monstrueux, sans faiblesse et sans tare.

Il s'exerce continûment, et, comme il a besoin, lui, du repos et du répit qu'il refuse à ses victimes, il s'est partagé entre les jours et les nuits. Le jour, la ville blanche apparaît voilée sous l'extravagant tourbillon de mouches que le sang et la pourriture y ont appelées du fond de l'horizon, et qui s'y reproduisent avec une furie sans pareille. La nuit, le dard des moustiques prend le service, et, en même temps, sitôt que la ville s'endort, retentit à travers les ruelles et les impasses un effroyable charivari. Ce sont mille, dix mille, des myriades de billons de chiens errants, que vous avez vus, dans la journée, paisiblement allongés au bas d'une muraille ou pointant leurs museaux dans les immondices, qui soudain tiennent meeting. L'un a commencé d'un ton plaintif et sombre ; un autre lui répond avec éclat ; une voix sonore intervient à son tour ; et bientôt, des quatre coins de la ville,

et de la campagne aussi, monte, grandit, s'épanouit et s'étale, dans la nuit impassible, la clameur formidable d'une cacophonie sans nom.

Et cela ne s'arrête pas. Cela ne s'arrête pas une fraction de seconde, jusqu'au moment où reparaît le soleil ! Supplice indicible et affreux ! Entre les moustiques, les puces et les chiens, que de nuits blanches j'ai déjà passées ! Combien de fois ai-je pris mon revolver pour descendre dans la rue et procéder à des exterminations !... Mais à quoi bon ? J'allais contrister le commandant Mangin, car chaque coup de fusil tiré dans la nuit déchire sa propre chair, et, quand j'aurais tué un chien, j'aurais fait le geste de l'enfant qui, avec un seau, penserait épuiser la mer. Alors je me penche à ma fenêtre, et, dans les ténèbres, apostrophant le factionnaire qui veille en bas, je crie :

— Eh bien ! tirailleur, qu'est-ce que tu fais ?... Tu n'entends pas les chiens ?

— Quoi tu veux moi faire ?

— Tue-les avec ta baïonnette !

Il rit d'un gros rire puéril :

— Oh ! oh ! lui pas vouloir. Lui sauver, loin, loin.

Mais j'insiste, et le bon tirailleur, docile, fait : Chit, chit, chit... Br, br, br... ; une pierre roule sur le pavé ; une bête détale, et, cinquante mètres plus loin, va se poster pour reprendre sa partie interrompue..

*
* *

Le commandant Mangin montre un visage épanoui. Une heureuse fortune le dilate : il vient de découvrir cinquante mille francs, ses premiers fonds.

Il est administrateur de la ville. Il a fait relever et enterrer les cadavres qui en infectaient les rues, il recrute des corvées qui la balayent et la nettoient méthodiquement, il travaille à l'assainir et à l'organiser ; mais tout cela coûte, et il est sans argent. Il a acheté des balais, des seaux, commandé un tonneau d'arrosage, mais à crédit, et il se lamentait de sa misère. Voilà qu'il apprend ce matin qu'il y a quelque part, entre les mains de quelque oumana, un chèque de cinquante mille francs, envoyé par le maghzen avant les troubles, et il a décidé de s'en saisir. Il était temps, car le fonctionnaire qui le détient était sur le point de le percevoir à la banque. Ce personnage est discret, et ne se fût point hâté à coup sûr d'en informer ni le commandant ni ses balayeurs.

... Voilà l'envers des choses. Quand les journaux vous informent que l'on nettoie et que l'on administre Casablanca, vous ne vous doutez pas que l'officier chargé de ce soin est à peu près dans la situation d'une ménagère dont la bourse est vide, et qui fait son marché à crédit.

*
* *

En compensation de son allégresse, le commandant Mangin est possédé par un sujet de tristesse. Depuis quelque temps, il n'était pas de jours où il ne reçût des indigènes qui venaient de l'intérieur pour reprendre la vie citadine. Il les accueillait avec des sourires, et, pour un peu, il leur eût fait fête. Il les employait incontinent à des corvées rémunérées et les conviait à faire revenir aussi leurs camarades, car il a justement hâte que la vie de nouveau circule dans Casablanca. Mais, depuis quelques jours, ces rentrées ont à peu près cessé, et le commandant Mangin s'en inquiète. On en suppute les causes. Ne les cherchons point dans l'abstrait. Echappés à l'affaire du 18, les cavaliers marocains, rentrés dans leur camp, y ont raconté qu'ils avaient taillé en pièces les Français, et ce bruit s'est répandu à travers la Chaouïa. Alors, c'est bien simple, pour repeupler Casablanca, les indigènes attendent qu'elle ait été purifiée, et que leur soit épargné le contact des roumis.

Mercredi 21 août.

Il y a aujourd'hui deux semaines que le général a débarqué à Sidi-Bel-Yout, et, pour la première fois, il prend sérieusement l'offen-

sive. Il faut bien qu'il dégage son camp, dominé à quinze cents mètres par une première crête en hémicycle, d'où les Marocains, la nuit et le jour, viennent tirer sur lui.

A une heure, il fait partir en colonne de reconnaissance trois compagnies de tirailleurs, du canon et des chasseurs. Il paraît qu'il en sera ainsi chaque jour désormais. La cavalerie s'ébranle la première. L'infanterie la suit, disposée sur quatre colonnes prêtes à se former instantanément en carré. L'artillerie marche au milieu et se trouvera automatiquement au centre du carré.

Cette forme en carré est la grande invention de Bugeaud. Elle est devenue classique dans toutes les guerres coloniales. Les quatre côtés du carré, pour le moment parallèles, s'avancent lentement vers les crêtes. Le général a déterminé son objectif, qui est à gauche du camp, non loin de la mer. Une fois arrivé là, il fera par file à droite, et, suivant la crête, décrira un vaste arc de cercle qui dégagera ses avant-postes. Mais il marche avec prudence. Non loin de lui, une ferme blanche pourrait abriter des Marocains. Certains champs sont entourés aussi d'épaisses haies de cactus aigus, barrières impénétrables à l'infanterie autant qu'à la cavalerie.

— Faites halte ! crie le général à l'officier qui dirige.

Les deux pièces d'artillerie de montagne,

descendues de leurs mulets, sont montées et mises en batterie, avec une rapidité et une simplicité qui m'émerveillent; les caissons sont amenés et ouverts, et, en moins de cinq minutes, toutes deux ensemble crachent leur mitraille, l'une sur la ferme, l'autre sur les cactus. Deux, trois, quatre fois, elles recommencent. A l'œil nu, les murs blancs apparaissent maintenant marqués de larges plaques noires qui sont des trous, et les haies de cactus, fauchées, ne montrent plus que des moignons à fleur de terre. Rien ne bouge.

— En avant, alors ! fait le général.

La troupe repart. Nous arrivons sur la crête, dans la direction de Sidi-Moumen. Toutes les jumelles plongent dans la campagne. Des champs gris, ou blancs, ou rouges, d'une impalpable poussière de brique qui pénètre tous les vêtements ; des jardins d'aloès ; de petites masses blanches, enfouies dans la verdure et isolées, sont des fermes, que des kilomètres séparent ; un terrain vallonné montre, jusqu'à l'horizon bas, une succession de crêtes molles, pareilles à celle où nous nous trouvons. Entre elles, on devine des contre-bas propices à dissimuler des masses de cavalerie. Le général Drude est prudent : provisoirement il n'ira pas plus avant.

Nous filons sur la droite. Dans le lointain, galopent furieusement des cavaliers, dont les vastes burnous, vus à la lorgnette, flottent au

vent de la course. Ils sont isolés : poudre perdue que de tirer sur eux.

...*Zzzz... zzz... zzz...* C'est une balle, deux balles, trois balles. Au premier sifflement, je me suis écrié naïvement :

— Tiens ! qu'est-ce qu'on entend ?

Un officier s'est mis à rire :

— Vous n'avez donc pas vu les têtes qui se baissaient ? C'est le salut à la balle.

Phénomène en effet singulier. Ce qu'on appelle le sifflement de la balle est bien plutôt un ronflement aigu, qui, en une inappréciable fraction de seconde, semble surgir de l'air, se gonfler, décroître, puis s'y enfoncer de nouveau, comme fait, dans l'ordre visuel, une étoile filante. On le perçoit au-dessus de soi, ou à droite, ou à gauche, et les hommes les plus braves, officiers ou soldats, de ceux qui ont fait la guerre en dix colonies et en virent bien d'autres, d'instinct courbent la tête ou l'inclinent de côté.

Les hommes n'ont pas bronché. Tirailleurs et légionnaires continuent de marcher, sans qu'une hésitation ait suspendu leur pas. Beaucoup parmi eux entendent cependant pour la première fois cette chanson triste de la mort sournoise. J'ai vu souvent, le matin, aux alentours du camp, des caporaux de la légion qui instruisaient des escouades : c'étaient des recrues, arrivées récemment au dépôt du régiment et embarquées en hâte pour Casablanca.

Mais une flamme étrange a brillé dans leurs yeux. Tous, maintenant, au lieu de regarder le sol, de l'œil mélancolique des vaincus de la vie, plongent avidement, tout en marchant, leurs regards sur l'horizon. Les tirailleurs aiment la poudre, qui est l'accompagnement de la fantasia et saoûle leurs âmes farouches et puériles; les légionnaires, ferment de tous les résidus sociaux, aiment les aventures et le sang, et il en est ici de grisonnants, hâlés et barbus, qui font la guerre depuis quinze ans. Mais un petit sec, qui a les lèvres minces et l'œil bleu, vient d'enlever son casque en grande cérémonie, et, à la balle qui, s'enfonçant dans le sol, avait soulevé un peu de poussière à trois pas de lui, il a fait avec politesse :

— Mes respects, mademoiselle!

L'officier l'a entendu, et, s'approchant, lui donne une tape sur l'épaule :

— Tu es un brave garçon.

Mais lui, orgueilleux et tout de suite dressé :

— Pas besoin de le dire pour qu'on le sache!

— Vous voyez comme ils sont commodes! me dit l'officier, revenu vers moi.

De nouveau, la colonne s'arrête. En un instant, deux des files, s'étant repliées à gauche et à droite, ont formé le carré — qui est cette fois un losange, mais le carré de Bugeaud n'est pas nécessairement rectangulaire, — et les hommes se couchent, fusil en avant. Les

tirailleurs portent le turban et la large culotte de zouaves; les légionnaires sont coiffés du casque; tous, vêtus de toile blanche, font, du bout de l'horizon, sur les champs rouges, une cible magnifique, et l'on se demande pourquoi nous nous obstinons à habiller nos soldats coloniaux d'un blanc qui ne l'est que de loin, et qui, de près, devient, après un jour de manœuvres, quelque chose d'innomable, alors que le kaki, plus propre, les dissimulerait davantage.

Zzzz... zzz... La musique continue. Les officiers ont mis pied à terre. Certains sont debout, certains s'appuient au sol sur un genou. Le général est tout droit, la lorgnette aux yeux, indifférent à tout ce qui l'entoure, tendu vers le point qui le menace. L'ennemi s'est enhardi. Du fond des vallonnements, il a surgi par troupes qui, maintenant, cavalcadent à bonne distance. L'artillerie les balaye. Ils reviennent. L'artillerie, de nouveau, les fauche. Ils sont audacieux, et s'avancent, pareils à des dieux invincibles. Ils tombent pourtant, et l'on voit des chevaux sans maîtres qui galopent éperdûment à travers la campagne. La *Gloire* s'est mêlée à la fête, et, de la mer, envoie au-dessus de la tête des assaillants de terribles shrapnells.

Notre infanterie donne peu. C'est la méthode du général Drude, qui canonne l'ennemi à longue distance, afin d'épargner la vie de ses

hommes. Elle tire cependant, et le tir de l'adversaire ne l'ébranle point.

Cela dure toute l'après-midi. On avance, on s'arrête, on tire, on repart, on se remet plus loin en position, et, à cet exercice, il a fallu quatre heures pour parcourir huit kilomètres. Enfin l'ennemi, incapable de nous entamer, a disparu. Le champ est libre. Nous l'occupons immobiles, les feux arrêtés, afin de bien marquer notre supériorité. Mais il est six heures, il faut rentrer, et l'on se replie.

L'affaire ne nous a coûté que quelques blessés. Tirailleurs et légionnaires, l'arme à la bretelle, regagnent leurs tentes. Ils échangent leurs impressions ; dans les récits des légionnaires, il y a toujours un certain « bicot », — c'est un Marocain — qui a reçu ça dans le ventre, « en plein, mon vieux », et qui a fait, du haut de son cheval, une fameuse culbute. L'escouade se tord, et il s'en trouve un pour conclure, avec un fort accent allemand : « C'était rigolo ! » Le tirailleur est plus silencieux ; mais si vous l'interrogez, il montre ses dents et fait de grandes protestations contre le « Marôcco », qui « la bien fouti lé camp, quand li tiraillour il a tiré dessus la balle ».

Les voici dans le camp. Ils posent leurs armes, se débarrassent de leurs cuirs, enlèvent leurs bourgerons, s'étendent sur le dos en aspirant l'air doux. C'est bon de se reposer... Mais le sous-officier est sur eux : « Allons !

ouste dans la cagna ! Vos fusils, c'est-y moi qui vas les nettoyer ? » Et l'on frotte, polit et fourbit. Puis c'est la soupe. Puis huit heures viennent. On dort. Pendant ce temps, il y a à l'ambulance un pauvre bougre à qui le docteur Poulain coupe une jambe...

Jeudi 22 août.

Je viens seulement de comprendre qu'une balle de guerre a une valeur objective, et qui comporte des nuances nombreuses. Il y a de bonnes et de mauvaises balles, les balles de chance et les balles de guigne, et il y a les balles neutres, les ratées. La mauvaise balle est celle qui vous tue. La pire vous fracasse un membre et vous estropie pour la vie, ruinant votre carrière, vos ambitions, vos espoirs, décevant votre courage, affligeant vos proches. La bonne balle vous perce dans le corps un trou bénin, n'atteint aucun organe principal et vous pose, au départ, sur les poignets, un galon supplémentaire. Ce sont les hasards de la guerre. Chacun y court sa chance, et la chance est femme, je veux dire capricieuse, car la mauvaise balle, illogique et injuste comme le destin, s'amuse parfois à aller surprendre un combattant débonnaire, qui pensait avoir des raisons d'aimer la vie, tandis que la bonne balle se manifestera à point nommé

pour servir l'ambition d'un téméraire qui eût mérité la pire.

Le capitaine K..., de la légion, est certes un brave officier. Il a montré son courage en de multiples combats. Mais ce n'était pas son tour de marcher hier, et, tandis que ses camarades, ses chefs, son général s'escrimaient sur les crêtes, lui, debout non loin de sa tente, dégustait tranquillement son café, en compagnie d'un médecin major et de quelques officiers. Il était gai et plaisantait. Tout à coup, zzzz..., sa tasse lui échappe des mains, et il fait « oh! » Il vient de recevoir dans le bras une balle perdue. On s'empresse, on le conduit à l'ambulance, on l'examine, on le panse. Par grand bonheur, l'os n'était pas atteint, et le chirurgien assure que, dans quinze jours, après des soins destinés à réparer un muscle lésé, le capitaine K... ne se souviendra plus de sa blessure. Voilà une bonne balle [1].

Le lieutenant Raymond, officier interprète, appartenant à l'état-major du général Drude, est aussi le plus galant homme et le plus courageux militaire qui soit. Je l'ai vu tout debout, avec son grand corps mince, qui fait cible, en des lieux dangereux, et sa moustache ne tressaillait même pas. Lui non plus n'était pas de service hier, et il se promenait dans le camp, les mains aux poches de son pantalon kaki,

[1] Le capitaine K... a été promu chef de bataillon.

dans une attitude qui lui est familière. Soudain, il sent à l'aîne quelque chose comme un coup de fouet, et, en même temps, il reçoit un choc sur le pied. Il se penche. C'est encore une balle perdue qui, à bout de souffle, l'a frappé, sans même percer son pantalon, et vient de tomber devant lui... Il la ramasse et la contemple... Voilà une balle déplorable. Plus vigoureuse, elle pouvait le tuer ou lui faire une blessure affreuse, et le priver peut-être d'une jambe. A demi-morte déjà, elle l'a marqué à peine et ne figurera même pas sur son livret, car seules y sont admises les balles qui ont déchiré les chairs et fait couler le sang.

Le lieutenant Raymond a eu de la chance de s'en tirer avec une douleur de quelques jours; ajoutez deux cents grammes à la force de pénétration de la balle, sa chance était doublée.

Cette journée fut, du reste, celle des balles cocasses. Une autre, malheureusement moins bénigne, s'est encore signalée, dans le camp même, par son humeur farce. Elle entre dans la poche du pantalon de l'ordonnance du général, qui rêvait devant la tente, puis en sort, sans le toucher, en perçant la toile du pantalon à l'endroit des boutonnières. L'homme avait senti contre sa cuisse un glissement rapide, et il se demandait ce qui venait de se passer dans son pantalon, quand soudain un cri retentit à côté de lui. La même balle, qui décidément affectionnait les poches, venait de péné-

trer dans celle d'un de ses camarades; mais s'y trouvant bien cette fois, elle y était restée, en faisant au pauvre garçon une grave blessure.

*
* *

Les nuits de Casablanca sont bien plus vivantes que n'y sont les jours. Le jour, c'est la solitude et le silence. Les seuls êtres humains que l'on y aperçoive, ce sont des juifs faméliques qui rôdent et des soldats qui se hâtent. La nuit, nous avons de passionnés concerts pour la délectation de nos oreilles. Rythmant la fanfare des chiens, des coups de fusil retentissent aux quatre coins de la ville, isolément ou par séries joyeuses, comme des lutins en cavalcade.

Ils viennent des murs, où, chaque nuit, sont surpris des Marocains pillards et des espions, ou bien des rues, où quelque factionnaire espagnol transperce des ombres. Au consulat, où il demeure, le commandant Mangin sursaute dans son lit. Il est ici pour administrer. Il ne peut administrer que dans la paix. A tout prix, il lui faut donc une ville paisible. Une ville n'est pas en paix, quand on y tire des coups de fusil. Ce ne sont pas ces mousqueteries qui redonneront confiance aux indigènes du dehors et les ramèneront ici. Qui blâmera le commandant Mangin? Aussi, pas un coup de feu qui échappe à son ouïe sensible. Le matin venu,

il faut que les chefs de poste s'expliquent. Le commandant a son compte : jusqu'à la dernière balle, il exige que chacune donne ses raisons.

Nous avons aussi les incendies. Ce sont d'infects gourbis, détruits pour l'assainissement général, qui achèvent de brûler. Ou c'est le feu qui soudain enveloppe une maison lointaine. Qui dira quels hasards ou quelles mains l'ont allumé ? Par les nuits d'étoiles, c'est un beau spectacle, du sommet des terrasses, que ces grands foyers de lumière pourpre qui bat les blanches façades, et, marée des ténèbres, déferle en flots d'or dans les profondeurs du ciel. A l'orient, la *Gloire* envoie sur les campagnes le jet rigide de son phare, qui frise le mur de Sidi-Bel-Yout et se disperse en éventail au bout de l'horizon, et ces lumières éclatantes qui fendent la nuit, c'est, dans les aboiements et les fusillades, de la vie ardente, tragique et pleine.

Ce soir, la lune étale au-dessus de nos têtes sa majesté douce. La terrasse de l'Hôtel de France, où je suis venu m'installer dès que l'acariâtre M^me^ Cavaillé a pu le débarbouiller de son sang coagulé et boucher l'éventrement de ses portes, est la plus haute de la ville, et j'y monte souvent. Les bruits qui y accèdent semblent lointains et atténués, et c'est de là, par des nuits pareilles à celle-ci, qu'il faut venir regarder Casablanca.

En vérité, elle est belle, inondée ainsi de

lumière bleue. Mais je ne m'y fie pas, et mon impression du large subsiste en moi. La lune d'Orient qui coule sur des terrasses blanches, argente au passage un balustre, s'attarde au front d'une maison, plonge dans une rue solitaire, se glisse par une porte ouverte et caresse le tronc incliné d'un palmier mélancolique, je connais la beauté grave de ces tableaux nocturnes, et, dans la crainte d'être dupe, en l'admirant ce soir, cette Casablanca, je me persuade que sa grâce est empruntée, et que, seul, le voile bleu, pailleté d'or, de Tânit, fait la magie de cette nuit voluptueuse.

Tout à l'heure, cependant, au bord d'une rue, dans l'ombre d'un mur, j'ai heurté du pied des corps étendus : c'étaient des soldats espagnols, allongés, tout habillés et les pieds nus, et qui ronflaient pesamment, comme s'ils avaient bien besogné et comme si les durs galets qui pavent la ville ne s'imprimaient pas dans la chair de leur dos.

*
* *

Sous mes fenêtres, un coude de la rue, où vient mourir une rue perpendiculaire, forme une petite place. C'est là que se dresse la ruine d'une maison dont j'ai vu de près l'incendie, il y a peu de jours, et qui porte encore sur sa façade cette inscription imprévue : « A la Samaritaine. »

En ce rond-point, qui fut jadis, paraît-il, l'un des centres nerveux de Casablanca, c'est maintenant, comme en toute la ville, le désert et le silence. Pourtant, hier matin, en me levant au petit jour, j'ai aperçu, au pied du magasin brûlé, un Arabe accroupi, qui avait à côté de lui un couffin rempli d'œufs. Ce matin, c'est tout un marché. L'Arabe y manque, soit qu'il n'ait plus d'œufs à vendre, soit qu'il se soit posté ailleurs, soit que les Européens l'aient chassé de la place occupée la veille.

Des Espagnols sont maîtres du lieu. Sur tout l'espace disponible, ils ont aligné des paniers et des caisses, où s'étalent des choses succulentes : pastèques, piments, tomates, aubergines, raisins, pommes, grenades, poires, oignons, pommes de terre, etc., etc... Ils vendent jusqu'à du tabac et des allumettes. Des officiers d'ordinaire, des sergents-majors sondent les paniers. Un maréchal-des-logis de spahis, qui a une grande barbe brune et porte la chéchia rouge, soupèse les légumes et les fruits, marchande et s'en va. Un lieutenant pressé enfouit pêle-mêle, dans un sac plus profond que le sac de Scapin, et que tient ouvert un homme de corvée, les tomates, les pastèques et les pommes de terre, note des chiffres sur un calepin, et continue sa tournée d'un pas rapide. Des Arabes, des juifs, timides et pauvres, défilent à bonne distance, et con-

sidèrent tristement les pastèques allongées et les raisins jaunes... Voilà, dans Casablanca, les premières lueurs de la vie. Et voilà, avec la vie, l'appareil social qui se réinstalle. On était des naufragés, que le péril et le besoin rendent égaux. Le commerce revient. Il y a des riches et des pauvres...

Ce soir, un marchand qui, dans une boutique abandonnée, a placé des bouteilles sur des rayons, et s'est procuré des tables et des chaises, inaugure dans une rue sombre une terrasse de café. C'est le second de Casablanca. Le premier, ouvert il y a trois jours, est espagnol. Sur le pavé, on a tiré tout à l'heure un piano, et soudain la *Marseillaise* retentit. C'est la première fois qu'on l'entend à Casablanca. Un marché, deux cafés, un piano et la *Marseillaise*... Oui, oui, les mauvais jours sont finis, et il n'y a plus qu'à vivre et qu'à rire.

... Pan! pan! On tire du côté des remparts. Qui sait si l'un des nôtres n'est pas blessé? Mais une troisième, une quatrième *Marseillaise* continuent à déferler.

Notez que le premier individu qui, dans la ville morte, ait montré une boutique où l'on vendait quelque chose, ce fut cet Espagnol, quand il ouvrit son café. L'absinthe est le véhicule de la civilisation.

Vendredi 23 août.

L'un des oncles du Sultan, Mouley-el-Amin, est, à Casablanca, depuis le début de l'affaire, notre hôte et notre protégé. Par loyalisme peut-être, par nécessité certainement, il s'est, dès le premier jour, montré pour nous un allié fidèle. N'oublions pas que la Chaouïa était en révolte contre l'autorité du Sultan, lui refusait l'impôt, n'acceptait plus ses caïds, et que nous sommes, pour ce monarque sans Etats, une providence. Imaginons les embrassements dont Louis XI, roi de l'Ile-de-France, eût étreint l'Anglais, si celui-ci eût amené ses archers contre le Bourguignon rebelle. Quiconque négligera cette circonstance ne comprendra rien à l'affaire de Casablanca.

Malgré que l'on soit instruit de cette situation, certains faits ne manquent pas cependant de quelque saveur. Celui-ci, par exemple. Ce matin, Mouley-el-Amin, oncle et authentique représentant de Sa Majesté Chérifienne, a fait demander au consul, M. Malpertuy, s'il ne serait pas possible d'envoyer à Rabat un vaisseau de guerre afin d'y embarquer sa famille, c'est-à-dire ses femmes et ses enfants, qu'il juge n'y être pas en sûreté.

Observons que Rabat, voisine de la ville sainte de Salé, participe quelque peu de la sanctification de celle-ci, que le Sultan y a

un palais, que l'on annonce, depuis des mois, qu'il y doit venir faire un séjour, qu'il s'y rendra sans nul doute, sous peine de se voir confisquer son empire par son frère Mouley-Hafid, enfin que l'on cherche quelle ville, sinon celle-là, pourra donner des garanties au souverain, à ses oncles, à ses serviteurs.

Cependant il faut que ce fonctionnaire avunculaire fasse appel au roumi détesté, et pourquoi? Pour l'entreprise que le fils de l'islam est habituellement le plus jaloux de lui cacher : pour déménager un harem!...

* * *

Vives alertes, la nuit dernière, à l'occident. Pour la troisième fois, les Marocains avaient fait, dans la muraille d'enceinte, un trou, déjà bouché à deux reprises, et par lequel ils se proposaient de pénétrer dans la ville, soit pour y établir une communication avec les gens du dehors, soit pour y venir quérir des objets précédemment pillés et déposés en des cachettes. Ils étaient une soixantaine, mais naïfs comme deux cents, car une lune éclatante baignait alors les campagnes et les éclaira, quand ils se présentèrent, à dix heures, comme s'ils se fussent avancés sous le soleil de midi. Précédés de fanfares, ils ne se fussent pas signalés avec plus d'ostentation.

Un poste de trente-cinq tirailleurs, établi à çet endroit, et bien à l'abri derrière le mur, les reçoit congrûment, à trente mètres, par des décharges nourries. Ils laissent des morts, se dispersent, fuient, disparaissent.

Trois heures plus tard, les malins se disent : « A cette heure de nuit, les honnêtes gens dorment. Ces Français nous croient tous occis. C'est le moment de réussir. » Ils reviennent, toujours sous la lune. Même jeu, aggravé, cette fois, d'une charge à la baïonnette de nos tirailleurs.

Et, toutes les nuits, la même histoire recommence, plus ou moins variée, plus ou moins nourrie. Mais ceci donne une idée de la candeur de ces simples.

*
* *

En dînant, nous parlons des opérations militaires — car de quoi parlerait-on? Chacun raconte ce qu'il sait, ce qu'il a vu. On vante la bravoure de nos adversaires. On discute sur la tactique d'immobilité du corps d'occupation. Les uns la regrettent ; les autres affirment que le général a raison de ne vouloir rien risquer avec ses faibles effectifs.

Un de ses officiers les plus brillants et les plus hardis, et qui a fait ses preuves, nous dit tout à coup :

— Donnez-moi deux mille cavaliers maro-

cains, de ceux que nous voyons tous les jours sur les crêtes faire la fantasia devant nos balles, et, malgré tous vos canons et votre discipline d'armée européenne, je me charge d'entrer dans la ville... Et ça ne sera pas long! »

Il y eut un silence.

# VI

## 24-26 Aout

Deux inséparables : M. Hands et M. Bartlett. — « Quand allons-nous à Fez ? » — Une histoire marocaine : les cadavres d'Oudjda à bord du *Galilée*. — Le *Vynh-Long* et les 104 goumiers du capitaine Berriau. — — Le silence de la *Gloire*. — En revenant du bain. — La locomotive du 30 juillet. — Un beau travail. — Le thé du Général. — Les grandes pensées de la diplomatie. — Moins de discours et plus d'action. — Une petite expédition nocturne. — Le lieutenant en haïck et en caleçon. — A l'affût. — Affaire manquée.

Samedi 24 août.

On rencontre dans les rues deux hommes qui ne se séparent jamais.

L'un, petit, replet, a un teint de brique, une face rase, le nez pointu, pas de lèvres, des cils roux, des yeux gris et aigus. Quand il soulève son chapeau de feutre gris, dont le bord est abaissé sur son front, il montre un crâne poli. Du plus loin qu'il vous aperçoit, il sourit, salue, vous crie un gai « bonjour », puis se pose, les jambes écartées, le ventre en avant, la main droite posée loin du corps sur sa canne recourbée, et fait invariablement :

— Quoi de nouveau ?... Quand nous allons en expédition ?

Son compagnon est grand et mince. Il a le teint pâle et les yeux bleus, une distinction aisée, une souple élégance, un air de jeunesse, d'audace et de sérieux à la fois. A certains jours, il porte une jaquette grise bien coupée. D'autres fois, il a une culotte de cheval en peau havane, des jambières de cuir, une ceinture de soie rouge flottante, une chemise de flanelle, une jumelle en sautoir, un large chapeau de feutre, et, de la poche droite de son pantalon, émerge la vaste crosse d'un terrible pistolet.

Comme l'autre, il essaye de secouer un présent qu'il juge maussade et plat, et, vivant dans l'espérance d'un lendemain fiévreux, son premier mot est :

— Eh bien ! qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

Ce sont deux Anglais. Le jeune homme en culotte de cuir est M. Bartlett, et représente l'*Agence Reuter*. Son camarade est M. Hands, venu ici pour le *Daily Mail*. La guerre et l'aventure sont leur passion. M. Hands a reçu en Mandchourie deux balles. Pendant ce temps, M. Bartlett subissait, dans Port-Arthur, le siège fameux, sur lequel il a publié ensuite un gros livre de cinq cents pages.

Tous deux sont des publicistes distingués. Mais ils ne sont venus à Casablanca que pour

s'y battre, et ils attendent sans patience le signal des héroïques randonnées et des terribles combats, dont ils veulent leur part. Nous avons ensemble de grandes controverses. Ils exigent de moi que je leur désigne sans délai la date où le général Drude partira pour la conquête de Fez. Et, comme j'essaye de les convaincre qu'il n'est pas question pour la France d'annexer le Maroc, ils sourient d'un air entendu. J'ai eu hier la témérité de leur opposer la convention d'Algésiras. M. Hands a levé le doigt au ciel et m'a arrêté :

— Oh ! cela, c'est de la politique... Je ne comprends pas la politique. Et je crois aussi que personne ne comprend... Vous non plus, je pense... Mais je comprends bien la guerre, et, ici, c'est la guerre.

Puis, ayant abaissé son doigt, il frappait doucement le sol de sa canne. M. Bartlett est spirituel et mordant ; M. Hands pratique l'humour à la façon d'un Mark Twain ; mais tous deux ne seront heureux véritablement que si on leur donne du Marocain. Ils aiment la guerre comme les chasseurs la chasse. Les mêmes passions servent l'une et l'autre ; mais, au jeu, le guerrier, du moins, risque sa vie.

*
* *

Spécimen des histoires auxquelles se laisse prendre la crédulité des Arabes.

Le docteur Merle me conte celle-ci.

Il y a quelques mois, des troubles ayant semblé menacer Casablanca, le *Galilée* y fut envoyé de Tanger, et sa seule présence suffit à restaurer le calme. Comme il demeura plusieurs jours sur rade, le commandant Ollivier laissa visiter le navire, et beaucoup de Marocains profitèrent de cette occasion de voir de près une « frégate ».

La semaine suivante, deux d'entre eux causent devant la boutique du boucher, sans remarquer qu'une oreille européenne les entend :

— Tu es allé voir la frégate ?

— Ah ! oui. Et toi ?

— Moi aussi. Mais jamais de la vie je ne retournerai auprès de ces diables !

— Pourquoi ?

— Tu n'as pas remarqué cette odeur ?

— C'est l'huile qu'ils emploient.

— Non, non, une odeur infernale, qui venait du fond ?

— Je n'ai pas senti.

— Ah ! tu as le nez bouché, toi... On ne pouvait plus respirer... C'était comme de la viande pourrie mangée des vers.

— Et d'où ça venait-il ?

— Voilà ! Je vais te dire ce qu'on m'a dit... Eh bien, tout le dessous de la frégate est plein de cadavres. Ce sont les cadavres des Marocains que les Français ont tués à Oudjda, et ils

les amènent ici pour qu'on ne les voie pas là-bas. Voilà !...

Le camarade, ouvrant une grande bouche, remuait la tête en signe de stupeur.

— Et, tu sais, ajouta l'autre, celui qui m'a dit cela est un homme qui connaît bien les choses... Et puis j'ai senti l'odeur !...

*
* *

Aujourd'hui, à midi, débarquent les cent quatre goumiers arrivés hier d'Oran sur le *Vynh-Long*. Les goumiers sont des cavaliers indigènes, fournis par les tribus en vue d'une expédition militaire, levés pour un temps indéterminé, selon la durée de la campagne, et licenciés, lorsque l'on n'a plus besoin de leurs services.

Chacun fournit son cheval, mais la valeur de la bête est taxée au départ et lui est remboursée en cas d'accident. Il touche, pour solde unique, deux francs par jour ; il est stipulé, en outre, que toutes les prises du goum appartiendront au goum : c'est quelque chose comme le pillage autorisé, mais réglementé et canalisé par l'énergie des officiers.

Ces goumiers n'ont pas d'uniforme. Chacun s'habille à sa guise. Leur débarquement a éveillé la curiosité de Casablanca, et lorsque, se rendant au camp, ils défilent devant le consulat, ils ont un public pour les regarder. Les

uns, tout jeunes, n'ont pas de barbe ; les autres ont de vastes barbes triomphales au milieu du visage ; il y en a un qui est tout gris ; un caïd, parmi eux, porte la croix de la Légion d'honneur. Leurs burnous flottent à l'air, multicolores. Sur leur dos, est noué l'immense chapeau de paille pointu, large et profond comme une tente, dont ils se couvrent pour se protéger du soleil. Il y en a qui ont de fines bottes de cuir rouge ; il y en a qui n'ont que des babouches ; j'en observe un qui est pieds nus et qui tout de même a, sur sa chair, fixé ses éperons.

A leur tête, on a placé l'un des officiers les plus estimés de l'armée d'Afrique, bien qu'il en soit l'un des plus jeunes, le capitaine Berriau. On vante à la fois ses qualités tactiques, son sang-froid et son esprit de décision dans le combat, en même temps la dextérité de son intelligence et un sens diplomatique, si je puis dire, qui est, dans le monde arabe, le complément nécessaire des vertus d'un chef. C'est le capitaine Berriau qui a organisé les Beni-Ounif de Figuig, où il se trouvait au moment de la déplorable surprise de 1903, et qui sut alors prendre sur-le-champ des mesures si heureuses, qu'il suffit au général Lyautey, survenant ensuite, de les continuer en leur donnant leurs conséquences.

Il a pour seconds deux lieutenants intrépides, M. Rousseau et M. Holtz, celui-ci, à vingt-six

ans, décoré pour action d'éclat. A eux trois, ils constituent tout le cadre européen du goum ; au-dessous d'eux, des sous-officiers pris parmi leurs hommes, et même, je crois bien, élus par eux, assurent la cohésion et la discipline du groupe. Nul ne doute que cette troupe, à coup sûr vaillante, et propre au combat contre des adversaires dont elle connaît les tours, fasse bientôt parler d'elle.

Dimanche 25 août.

Chaude mousqueterie cette nuit. On tire à l'ouest, où le refus des Espagnols de camper hors des murs laisse sans couverture cette partie des remparts. Le camp aussi reçoit du plomb : on nous a tué deux hommes aux avant-postes. Ah ! des compagnons en verve peuvent bien entonner le soir dans les rues *la Marseillaise !* Non loin d'ici, le bon tirailleur et le brave légionnaire ont d'autres soucis que de chanter à l'unisson : il faut surveiller les frémissements du lentisque dans la nuit.

... Une heure de l'après-midi, et pas de coups de canon ? Bizarre. Ce silence cache un mystère. L'amiral Philibert, en ne faisant pas donner aujourd'hui son artillerie à l'heure dite, sait-il qu'il trouble des habitudes prises, qu'il intrigue, inquiète, alarme des citoyens épris de calme et de régularité après le frisson des

sombres tragédies, qu'il risque de semer parmi eux la panique, bref qu'il perturbe la cité que ses bateaux ont mission de pacifier ?

Chaque jour, depuis trois semaines bientôt, quand approche une heure, le terrible ronflement des grosses pièces de la *Gloire* fait trembler les vitres et arrête la fourchette au bord des lèvres. Alors on se lève de table, on saisit les jumelles, on se précipite sur les terrasses, et l'on regarde dans le lointain la chevauchée des cavaliers. Les obus de la *Gloire* se succèdent à intervalles quasi rythmiques, et les miradors entendent de beaux cris de triomphe, lorsque apparaît, dans le champ des lunettes, le ventre ouvert de quelque cheval ou un cavalier qui plonge dans la poussière de l'obus. Puis on revient à table, et, au café, en digérant, on reprend, au fracas de la canonnade qui n'a pas cessé, l'inspection des champs lointains, où maintenant, fourmis blanches, se meuvent avec agilité nos petits fantassins.

Voilà qui était convenu, réglé, certain, considéré comme l'un des éléments nécessaires de la vie de Casablanca. Mais aujourd'hui, ce silence !...

Un convive a regardé sa montre, une fois, deux fois... Peut-être s'est-elle dérangée ?

— Quelle heure avez-vous ? fait-il à son voisin.

Silence. Enfin quelqu'un risque le mot :

— On n'entend pas la *Gloire*, aujourd'hui ? On n'entend pas la *Gloire !*... Mystère, énigme. Gloses sans nombre. Il y a, dans la Chaouïa, des Marocains cependant ! Est-on ici pour les combattre et les supprimer, oui ou non ?... Nos soldats sont-ils venus pour civiliser le Maroc, voyons ?... Si la *Gloire* ne tire pas, c'est donc qu'elle ne voit pas l'ennemi ?... Mais alors, c'est très grave... Peut-être n'y en a-t-il pas ? Non, non, impossible hypothèse.

Dès que le déjeuner est achevé, les jumelles, sur les terrasses, fouillent l'horizon. Alors on constate que ne se montre nul cavalier sur les crêtes et que nos soldats, dans leur camp, étalés sur le dos, goûtent les délices de la sieste. La Chaouïa en délectation s'amollit dans le repos hebdomadaire.

*
* *

En revenant du bain, nous nous sommes attardés autour de la locomotive. C'est la locomotive historique qui, le 30 juillet, fut l'une des victimes des assaillants, et qui est restée là, hors des rails, brisée et à demi renversée.

Ce n'est rien que des énergumènes s'acharnent après une machine de fer. Mais la destruction de celle-ci est un ouvrage tout à fait distingué et rare. C'est un chef-d'œuvre que d'atteindre, dans une entreprise quelconque, à l'absolue perfection. Ces Mediouna donnent

à nos ouvriers une bonne leçon de conscience laborieuse. Des terrasses, on les a vus, trois jours durant, sans répit, travailler autour de cette machine. La merveille est qu'il leur ait suffi de trois jours. Une carcasse nue, défoncée, rouillée, voilà ce qu'ils ont laissé de la petite locomotive luisante, pimpante et joyeuse, qui mêlait naguère à la chanson du flot son sifflement étourdi.

Ils n'allaient pas à l'aventure. Il est remarquable que toutes les parties de cuivre, les pièces accessoires, les boulons, tout ce qui avait une valeur marchande, a été systématiquement soustrait. Pourtant le goût du lucre ne fut pas seul à les inspirer. Une ivresse de détruire les anima. Il s'agissait d'atteindre le roumi dans l'une de ses diaboliques inventions, et d'attester devant l'univers que les forces brutales de la nature sont capables de revanches magnifiques. Les gens de la Chaouïa, certes, ne vont pas si loin dans la philosophie, et ils ne pensèrent pas à tant de choses profondes; mais leurs inconscients instincts ont dirigé sans défaillance une œuvre parfaite, et la démonstration est acquise.

Imaginez une locomotive, usée par un long service, déchirée par des collisions, puis abandonnée au bord d'une grève, battue par la mer et par l'orage, tachée de rouille comme d'une lèpre, et livrée ainsi, durant des années, à la sauvagerie des éléments : voilà ce qu'ils

ont fait, en trois jours, de celle-ci, dont le piston et la bielle ont été emportés, dont le cylindre est ouvert, dont les tampons sont détruits, dont le cendrier est crevé, dont on a arraché tous les boulons, et qui n'a plus ni portes, ni sifflet, rien enfin de ce qui pouvait être brisé, démonté ou ravi.

Un peu plus loin, à l'intérieur des chantiers, une autre locomotive est intacte sur ses rails. Quand on vous dit qu'elle était la jumelle de l'autre, on s'oublie à rêver, et l'on se demande avec quels instruments perfectionnés des Marocains qui vivent sous la tente ont pu, de la machine que voici, faire le débris que voilà. La puissance destructive de l'homme est infinie. La moitié des forces qu'il applique, depuis l'origine de sa vie consciente, au service de la mort, s'il les avait employées à créer, quel chef-d'œuvre n'eût-il pas fait de notre basse humanité !

*
* *

En dépit du dimanche et du silence de la *Gloire*, deux compagnies, la sieste achevée, sont parties en reconnaissance, aux alentours du camp, vers deux heures.

Le général les a accompagnées en personne, selon sa coutume. A quatre heures, il rentre au camp. Il fait chaud, et de larges taches de poussière rouge sont plaquées à sa veste blanche.

Son ordonnance s'est précipité à la tête de son cheval, et, devant sa tente, il met pied à terre. En s'étirant les jambes, il fait : « Br... ça chauffe ! »

Cette tente est pareille à l'abri ordinaire des simples officiers : un cône, sous lequel s'allonge un lit de camp, sans couverture, ni draps, ni matelas. A la tête et au pied, deux cantines renferment toute la garde-robe du général. Une petite table pliante est à droite, un siège rudimentaire à gauche, une natte sous les pieds. Quand le général vous reçoit, il vous offre le siège et s'assied sur son lit de camp ; et si un troisième visiteur survient, il faut que le général se pousse et lui fasse une place à côté de lui.

Il n'est pas entré dans sa tente, et il est venu directement s'asseoir sous le gourbi de roseaux qui est à la fois la salle à manger, le salon, la salle de lecture et d'écriture de l'état-major. C'est l'heure du thé, que prépare avec science un cuisinier des tirailleurs, et que l'on déguste dans de vastes gobelets émaillés. On puise le sucre cristallisé dans les profondeurs d'une boîte de fer blanc qui a contenu des biscuits. Tout l'état-major est présent : son chef, le capitaine Tesson, puis le capitaine Huot, chef du service des renseignements, puis le lieutenant de vaisseau Le Vay, enfin les lieutenants Raymond, Leduc et de Kervanoël. Mais si un invité survient, il n'y a pas assez de petites cuillers pour tout le monde.

Les hommes que voici mènent une vie simple et rude, dépourvue de grâces molles et d'afféterie. Ils la vivent gaiement, et on les sent en confiance mutuelle. Le général Drude est, avec ses officiers, cordial et familier, et ceux-ci lui montrent en retour une déférence affectueuse, débarrassée de contrainte hiérarchique. Il parle devant eux librement et encourage en eux une liberté pareille, mais les entretient peu de ses projets, car, jaloux qu'il est de son autorité, une des formes de son indépendance consiste à ne confier ses desseins à qui que ce soit et à ne les dévoiler qu'à l'heure de l'exécution.

Il paraît fatigué. La nuit dernière, il a dormi trois quarts d'heure environ, et ce fut tout. Un des lieutenants qui sont là, se relevant au milieu de la nuit et passant à côté de sa tente, a entendu, tout à coup, à travers la toile, un puissant : « Qu'est-ce qu'il y a? » qui l'a secoué, et l'on rit gentiment de ces excès de la vigilance du général, qui, lui-même, en souriant, dit : « Faut bien se rendre compte. »

Il reçoit beaucoup de lettres. De France surtout, mais de l'étranger aussi. Celui-ci lui suggère une tactique infaillible; celui-là a inventé une machine extraordinaire; cet autre, plus pratique, ne veut que placer des conserves de sa fabrication. Mais des officiers aussi, amoureux d'aventures et de galons, lui offrent leurs services. Et, lissant d'un revers de main

sa longue moustache de guerrier klephte, le général Drude fait :

— Des officiers de Paris ? Je n'en veux pas. Ils sont trop bien habillés.

*
* *

Depuis quelques jours, le consul de France et le capitaine Huot poursuivaient une grande œuvre. Il s'agissait, par des moyens subtils, de circonvenir certaines tribus, ou, dans les tribus, certaines fractions, de les gagner à notre cause, et, par le moyen de ces alliés, de dissocier les contingents ennemis. Forte pensée, vieille comme le monde, et qui, de tout temps, nous permit d'user contre les Arabes d'une arme empoisonnée, mais efficace.

Hélas! les gens de la Chaouïa sont, jusqu'à ce jour, rebelles à nos raisons de bons compères. Et d'ailleurs qu'espérer ici de notre vieux truc? On trouvera demain, tant qu'on en voudra, trois galvaudeux qui, moyennant salaire, jureront d'amener à nos pieds la Chaouïa repentante. On n'en trouvera point qui soient des personnages pourvus d'autorité, car il n'y en a pas. Je commence à voir un peu clair dans le mystère marocain, et je me demande souvent à quoi songent des hommes, beaucoup plus anciens que moi dans la vie de ce peuple, qui devraient le connaître, et que je vois pourtant, face à face avec lui, se conduire en enfants.

Comprenons donc ceci : que ce pays est en pleine et totale anarchie, que ce mot ici doit être pris dans son sens précis et originel, et non pas à la façon des politiciens de salon qui, fumant de bons cigares et bien en sécurité dans leur demeure, stigmatisent sans péril la République ; que les tribus contre lesquelles nos soldats se battent n'ont point de chefs, ne reconnaissent aucun pouvoir, ni religieux ni politique, qu'il y paraît du reste, par bonheur pour nos armes, à l'incohérence de leur action militaire, qu'elles n'ont d'autre occupation que de se déchirer entre elles, et que, par conséquent, c'est chimère d'y chercher un homme, un groupe d'hommes, une famille, quelques ndividus que ce soient, qui y disposent d'une influence.

Un peu moins de discours et plus d'action, voilà ce qui convient.

Lundi 26 août.

Après le dîner, comme il fait nuit noire, je propose d'aller voir ce qui se passe du côté de la nouvelle enceinte. C'est de là que, chaque nuit, nous viennent des alertes. C'est dans cette partie des murs, voisine de la mer et fort éloignée du camp français, que, tous les soirs, des pillards essayent de surprendre la surveillance de nos postes et d'entrer en ville pour y grappiller quelques reliefs. Vingt fois

repoussés, ils s'obstinent. L'autre nuit, nos tirailleurs leur ont tué on ne sait combien d'hommes à la baïonnette; d'autres revenaient le lendemain. Il a déjà fallu boucher, à trois reprises, un trou qu'ils avaient fait dans la muraille.

Notre petite troupe s'ébranle. Un habitant de Casablanca s'est muni d'une lanterne. C'est l'habitude ici, les soirs sans lune, car la ville n'est pas éclairée. Notre compatriote ajoute que c'est aussi, par le temps qui court, plus prudent. Avec ces tirailleurs et ces Espagnols en sentinelle le long des rues, il faut tout appréhender, et il est préférable de se présenter ouvertement.

Pour gagner le poste de Sough-ed-Djedid, on traverse un vaste désert. C'est là que j'ai vu, l'autre matin, cet affreux charnier empesté où les hommes, les femmes et les bêtes, déchiquetés, gisaient au soleil. Le charnier a disparu, mais l'odeur persiste, et nous piétinons des cadavres qui se dissolvent à vingt centimètres de profondeur.

Du plus loin, le tirailleur qui est en sentinelle vocifère : « Halte-là ! »

On ne plaisante pas avec un tirailleur : nous nous arrêtons net. Je lui crie que nous voulons parler à l'officier. Un instant se passe. Ces pauses d'immobilité et de silence, dans une nuit d'encre, régularisent les battements du cœur, et mettent dans l'espace de la solennité.

Dans le noir, une forme blanche semble se mouvoir vers nous, et nous entendons une voix qui, sur un ton bas, articule : « Avance à l'ordre ! »

Je me présente, et me trouve en face d'un jeune lieutenant. Je distingue son grade aux deux galons d'or en accent circonflexe de son bonnet de police, car, pour le reste, sa tenue de poste a un caractère assez personnel. Une large ceinture de flanelle, probablement rouge, enserre ses reins. Au-dessus, il montre une chemise blanche, à petites raies, sur laquelle est suspendu le baudrier qui supporte l'étui à revolver; au-dessous, un caleçon blanc. Ses mains sont gantées de peau rouge. Un long voile de soie blanche s'enroule autour de son cou et flotte en arrière. De sa main droite, il tient le canon vertical de son revolver. J'aperçois ces détails à la lueur de notre falot, qui s'est approché. La nuit est chaude, et l'officier est chez lui.

Les présentations faites, avec beaucoup de bonne grâce il s'empresse.

— Vous tombez bien, fait-il. Je suis en train d'essayer quelque chose. J'ai vu deux feux au loin. Si ce sont des signaux et si nos gens se risquent vers nous, nous tâcherons de les recevoir. Suivez-moi, hâtez-vous, éteignez votre lanterne et vos cigares, et faites silence.

Nous franchissons une porte, et nous voici hors des murs, dans la campagne. Derrière des

pierres, des troncs d'aloès, tout ce qui peut devenir un obstacle ou une cachette, des tirailleurs sont allongés, l'œil au guet, le fusil prêt.

— Asseyez-vous là, fait l'officier à voix basse.

A notre tour, nous voilà assis ou étendus, bouches closes, au pied de la muraille.

A vingt mètres, une dizaine de tirailleurs sont aplatis dans un champ. L'officier les rejoint, revolver au poing, et nous l'apercevons, dans l'ombre, qui, devant eux, rampe silencieusement. Son voile blanc, sa chemise, son caleçon, dans la nuit, aspirent et retiennent toutes les lueurs éparses qui tombent des étoiles, et font une tache assez visible pour que puisse s'y fixer le cran de mire d'un fusil. Oserait-il s'aventurer ainsi, dans une guerre contre des Européens? Ne songe-t-il pas que, par sa témérité, il s'expose sans utilité, et risque en outre de compromettre le succès de sa tentative, sinon la sécurité de son poste? Que n'impose-t-on à nos troupes coloniales le kaki pour la tenue de guerre ?

L'insouciant et courageux officier se perd dans la nuit, et sa petite troupe est bientôt hors de notre vue. Autour de nous, les tirailleurs sondent les ténèbres. Il n'y a pas un souffle dans l'air, pas un murmure sur nos lèvres. Chacun de nous a l'oreille tendue aux bruits, et nos yeux se fixent sur l'horizon

sombre, attentifs à saisir tout de suite la lueur qui annoncera le premier coup de feu. Qui le tirera? N'est-ce pas nous qui recevrons la première décharge? Et chacun, à part soi, goûte d'avance le petit émoi que lui donnera le bruit que font des balles de plomb en s'aplatissant contre un mur. Mais ce péril qu'il partage lui semble moins redoutable, et son orgueil en est diminué.

Quelque chose a frémi dans l'espace, et le caporal tirailleur a fait un mouvement de la tête. Est-ce une feuille sèche qui remue à la brise, ou un chien qui passe entre des branches, ou le pas d'un homme qui a glissé sur une pierre?... Le bruit a cessé, et toute vie est suspendue. En bas, à droite, un clapotis, doux comme un murmure, annonce la mer prochaine, qui est paisible ce soir.

Une forme blanche, qui se meut dans le lointain, se rapproche à grands pas, et bientôt est sur nous : c'est l'officier, mais seul.

— C'est raté, fait-il à mi-voix. Rien, je n'ai rien vu. Mais qu'est-ce que c'est que ces feux?

Il est debout parmi nous, et nous explique, d'une voix élégante et ferme, avec des mots choisis et des gestes distingués, ses dispositions, ses ruses, ses tactiques. Il est visible que, de toute sa jeune et fraîche ardeur, il souhaiterait d'être attaqué, là, devant nous, afin de commander, sous nos yeux,

dans une belle allégresse, un grand massacre des assaillants. On le sent vigoureux et brave, et qui ferait volontiers la guerre en dentelles, pour la joie de se battre et la volupté de se jeter vivant en défi à la mort. Né deux siècles trop tard, en des temps médiocres aux guerriers, il suit du moins l'appel de son tempérament d'aventure, et il sert, à sa place, parmi ces braves tirailleurs plus souvent occupés sur la ligne de feu qu'à la maussade besogne des casernes.

Mais, tandis qu'il parle d'une voix retenue, un sergent survient en hâte :

— Là, mon lieutenant, tu l'entends pas quelque chose dans li pierre?

Agile et souple, l'officier s'élance, le revolver haut. Il longe la muraille dans la direction de la mer. Et nous, de nouveau, sentons le petit frisson. Des bruits, en effet, parviennent à nos oreilles. Et, sans aucun doute, il y a là, dans l'ombre, des formes qui se balancent avec précaution. Ah! cette fois nous l'avons, l'attaque marocaine!... Mais non. Fausse alerte. Ce sont nos dix tirailleurs de tout à l'heure qui se replient, après avoir décrit un vaste arc de cercle. Ils n'ont rien vu.

— Allons! fait le lieutenant, décidément, nous n'aurons rien, pour le moment du moins.

Nous repassons les murs avec les tirailleurs, qui laissent un des leurs en faction. Ils posent leurs fusils, s'allongent sur la terre pour dor-

mir. Le jeune lieutenant tire sa pipe, et, la bourrant, continue, tout à son regret :

— Ah! c'est dommage que ça n'ait rien donné!

## VII

### 27-31 AOUT

Propos nocturnes du lieutenant au haïck de soie. — Officiers d'Afrique. — Tirailleurs et légionnaires. — La grande audace du général Picquart. — Le zèle d'un consul lui attire des ennuis. — Cadavres de chevaux. — Les goumiers débutent. — Le combat du 28. — Dans le carré. — Le commandant Provost recule trois fois. — Le général accourt au canon. — Bravoure des Marocains. — Conversation de table. — Casablanca vue des crêtes. — A l'ambulance. — Une invention du docteur Zumbiehl. — Le panka et le frère du Caïd. — Un chien garde des ruines. — Colonne Morris. — On envoie des renforts. — Le général et le correspondant. — Les Espagnols établissent un camp.

Mardi 7 août.

Tirant de longues bouffées de sa pipe de bois, et la tête enveloppée de son haïck de soie blanche, que retient le bonnet de police, le lieutenant de la porte de Sough-ed-Djedid, si chagrin de n'avoir pu nous offrir hier soir le ragoût d'un beau massacre de Marocains, nous vantait, en langage choisi, en nous accompagnant jusqu'aux confins de son domaine, les joies ardentes de la vie coloniale.

Pour lui et pour ceux de son tempérament, nul autre bien, c'est sûr, ne balance le vertige de l'espace libre, où l'on se meut sans contrainte, et rien d'autre que l'action ne vaut la peine de vivre. Il sert dans le Sud oranais. Il s'enivre des vastes randonnées, où l'on s'élance à travers les plaines hostiles, où l'on foule des champs que nul pied européen n'a encore traversés, où, chaque soir, on déploie sa tente sous une étoile différente, où l'on ne marche, où l'on ne mange, où l'on ne dort que l'oreille au guet et le revolver près de la main.

— Voilà, fait-il avec une énergie enjouée, qui forme les tempéraments et mûrit les esprits! Pour dresser un homme, l'habituer à l'usage de son intelligence et lui donner conscience de ses forces, rien de tel que la liberté et la responsabilité. Il y a des capitaines qui, dans l'extrême Sud, restent des semaines sans voir un chef, sans recevoir de communications de qui que ce soit. Ils ont, pour se diriger, des instructions générales; mais il n'est pas d'instant où ils n'aient à prendre des initiatives et à engager leur responsabilité. Que je sois donc bientôt de ceux-là, et je n'en demande provisoirement pas davantage. Assagis par la solitude et la réflexion, ils se développent nécessairement par l'usage de la liberté... Voilà des hommes. Aussi regardez ici, autour de vous. Vous n'y trouverez que des coloniaux : pas un officier de France. Mêlez-vous à eux. Si celui-

ci est taciturne, si celui-là vous surprend par la brutalité de ses propos, ne vous arrêtez pas à ces apparences. Allez plus avant. Vous découvrirez alors des hommes réfléchis, sensés, capables de vous dire, sur eux-mêmes, sur leur métier, sur le pays où ils vivent, des choses profondes. Vous constaterez aussi qu'ils sont, au meilleur sens du mot, des réalistes, ou, si le mot vous surprend, des réalisateurs. Je ne parle pas de leur bravoure, qui fait partie du harnachement. Et si vous avez des idées préconçues sur le militaire, celui-là, par son exemple, vous prouvera peut-être qu'elles ne sont pas toutes exactes. En lui, du moins, vous reconnaîtrez l'échantillon d'une espèce tout à fait particulière, et sur laquelle vous ne possédez aucune lueur, si vous ne l'avez approchée, car vous tomberez d'accord qu'il n'y a pas plus de parité entre l'officier de France et l'officier d'Afrique, qu'entre le soleil de minuit et le soleil du Kreider.

Nous étions arrêtés à un endroit où la terre fraîchement remuée fait un renflement, et, probablement debout sur des cadavres, nous nous sentions enveloppés d'une odeur de pestilence :

— Pouah! fit quelqu'un. Ça sent mauvais ici !

— Ça ne fait rien! répliqua d'un trait le bouillant officier.

Il fit un pas néanmoins, et continua :

— Ah! si beaucoup d'entre nous sont des gaillards, c'est aussi, voyez-vous, qu'on nous a mis entre les mains un instrument unique : ça...

En se détournant, il nous désignait, du tuyau de sa pipe, la direction du poste que nous venions de quitter :

— Oui, nos tirailleurs !... Ces tirailleurs que vous voyez à l'œuvre tous les jours, ces troupiers sans pareils, qui réalisent pour nous, en campagne, le type parfait du soldat de guerre, si accompli et si merveilleux que les fameux troupiers de la légende impériale, s'ils revenaient parmi nous, ne pourraient rien contre son prestige. Tous les défauts privés, je vous l'accorde ; mais je ne vous propose pas de recruter parmi eux vos amis. Et ces hommes, menteurs, gourmands et pervers, forment en guerre la troupe la plus souple, la plus docile, la plus intrépide, la plus robuste qui soit. C'est quelque chose, pour un officier, de se dire que sa pensée va être instantanément accueillie sans discussion et sans réserve, que sa volonté sera ponctuellement obéie, enfin que, dans le combat, suivi de sa compagnie ou de sa section, il représente une valeur mathématiquement obtenue, sans déchet possible, en multipliant par le nombre de ses hommes son quotient personnel. Il tient sa troupe en main aussi sûrement que mon pouce et mon index serrent la pipe que voici, et, à la condition qu'il soit.

en même temps que paternel, rigoureux et inflexible, il obtiendra d'elle tout ce qu'il lui demandera.

» J'ai vu des tirailleurs accomplir d'incroyables raids. Ils marchent, de leur pas égal, comme si le destin les poussait, sans arrêt, sans fatigue, sans plainte. Parfois, au bout d'une longue étape, l'un d'eux se dirige vers l'officier, et ce dialogue s'engage : « Toi, tu l'es pas fatigué ? — Non. — Ah !... Mais nous, il être bien fatigués. — Ce n'est rien, ça. Il faut finir la route, voyons ! — Encore long ? — Oui, assez. — Alors, y en aura un bon quart de café pour li tiraillours ? — Oui, c'est promis. — Bien. » Il retourne à son rang, et voilà des hommes repartis pour vingt kilomètres. Trouvez-moi donc en France des troupes aussi endurantes !... »

Je me souvins à ce moment d'un mot que j'avais entendu de la bouche du général : « Ils ont tous les vices et toutes les qualités du mercenaire. »

— Avez-vous observé ceci, continuait le lieutenant disert, que nous n'avons pas ici de troupes métropolitaines ? Mettez à part l'escadron de chasseurs, l'artillerie et le génie, le corps de débarquement comprend, quoi ? Des spahis, des goumiers, de la légion, des tirailleurs, — rien que des mercenaires... Cela ne vous dit rien ?... Eh ! bien, c'est « épatant », ça, vous entendez, c'est « épatant » ! Et c'est la pre-

mière fois, sachez-le, dans notre histoire coloniale, qu'on jette ainsi, sur une terre neuve, des légionnaires et des tirailleurs, sans les faire encadrer par des soldats de France... Oui, un vieux préjugé. On n'avait pas confiance. On se disait : S'ils allaient lâcher ?... Et il a fallu ce ministre-ci, oui, il a fallu le général Picquart, qui les connaît bien, nos tirailleurs, parce qu'il les a vus de près, pour les réhabiliter. Mais c'était très brave, n'en doutez pas, et il n'a pas manqué de gens pour critiquer. Maintenant, la preuve est faite, n'est-ce pas ?... Vous les avez vus au feu contre leurs frères de race et de religion, et vous savez s'ils ont « flanché » ! C'est qu'ils sont avant tout des guerriers, et qu'en eux la passion de la guerre brise tous les liens naturels et sociaux. Ajoutez-y que, dressés à obéir, ils ne connaissent rien d'autre que l'ordre donné par le chef. Tenez, moi que voici, je suis bien sûr que mes hommes tiennent à moi. Mais le capitaine a un galon de plus, et, s'il leur prescrivait de me fusiller, pas une balle de ma section ne manquerait à la cible...

Comme nous arrivions au fortin où sont encore assemblés les antiques canons de Casablanca, le lieutenant se reprit tout à coup :

— Allons ! je bavarde et vous ennuie. Je retourne à mon poste, et gare aux Marocains !

Il partit en courant, et, bientôt, feu follet

qui s'évade, son haïck de soie disparut dans la nuit noire...

*
* *

Une excellente histoire, comme on en trouve parfois au Maroc... et ailleurs.

La police surprend des individus qui, s'étant introduits dans une remise, y opèrent ce que l'on appelle, je crois, une reprise individuelle de grain, et transportent leur butin sur deux bourricots.

Arrêtés, ils prétendent agir sur l'ordre et pour le compte de M. Z. Celui-ci, appelé aussitôt et confronté avec les deux hommes, en convient sans grâce. A sa décharge, il prétexte qu'il agit dans l'intérêt du propriétaire absent, et qu'il met précisément ce grain à l'abri des maraudeurs.

Le propriétaire est absent, c'est vrai; mais ce propriétaire est un Arabe, protégé de M. D..., lequel, sans songer à déménager sa remise, se contente de s'assurer régulièrement si la serrure en est toujours fermée, et c'est justement sur la plainte de M. D... que les deux porteurs ont été arrêtés.

Alors on fait observer à M. Z... que ce zèle spontané est bien singulier, et qu'il n'y a pas de raison pour qu'il ne s'institue pas le haut protecteur de toutes les récoltes engrangées à Casablanca.

Mais l'affaire, ainsi instruite, et qui commençait à promettre, est incontinent classée... M. Z. fait pour l'instant fonctions de consul de...

*
* *

De grands stratèges se plaignent que les opérations militaires soient trop lentes à leur gré. Je ne serais de leur avis, que si ces lenteurs se perpétuaient et si nous continuions d'attendre le bon vouloir de la Chaouïa. Ne décourageons pas un chef prudent.

Nous ne connaissons pas le pays, et l'ennemi est difficile. Aucun échec, même partiel et négligeable, n'est permis à nos troupes, à cause de ses répercussions possibles à Paris aussi bien que dans la Chaouïa.

Du reste, nous avons gagné du terrain. Me voici, porté par ma mule débonnaire, au sommet de la première crête, où le goum, avec le subtil capitaine Berriau, l'impétueux lieutenant Holtz et son énergique camarade Rousseau, aguiche de loin les cavaliers marocains. Cela commence par une promenade militaire, et, selon l'enchaînement quotidien, finit par une affaire plus ou moins grave, où nos compagnies donnent successivement. Celle d'aujourd'hui est médiocre. Et pendant que le vibrant lieutenant Demongeot braque ses pièces de montagne, je songe qu'il y a dix jours, c'est

ici même que caracolaient nos gens des tribus. Nous les avons donc déjà poussés de deux kilomètres.

Ces lieux sont pleins des témoignages de leur défaite. Des trous profonds indiquent les points de chute des obus de la *Gloire*. Des chevaux éventrés, dont les boyaux coulent, et dont on voit, figées dans la mort, les hennissantes grimaces de douleur, gisent, les sabots en l'air, et dégagent alentour une odeur terrible de pestilence, qui fait reculer de dégoût jusqu'à ma mule. J'en ai compté six dans un espace de cinq cents mètres carrés. L'un d'eux portait sur son ventre un indifférent corbeau qui picorait ses entrailles. Un second corbeau, hiératique et dominateur, méditait, perché à l'extrémité d'une jambe de derrière, raidie et pointée vers le ciel.

Pas un seul corps humain. Les Marocains emportent leurs cadavres, et c'est pour nous, chaque jour, un sujet d'étonnement et d'admiration, que le tranquille courage avec lequel ils les viennent relever sous nos balles et nos obus. Personne n'ignore qu'après leur mort, le Prophète, attentif, les fait entrer au paradis en les soulevant par la touffe de cheveux que tout musulman laisse pousser au milieu de son crâne ras. Mais comment entreraient-ils au paradis, si leur corps n'est pas intact ? Aussi appréhendent-ils, par-dessus toute chose, que leur tête ne soit coupée, et c'est en effet le

tour qu'ils se jouent dans leurs batailles intestines. Ils nous attribuent les mêmes façons, et font en sorte que pas une tresse ne manque à la main bienveillante du Prophète.

*
* *

Hier, début des goumiers, qui, d'emblée, se sont révélés. Quand ils sont rentrés au camp, vers cinq heures, avec la colonne envoyée en reconnaissance après déjeuner, on les a vus poussant devant eux huit ânes et deux mulets, razziés dans quelque ferme, plus deux prisonniers attrapés dans un champ. Ah ! voilà des gaillards qui ne perdent pas leur temps, et pour qui une campagne est aussi une opération lucrative!... Ces poètes du désert sont les positivistes de la guerre.

Mercredi 28 août.

Dur combat aujourd'hui, le plus important et le plus grave que nous ayons livré jusqu'ici. Il est encore remarquable en ceci, que les Marocains l'ont voulu, cherché, préparé, et que nous nous sommes gentiment laissé prendre à leur subtile manœuvre.

Une petite colonne avait été formée, comme chaque jour, pour explorer les environs. A deux kilomètres du camp, elle découvre à longue distance de petits groupements. Elle

leur envoie des coups de fusil, sans grand effet; les autres ripostent mollement. Notre troupe s'approche d'eux; ils se retirent, mais lentement. Enhardie, elle va plus avant; les cavaliers marocains, déchargeant leurs armes, continuent à se replier; mais, à mesure qu'ils se replient, et que nous les suivons, ils semblent devenir plus nombreux, et, tout à coup, au moment où la colonne atteint une crête, l'horizon en est plein. Cela est fantastique et tient du prodige. Voilà une jolie manœuvre.

De notre côté, c'est le commandant Provost qui dirige l'action. Tandis que l'on prend en hâte des positions, le goum, impétueux, charge, tue et se fait tuer. Nos deux pièces d'artillerie tonnent. Mais l'ennemi est habile et commence à se faire au canon. Les cavaliers ne se présentent plus qu'isolément, séparés les uns des autres par des intervalles de quinze ou vingt mètres. Où pointer dans cette masse éparse? A trois reprises, le commandant Provost est obligé de se replier. C'est ce que les profanes appellent battre en retraite. J'observe à ce propos que les formules des commandements militaires furent élaborées par de sagaces psychologues, car, à chaque nouvel échelon de retraite qu'il ordonne, le commandant crie: « En avant ! » Un légionnaire, près de qui je me trouve, pendant un de ces mouvements, grommelle : « Ben, quoi! va-t-on retourner jus-

qu'à la Garenne-Bezons! » Celui-là, croyez-moi, n'avait pas l'accent allemand.

Au milieu de son carré, sous les balles, le commandant Provost, qui a mis pied à terre, montre un beau sang-froid. Il a allumé une cigarette en s'étirant les jambes, et il lance ses ordres d'une voix posée. Trop de sang-froid. Sa position commence à devenir critique, et il en songe ni à demander du renfort, ni même à avertir le général, qui, par exception, est resté ce jour-là au camp.

Enfin le général en personne accourt. Il accourt au canon. Il amène avec lui trois compagnies d'infanterie et une section de 75. Il était temps. Le carré Provost, entouré sur trois de ses faces, était assailli par un ennemi de plus en plus nombreux, de plus en plus pressant, ivre de poudre, à qui nos trois reculs donnaient une audace redoublée, et, tandis que les cavaliers énervaient nos hommes par leur témérité et la souplesse qui les rend insaisissables, des fantassins, bien abrités, les noyaient sous une pluie de plomb. Autour de nous, la chanson des balles ne cesse plus. En moins de dix minutes, on a emporté sous mes yeux deux braves légionnaires, dont le premier, frappé à la jambe, meurt instantanément, l'artère fémorale coupée. Le médecin-major, qui me parlait appuyé au col de ma mule, sur laquelle j'étais resté, se précipite vers un autre, atteint à la tête; cette blessure le sauve, car, à la seconde

même où il me quitte, une balle s'enfonce, avec un bruit mat, dans un éclaboussement de poussière, à la place qu'il occupait, et ma mule fait un écart. Et ce petit giclement de terre me fait penser alors à ces fumées diaboliques que projettent au-dessus d'eux, dans les féeries, les génies qui disparaissent soudain dans les dessous.

Bref, il est visible que, sans l'arrivée du général, le carré était fort mal en point. « C'est bien simple, m'ont dit ensuite des officiers, nous étions fichus. » Le général n'était pas content.

Cette journée m'a appris un certain nombre de choses. Entre autres, elle m'a enseigné qu'il est permis de sourire des personnes qui vous affirment ici que les Marocains ne savent pas tirer. S'ils avaient la connaissance du maniement de la hausse, on verrait combien des nôtres seraient déjà couchés aux champs de la Chaouïa. J'ai aussi vérifié leur folle bravoure. Quand le renfort du général fut survenu, que commencèrent à donner les quatre cents fusils des trois compagnies nouvelles, et que les shrapnells balayèrent les champs, ils ne cédèrent point tout de suite à cette effroyable mitraille. Au contraire, il en vint, dans une ruée farouche, jusqu'à deux cent cinquante mètres de nos lignes, qui, dans un effort suprême, jetaient à notre nez leur dernière balle avec leur dernier défi.

Cette nargue au destin a son prix. Il est excellent que de bons sauvages rappellent parfois à des civilisés que la vie n'est en somme qu'un accident négligeable. J'ai pensé à ces Kabyles qui, au temps de la conquête algérienne, pour défendre Ichritten, s'étaient fait attacher les uns aux autres, et, enfouis jusqu'à mi-corps dans une tranchée circulaire, formaient ainsi une bague de chair héroïque autour du pic où est planté le village. Eux-mêmes s'étaient nommés *isbillen*, les « dévoués à la mort ». Cela sent le soufre et l'enfer.

Jeudi 29 août.

A la table de l'Hôtel de France, à dîner.

Un journaliste, *à son voisin*. — Il paraît qu'on a exécuté tout à l'heure deux pillards pris sur le fait.

Un Français de la ville. — Oui, oui, on me l'a dit. Deux Espagnols. Ah! ces Espagnols!... Le commandant Mangin a voulu faire un exemple.

Le Journaliste. — On m'a dit que c'étaient deux juifs. Mais c'est la même chose. Aussi pillards les uns que les autres.

Un autre Français, *sarcastique et grincheux*. — Pour faire un exemple?... Un exemple! Ah!... il y a longtemps qu'on a essayé de donner des exemples!. . Il n'y a pas de jour,

monsieur, où on ne fusille un de ces bandits. Et vous voyez à quoi ça sert !

UN COMMERÇANT DE PASSAGE, *qui vient pour faire des affaires.* — Vraiment, tous les jours ?

LE FRANÇAIS. — Ah ! là là ! plutôt deux fois qu'une !... Et puis, ce n'est pas encore assez !

LE JOURNALISTE, *souriant.* — Vous exagérez. A ma connaissance, il y a eu exactement, depuis le 7 août, douze exécutions. Douze, croyez-moi.

Silence général.

UN MONSIEUR, *qui vient de Paris.* — Et elles ne sont pas publiques, je parie? Ni même publiées ?

LE PREMIER FRANÇAIS. — Ça, jamais.

LE MONSIEUR, *supérieur.* — Ah ! voilà bien l'administration française ! Voilà bien nos Français ! De la sensiblerie, des égards, et toutes les sornettes humanitaires !... Des égards avec la Chaouïa !... C'est à se demander où nous allons ! A quoi bon, voyons, exécuter des pillards, si les autres l'ignorent ? Ce qui serait intelligent et vraiment profitable, ce serait au contraire de faire ça en plein jour, au grand Soko, sous le soleil, d'en avertir toute la population, et de la forcer, oui, de la forcer à y assister. Après ça, vous m'en diriez des nouvelles, du pillage !...

LE COMMERÇANT DE PASSAGE. — Nous serons toujours les mêmes !

LE MONSIEUR SUPÉRIEUR. — Oui, jobards, jobards et rejobards ! La risée du monde, Monsieur !... Eh bien, quand on ne sait pas faire la guerre, on ne s'en mêle pas, voilà !...

La conversation continue.

*Nota.* — Depuis vingt-deux jours, l'autorité française commande à Casablanca : pas une exécution n'a eu lieu, ni au camp ni ailleurs, ni pour pillage ni pour quelque autre crime. Mais il faut bien causer.

*
* *

Tout à l'heure, arrêté à côté des spahis en grand'garde sur la première crête, je me suis retourné vers la ville. En vérité, j'ai été injuste pour Casablanca. J'ai eu tort de la regarder avec des yeux encore pleins d'images sanglantes, alors que nous y marchions sur de la pourriture. Si plate et maussade, quand on l'aborde par la mer, vue du belvédère où je me trouve, elle a des langueurs d'amoureuse et flamboie sous le soleil, qui, pour sa fin prochaine, rassemble déjà ses voiles pourpres.

Dans le bas du vallon, cette lisière qui grouille, c'est le camp, et, derrière son fourmillement, s'allonge et s'étire la molle Casablanca. Des jardins verts, qui sont ses marches.

tiennent ses approches, et lui font une couronne de grâce odorante. Elle, penchée au bord de la mer, tend vers le ciel, ainsi qu'autant de coupes, ses terrasses inégales, et, comme, vers son extrémité occidentale, un léger renflement du sol rompt la monotonie de sa ligne, on dirait d'une femme étendue dont se soulève la poitrine.

La muraille qui l'enserre et l'enchâsse, basse, trapue et sombre, par endroits crénelée, ne contrarie nulle part l'harmonie des courbes, et, du côté de Bab-es-Souk, elle rehausse au contraire la grâce de la ville, comme une bague pare une main ou comme une ceinture accuse une taille souple. La plupart de ses maisons sont blanches; mais quelques-unes sont bleues, ou roses, et il en est que les Espagnols ont peintes en jaune d'ocre. Baignées dans la grande lumière qui s'étale sur tout l'espace visible, enrichies de l'azur du firmament et des ors rutilants du soleil, elles prennent une vie ardente, et font, dans le jour qui va finir, une symphonie de couleurs éclatantes et simples.

Casablanca est gaie. A l'air libre qui vient du large, flottent, au sommet de longs mâts, vingt pavillons qui sont ceux des consulats. Cette mode ici est récente, qui pousse chaque consul à planter sur sa terrasse, en signe de ralliement, le drapeau de son pays. Par ce déploiement orgueilleux, on se flatte de conférer aux Marocains quelque idée de la puissance

des nations de l'Europe. Nous n'avons fait nul progrès depuis cette image d'Epinal, où l'on voit un civilisé magnifique penché sur un sauvage qui mange de la terre, et nous nous imaginons que le flottement d'une percale jaune, ou noire, ou rouge, ou bleue, ou verte ou blanche, à l'extrémité d'un mât, est encore capable d'émouvoir des gens qui écoutent le phonographe sans surprise et sans curiosité. Ces oriflammes tendues par la brise me font bien plutôt penser à ces braves qui, traversant la nuit un bois épais, chantent et sifflent pour se donner du courage.

Mais dans cette Casablanca, ne considérons qu'un décor. A celui qui, de cet observatoire, nous est offert et déroule jusqu'à nous les nappes de ses grâces langoureuses, ne refusons point l'agrément de notre goût. Cet Orient est en vérité un grand fabricateur de magie. Des murs blancs dans une verte campagne, une terrasse rose sous un ciel métallique, une oriflamme que caresse une brise timide, c'en est assez pour que le soleil étende sur l'horizon un tableau de féerie. L'océan tumultueux et glauque et dix vaisseaux immobiles parent celui-ci d'une majesté prestigieuse.

Il est encore un coin de Casablanca que j'aime au soleil couchant. C'est celui que l'on aperçoit de la plage de sable qui continue à l'est le rivage de rochers. La blanche calotte du marabout de Sidi bel Yout, patron de la

ville, se profile sur un décor de terrasses ; une vénérable muraille grise prolonge jusqu'à la Marine son front débonnaire : une porte antique s'ouvre sur des chantiers déserts ; les cintres bas de pierres tombales, dressées sur le sol, annoncent que dorment ici des cadavres de fils de l'Islam ; à gauche, des lentisques mélancoliques dissimulent des constructions neuves ; et, surgissant du marabout, un palmier solitaire, désespéré de sa solitude, incline avec désespoir, au-dessus de la coupole blanche, une tête hérissée et maigre...

Vendredi 30 août.

Premier anniversaire des massacres. Il y a un mois, neuf Européens étaient assassinés le long de la voie ferrée.

A l'heure même où se développait le drame du 30 juillet, je suis aujourd'hui, à l'ambulance militaire, l'hôte du docteur Zumbiehl et du docteur Poulain. Cette maison est celle d'un ancien gouverneur. Les malades reposent dans des chambres où se tint le gynécée, peut-être. Au-dessus de la table où nous sommes assis, au centre d'un patio, *sub Jove*, un primitif panka, de l'invention de l'ingénieux docteur Zumbiehl, tracasse les mouches, et, accroupi à l'écart, le propre fils ou le frère du caïd qui posséda le logis tire rythmiquement la ficelle qui le fait mou-

voir... Il y a, depuis un mois, quelque chose de changé à Casablanca.

Cependant, je traverse vers le soir cet affreux quartier de Marrakech, dont il ne reste plus que des murs bas, noircis par la flamme. Sur un seuil de pierre, parmi les décombres, dans les débris de poteries et de casseroles tordues, un chien jaune est tristement allongé, le menton aux pattes. Si je l'appelle doucement, si je me précipite et le menace, son œil morne cligne et ses oreilles s'agitent, mais il ne se laisse ni gagner ni intimider, et ne bouge pas. Les maîtres sont morts, ou en fuite, ou asservis dans les tribus; la bête fidèle garde sa maison brûlée. Mon amant a perdu à la guerre la moitié de son visage, et ses yeux éteints ne peuvent plus voir mes sourires; et qu'importe, puisqu'il est mon amant! dit une chanson grecque.

*
* *

Un jeune élève vice-consul, d'ailleurs fort sympathique, est venu renforcer le personnel débordé du consulat. Il arrive de Paris. Son poste nouveau l'enchante, mais un regret le tourmente cependant, celui d'être à présent si loin de l'Opéra et de la Comédie-Française, qui sont ses théâtres d'élection. Pour ne pas perdre avec eux tout contact, il en suit, avec un intérêt passionné, les pro-

grammes, et l'on se fait un jeu de l'interpeller à l'improviste : « Qu'est-ce qu'on joue ce soir ?» Sans hésiter, il répond avec entrain : « *Ariane*, l'*Enigme*. » Il a aussi des lueurs sur ce qui se passe au Vaudeville, aux Variétés ou à l'Odéon ; mais la foi n'y est pas.

Samedi 31 août.

Une dépêche de Paris nous apprend ce matin que le conseil des ministres a décidé d'envoyer à Casablanca deux bataillons d'infanterie de renfort. Enfin !

Depuis trois semaines, il est évident pour tous ici que nos effectifs sont insuffisants à accomplir la tâche qu'on leur a remise. Depuis trois semaines, le général Drude ne se gêne guère pour constater tout haut cette évidence, et, du reste, à défaut d'aveu de sa part, la circonspection de ses mouvements, à elle seule, l'accuserait. Cependant, les journaux nous apportent chaque jour le récit de délibérations ministérielles ou des communiqués gouvernementaux, où il est dit, répété et confirmé que le général Drude n'a pas besoin d'hommes, qu'il n'en a pas demandé, qu'il n'est pas question de lui en envoyer, etc... . . .

C'est à n'y rien comprendre. Explication trop sommaire, d'accuser de mensonge les

ministres, et j'y répugne [1]. J'ai gardé dans la mémoire la courte scène que voici. Il y a quelques jours, je causais avec le général dans la cour du consulat. Le correspondant d'un journal de Paris, survenant, tend au général son journal, qui venait d'arriver, et, lui désignant un article, le prie de le lire. C'était un entrefilet, d'allure officieuse, où il était affirmé, en termes péremptoires, que, le général Drude n'ayant pas demandé de renforts, on ne songeait point à lui en envoyer, et que toutes les informations contraires de « certains journaux » étaient inexactes. « Certains journaux » désignait, en la circonstance, le *Figaro*, où, depuis près de trois semaines, sûr de mon fait, j'affirme la nécessité de renforts.

Le général lit, et, sans ajouter un mot, rend ensuite le journal au correspondant. Mais celui-ci, qui avait son idée, fait :

— Est-ce exact, mon général ?

— Parbleu, parbleu ! grommelle le général, en riant dans sa grosse moustache. Evidemment c'est exact, évidemment.

Puis il prend congé précipitamment, et s'en va. Je l'accompagne quelques pas, ne soufflant mot, très amusé de cette petite aventure ; et lui, tout à coup, entre ses dents, et se tournant vers moi :

[1] Le général Drude, qui, ayant besoin de troupes, voulait se les faire offrir, sans les demander lui-même, ne répétait pas à Paris ce qu'il disait à Casablanca, voilà l'explication. — N. de l'A.

— Il me demande si c'est exact?... Comme je vais dire le contraire, n'est-ce pas!... Le gouvernement dit ce qu'il veut, ce n'est pas mon affaire...

*
* *

Aujourd'hui, les Espagnols ont pris un parti héroïque. Ils se sont rendus hors des murs — cette fois sans musique — et ont établi leur camp dans le secteur ouest, sur un emplacement voisin de la mer et choisi par leur chef, le commandant Santa-Olalla, qui n'a même pas cru devoir en référer au général Drude. On n'accuse pas plus ouvertement la stricte autonomie du contingent espagnol. En revanche, le commandant Santa-Olalla projette, paraît-il, d'organiser une petite réception intime en l'honneur du général et de son état-major.

# VIII

## 1er-6 SEPTEMBRE

Le cinématographe et les Espagnols. — Les cachets du commandant Santa-Olalla. — Un nouveau combat.— Les civils n'aiment pas les balles.— L'artilleur blessé. — Un prisonnier des tribus. — Ce qui se passe dans les camps. — Un hôpital dans une mosquée : la descente du « toubib » Merle aux enfers. — Les petits pains et les gros sous du docteur allemand. — Un homme que le général voudrait étrangler. — Dans le brouillard. — Les vaisseaux de guerre n'ont pas d'oreilles. — Le *Magnus* vient repeupler le Mellah. — Les juifs dans les ruines. — Un égout de l'humanité : la Bhira.

Dimanche 1er septembre.

Un fameux opérateur de cinématographe est ici depuis deux jours. A peine s'est-il montré avec sa vaste boîte et son haut trépied, il a conquis des amis — quatre cent trente-huit amis — qui incontinent s'instituent sa providence. Ce sont les militaires espagnols. Dès qu'il est apparu parmi eux, il a bien vu que les sujets ne lui manqueraient pas, et que son voyage ne serait pas vain. Quelle bonne idée il avait eue de faire le voyage de Casablanca ! Entre tant de tableaux qui le solliciteraient, il

n'aurait qu'à choisir. Que souhaitait-il ? On était « entièrement » à sa disposition. Voulait-il une charge, un branle-bas de combat, un assaut ? Préférait-il le spectacle d'une tranchée, des scènes intimes de la vie de camp, des portraits ? Qu'il parle, qu'il parle. Justement on projetait d'inviter sous la tente le général Drude. Le cinématographe serait de la fête, c'était promis : ainsi serait attesté sans réplique « l'accord des Espagnols et des Français ». Tant de bonne grâce enchante le candide photographe. Il conte ces choses avec béatitude, et il ajoute que les Espagnols sont bien obligeants...

Obligeants ou non, ce sont des hommes que ne tourmente point l'hésitation, et qui ne s'embarrassent pas de chimères. Le général Drude a ignoré quelque temps de quel nom il seyait de désigner la troupe qu'il commandait : corps expéditionnaire, troupes de débarquement, corps d'occupation, etc. autant de noms véridiques, mais lequel d'entre eux agréerait à la diplomatie ? Il a choisi le plus modeste : corps de débarquement : M. Santa-Olalla se soucie bien des scrupules et des susceptibilités de la diplomatie ! Dès son arrivée, cherchant un camp, il avait du moins son papier à lettres, ses en-tête, ses cachets, et il signait sans faiblesse : « *Le commandant en chef du corps d'occupation.* »

Voilà de la décision !

*
* *

Nouvelle affaire, et très chaude. Cette fois, c'est le général Drude qui la dirige en personne. Deux pièces de 75 sont en ligne, et, à elles seules, elles tirent 500 coups. La méthode du général est de briser du plus loin possible l'élan de l'adversaire et de l'empêcher d'approcher. Il économise ainsi des vies. Il m'a dit un jour : « Je suis ici avec ces braves gens pour faire la guerre ; mais mon devoir est d'en ramener le plus possible, et tous si je le puis. » Qu'il serait instructif cependant de savoir ce que pèse ici de chair vivante un kilo de plomb !

Comme c'est dimanche et que l'artillerie n'est qu'à deux kilomètres des murs, quelques Européens de Casablanca sont venus au spectacle. Le soir, en famille, on pourra parler de la guerre, et, si on a eu la chance de voir dégringoler quelques bons Marocains, quel joli épisode pour corser le récit ! Au besoin, on y ajoutera. Ils sont une vingtaine derrière les pièces, et chaque coup de canon leur donne le frisson guerrier. L'ennemi dessinant, sur notre gauche, un mouvement enveloppant, le général, qui le suit de la lorgnette, se tourne de leur côté :

— Méfiez-vous, Messieurs, çà va venir par ici.

Ils se regardent et ne comprennent pas tout de suite. Qu'est-ce qui va venir par ici ? Le général insiste.

— Je vous préviens, nous allons recevoir des balles.

Quoi, quoi ! Des balles ? Comment ! des balles ? On reçoit des balles ?... Ce général plaisante... On est au spectacle, voyons, ce n'est pas pour recevoir des balles ! On n'est pas du jeu. On n'est que des gens qui regardent... Mais ce n'est pas vrai, ce qu'il dit. Il veut les éloigner.

Voilà ce qui s'inscrit lumineusement sur leurs physionomies et dans leurs yeux, d'abord stupides, puis narquois. A tout hasard, néanmoins, ils se reculent un peu et se rapprochent des caissons. Un instant se passe... Zzzz... C'est une balle, puis une seconde, une troisième. Cette fois, ils ont compris du premier coup, et, comme je me retourne vers eux, je les vois qui s'égaillent à travers champs, courant de toutes leurs jambes, les mains aux chapeaux, et, par un instinct de tacticiens, déjà dispersés.

Alors le général se met à rire tout seul.

Un peu après, un giclement de poussière se produit contre la roue d'une des pièces, entre les jambes du pointeur, qui tout à coup fléchit. Le général, qui l'a vu, fait, avec une rudesse affectueuse :

— Qu'est-ce qu'il y a, mon petit ? Une

balle?... Ce n'est rien, mon petit, on t'arrangera çà.

Le pauvre garçon, ébaubi et ne sentant pas encore la souffrance, regarde la terre, regarde sa botte, et, s'appuyant à la roue, reste sans paroles. Le lieutenant Raymond le saisit sous un bras; je lui prends l'autre; nous le ramenons à l'arrière, où nous le hissons sur la mule de mon confrère de l'*Agence Havas*, M. Favier, et, dans cet équipage, on le conduit à l'ambulance, où sa blessure est reconnue légère.

Pendant ce temps, un autre a pris sa place, et le service de la pièce continue, avec la même régularité rythmique, sans une hésitation, sans un retard, sans une distraction. En vérité, la machine militaire, ainsi ajustée et remontée, a sa vertu. Par la discipline, l'ordre et la méthode, elle fait du courage individuel un produit de son fonctionnement. L'homme est saisi, masse obéissante, dans l'engrenage de mouvements coordonnés; l'habitude qu'il a de les exécuter lui fait un entraînement automatique et diminue en lui les résistances émotives; il est réduit à n'être plus qu'une valeur, mais relative, nulle à elle seule, déterminée par le produit des valeurs qui l'entourent. N'importe! l'étonnant sang-froid des camarades du blessé, âme vivante de la pièce inerte, et avant tout lui continuant, par devoir, leur service, montre en eux une belle richesse de tempérament. Le

général en a l'orgueil, et, se tournant vers moi, qui reviens à ce moment, il me dit à mi-voix :

— Et ces bougres-là n'ont que dix mois de régiment !

Une fois de plus, nous sommes saisis d'admiration pour l'héroïque courage de nos adversaires. Au début de l'action, attirés dans une embuscade par le goum, qui les a aguichés et qu'ils chargent, se voyant déjà vainqueurs et maîtres du champ, les Marocains sont tout à coup accueillis par l'effroyable feu de nos canons, combiné avec celui des mitrailleuses et les feux de salve de l'infanterie. Alors ces guerriers magnifiques, braves comme des chevaliers de Malte, insoucieux de l'infériorité trop certaine de leurs armes, arrêtent leur charge, font volte-face ; puis, rompant leurs groupes afin d'offrir moins de prise à notre tir, reviennent à l'assaut avec une splendide intrépidité, et c'est pour se faire décimer par le feu terrible de nos troupes... Ah ! puisqu'il est en France des conquérants qui, le cigare aux lèvres, parlent au fumoir d'une expédition marocaine comme d'une excursion en Suisse, que ne peuvent-ils venir passer avec nous une journée sur les crêtes de Casablanca !

Lundi 2 septembre.

M. Nessan, ingénieur des travaux du port, qui furent parmi les causes ou les prétextes

des massacres du 30 juillet, a vu arriver dans son bureau un de ses anciens ouvriers, un Marocain. Le malheureux, molesté et entraîné par les Mediouna, dans les journées du 5 au 7 août, n'a pu redevenir libre qu'en se rachetant. Cela lui a coûté vingt-cinq francs, une fortune, qu'il a pu emprunter. Auparavant, on avait vendu sous ses yeux sa femme et ses deux enfants, dont une grande fille de quinze ans, emmenés comme esclaves.

Dans les camps, ripailles échevelées, coupées de terribles rixes, chacun ne songeant qu'à ravir à son voisin le fruit de sa rapine, et celui-ci n'ayant d'autre pensée que d'accroître son butin. On se réconcilie sur le dos des pauvres gens dont on a fait sa chose. On les a d'abord dépouillés de leurs vêtements, car tout se vend. Quand il n'est plus resté d'eux que leurs tristes corps sans nourriture, on en a fait trafic, et on les promène de tente en tente, nus et désolés, esclaves de qui en fournira le plus haut prix. Voilà les chevaliers contre lesquels nous luttons, et l'on nous dira que l'ordre du monde n'exige pas que la civilisation prenne sur eux quelques droits !

Les plus féroces, dans ces repaires, sont les anciens soldats du Maghzen. N'est-ce pas charmant ? Les hommes chargés de la police et désignés pour le respect de la règle — si ce mot ne détonne pas au Maroc — s'instituent les indicateurs et les pourvoyeurs des pillards contre

lesquels on leur a remis des fusils ! N'oubliez pas que c'est avec des ironistes de cette qualité que les augures d'Algésiras nous ont, sans rire, conféré le soin d'organiser la police dans l'empire de Sa Majesté Chérifienne.

Aux hommes des tribus, ces soldats rouges sont précieux. Connaissant les gens de la ville — ceux qu'ils protégeaient hier — ils les nomment et déterminent sans erreur la culpabilité de chacun. Les pires des forbans sont, à leurs yeux, les pauvres diables qui, s'étant mis au service des Européens, ne se croyaient pas pour cela tenus de les trahir. Aussi les ouvriers indigènes du port demeurés loyaux, ils les montrent comme des « chefs », et on leur fait bien voir ce qu'il en coûte d'être un « chef », quand on n'est pas celui des massacreurs !

Parmi ces honnêtes courtiers, que le Maghzen ne payait pas — ce fut son grand tort — et qui, maintenant, moyennant quelques bonnes délations, se gobergent aux frais des tribus, il en est un qui se distingue : c'est le gardien de la porte de Sidi Bel Yout, proche des chantiers. Celui-là est un maître. Du temps où il exerçait ses fonctions, il prélevait, de son autorité propre, une sorte de dîme sur les ouvriers qui, presque tous, passaient par cette porte pour se rendre au travail. L'entreprise chômant, il reprend son commerce, mais sous une autre forme et ailleurs.

Il y a encore les ouvriers traîtres, car il est certain que beaucoup d'entre eux furent les instigateurs ou les complices de l'agression. Ce sont les farauds de la bande; c'est leur politique qui triomphe, et ils se pavanent dans les camps : si les Mediouna et autres seigneurs ne montrent pas du respect pour ces hommes d'état, ils sont bien injustes.

*
* *

Il est un Européen qui, le premier dans l'éternité, a passé le seuil d'une mosquée marocaine : c'est le docteur Merle. Ni la curiosité ni un désir de bravade ne l'y ont dirigé, mais la volonté de faire le bien. J'ai parlé des cadavres, du sang, de la pourriture.. Hélas! sait-on que, selon les statistiques, le dieu des guerres veut cinq blessés pour coucher un mort? Si l'on a relevé à Casablanca cinq ou six cents cadavres, pour compter au plus juste, faites le calcul du nombre des blessés. Que sont-ils devenus? Beaucoup se sont enfuis sans doute, ou ont été emportés pour aller guérir ou mourir sous quelque tente ou dans un village de la Chaouïa. Beaucoup se sont tapis au fond de leurs maisons, d'où on les vit, larves, surgir et se traîner, quand le silence commença de se faire dans la ville; j'ai noté la rencontre pathétique de cette belle jeune femme, que mangeaient vivante les mouches,

et qui mourait doucement, douloureusement, sans plainte, de sa plaie sanglante.

Beaucoup périrent, privés des soins les plus sommaires. Il en vint quelques-uns au dispensaire français, que dirige le docteur Merle. Ce furent les plus hardis, car l'Arabe, déjà rebelle aux soins médicaux et aux opérations, appréhendait, en ces jours de tempête, jusqu'à la lumière du soleil, et les plus braves eussent souhaité de se faire taupes pour disparaître sous la terre.

On sut un jour qu'une mosquée de Casablanca servait d'asile à certains de ces débris, et le docteur Merle s'y présenta. « Toubib », fit-il, c'est-à-dire « médecin ». Le gardien qui veillait au seuil le regarda avec angoisse, car il savait bien que maudite deviendrait aussitôt la maison de prière souillée par un pied roumi. « Toubib », répéta le docteur, et, écartant le pauvre diable, qui ne songea point à résister dans une ville qu'il voyait aux mains des « chiens », le toubib entra...

Plusieurs fois j'ai pénétré à sa suite dans la mosquée de misère, à l'heure de sa visite quotidienne, mais il y eut des jours où, fatigué d'un trop violent effort, je n'ai pu prendre sur moi d'attendre qu'elle fût achevée. Tout ce que l'invention malfaisante est capable de produire de destruction et d'horreur, de faire d'entailles et de mutilations dans de la chair vive, tout ce qu'elle peut briser d'un corps

sans lui enlever tout à fait la conscience et le souffle, et tout ce que la nature sait ajouter, par les végétations, par la décomposition, par la pourriture, à l'œuvre savante des hommes, voilà les tableaux de l'horrible musée qu'est devenue la maison sacrée !

Les hommes, les femmes, les vieux, les jeunes, tous sont confondus dans la douleur. Dans le *mirhâb*, enfoncement de la muraille tourné vers la Mecque, grouille une nichée d'enfants sales et dépenaillés, dont les uns sont blessés et les autres accompagnent leurs mères. Un peuple misérable gît, se traîne et se tord sur les nattes. Les jambes et les bras cassés sont les hors-d'œuvre ; nous avons mieux : des blessures dans le ventre, des balles qui perforent une poitrine, brisent un os, traversent un poumon, et, de l'avant à l'arrière, creusent un couloir où chemine un pus vert.

Un malheureux, de vingt ans à peine, n'a, depuis un mois, d'autre position que d'être étendu sur le ventre, parce qu'une balle, entrée dans son dos entre les omoplates, en est sortie à la hauteur du rein, en s'ouvrant une large et immonde porte. Un adolescent, pris dans un incendie, a les deux jambes complètement brûlées jusqu'au-dessus des genoux. Un vieillard, dont la barbe est blanche, a eu les os de la jambe brisés par un projectile, et, se tapant sur le ventre, protestant qu'il est

brave et ne se plaindra pas, ne cesse pas de réclamer l'amputation. Un homme splendide, jeune, qui a les yeux ombrés et profonds, le teint doré, les traits réguliers et purs, le front haut ceint d'un turban, montre une face impassible de sphinx, sans barbe, et, accroupi, se tient constamment immobile, le buste droit, sans que jamais, du fond de son cerveau, quelque chose de sa pensée vienne affleurer son visage, ne faisant d'autre geste que celui de la main qui agite avec noblesse dans l'air chaud un écran de paille tressée. Celui-là est un privilégié ; il en est quitte pour une blessure légère du bras gauche ; mais il en a la pudeur et la drape amplement d'étòffes superposées.

A côté de lui, une femme encore jeune, et qui, ailleurs qu'ici et dans un autre costume, serait belle, montre des yeux hagards, un visage tordu de souffrance ; quand je me suis approché d'elle un jour, elle me désigna sa jambe, et, me prenant, moi aussi, pour un « toubib », elle faisait, de la tranche de sa main, un geste vertical et me suppliait désespérément de lui enlever le membre qui la torturait. Une autre, misérable et ridée, a une fracture de l'épaule. Elle souffre, et ses yeux pleurent. Et, comme elle veut se lever, elle porte à sa bouche, de sa main droite, les doigts de sa main gauche, les saisit entre ses dents, et ainsi se soulève, retenant dans ses mâchoires le poids de son bras inerte.

Un seul de ces malheureux est installé avec quelque apparence de confort. C'est un grand diable, qui a une barbe noire et un certain air de majesté, et qui, étendu sur une chaise longue de paille, ne cesse pas de fumer : il est le frère de l'ancien caïd Hadj Hammou, qui fut de nos plus sournois adversaires, et dont la main active a travaillé à la préparation de la journée sanglante du 30 juillet. Celui-ci a reçu à la cuisse deux balles, et le voilà tristement allongé dans une mosquée, où son salut, s'il doit vivre, lui viendra des roumis !

Rapide, méthodique et précis, secouant ses aides trop lents, le docteur Merle va de l'un à l'autre, et, successivement, les fait transporter hors de la partie couverte de la mosquée, en plein air, sur le sol dallé, préalablement lavé à l'acide phénique. C'est là que, accroupi, les manches relevées, penché sur d'affreuses plaies, bravant les odeurs putrides qui s'en dégagent, il défait et refait les pansements, et, quand il le peut, opère. Et c'est ainsi chaque matin. Il accomplit un devoir humain, et sans doute comprendrait mal que l'on s'en étonnât. Mais il est des degrés dans le mérite, et cette quotidienne descente dans l'enfer de la destruction et de la souffrance n'est pas l'effet d'un zèle ordinaire. Il est bon qu'on le sache. Il n'est pas mauvais non plus que les Français, et d'autres avec eux, apprennent par cet exemple que la France ne se manifeste pas seulement

aux Marocains par ses « frégates » et ses canons...

L'autre jour, un Allemand, le docteur M..., fameux par l'acharnement qu'il mit naguère à combattre au Maroc l'influence française, venu à Casablanca, a visité, en compagnie de sa femme, la mosquée. Des gens qu'ils avaient amenés portaient du pain; eux-mêmes s'étaient munis de pièces de monnaie; et ils firent à tous les réfugiés de l'asile une charitable distribution.

Nul qui n'approuve cette excellente pensée. Mais des journaux allemands, incontinent avertis par une renommée aux grandes ailes et de riche imagination, imprimèrent sans délai, à propos de cette visite, décrite en termes extatiques, que les Allemands étaient les seuls à montrer de la pitié pour les déplorables victimes de la guerre.

Voilà l'excès. N'importe qui, du bout d'une main gantée, peut, en s'apitoyant, distribuer des pains et des sous; mais c'est autre chose de respirer des pestilences et de manier des chairs pourries, et nous attendons encore le médecin étranger qui offrira son aide au docteur Merle.

*
* *

Le général Drude fait profession de ne pas lire les journaux. Il semble, en effet, qu'il ne

les lise point, car il faut lui révéler les nouvelles les plus retentissantes. J'ai su cependant qu'il est habituellement assez bien informé des choses qui le concernent.

L'autre jour, le nez dans un journal, je le rencontre :

— Ah ! fait-il en donnant une tape sur ma feuille dépliée, il y a un personnage que je voudrais bien étrangler !

— Et qui ?

— Le général Drude, donc !... Est-ce qu'on ne va pas bientôt cesser de parler de lui ?

Ce n'était là, je le crois bien, qu'une façon de dire.

Jeudi 5 septembre.

Je reviens de Tanger sur l'*Oued-Sebou*, de la Compagnie Paquet, et, à sept heures du matin, nous entrons dans le brouillard, mais dans un brouillard comme gluant, qui dresse sa muraille opaque à trente mètres du navire. A neuf heures, le capitaine stoppe et dit : « Je dois être en face de Casablanca. »

Nous voici immobiles, sans lumière, sans espace, sans horizon, et je m'imagine que, si nous naviguions dans l'éther, parmi les étoiles du firmament, notre solitude serait moins pesante.

Toute la journée, sans une éclaircie, sans qu'une fissure ait entr'ouvert la paroi et fait un

chemin au soleil, la prison des nuages nous enserre. En prêtant l'oreille, nous percevons le bruit des brisants, signe que la terre est proche, mais quelle terre ?

A une heure, nous avons vu soudain surgir du mur gris, à vingt mètres, un fantôme : une vedette à vapeur de l'un des navires de l'escadre de Casablanca, perdue, elle aussi, depuis le matin. Notre capitaine interpelle l'enseigne qui la commande ; mais, plus fier que Neptune, celui-ci n'agite même pas, en réponse, son trident.

Le sifflet, la sirène, la cloche alternent leurs concerts. Nul bruit ne répond à nos appels, et, à mesure que passent les heures, notre solitude nous apparaît plus sinistre. Le docteur Henri de Rothschild, qui est du voyage avec ses distingués collaborateurs, les docteurs Abel Desjardins et de Sard, et son ami le vicomte de Bondy, se désespère de ne pouvoir débarquer que le lendemain son matériel d'hôpital.

Déjà nous avons pris le parti de passer la nuit ainsi, lorsque, à six heures, comme un souffle chasse la fumée d'une cigarette, la brume soudain s'écarte. Nous nous trouvons en effet en face de Casablanca, et les vaisseaux de guerre sont à six cents mètres de nous. Est-ce que le brouillard est aussi imperméable aux appels des cloches, des sifflets et des sirènes qu'aux rayons de soleil ?...

Vendredi 6 septembre.

Liesse dans le Mellah. Le *Magnus*, qui arrive de Gibraltar et de Tanger, en ramène un contingent notable : trois ou quatre cents israélites, qui, ayant fui Casablanca au moment des catastrophes, y rentrent à l'heure de la paix revenue.

Ce ne sont pas des indigents. Ici comme en tous pays, les pauvres n'ont eu dans la tourmente d'autre ressource que de se tapir au fond de leurs réduits, d'y attendre l'irruption du vainqueur, d'offrir le dos à ses coups, de mourir de violence ou de faim. Ceux-ci sont des juifs pourvus. Commerçants, tailleurs, selliers, bottiers, usuriers, il en est parmi eux dont la fortune est notoire. Tous, en tous cas, disposaient pour le moins d'un pécule qui leur a permis de monter sur un bateau et de vivre un mois entier en des contrées plus favorables.

Cependant une joie descend en eux à la pensée de regagner leurs foyers, et leurs visages la divulguent. Pas de race au monde qui possède plus de vertus d'intérieur et chérisse davantage sa maison, que ce peuple nomade. Aux lieux où ils vécurent dans la quiétude, que vont-ils retrouver ? Des logis dévastés et vidés, le désordre et la ruine. N'importe ! Quand leurs frêles bateaux, glis-

sant entre les masses des noires barcasses, accostent à la grève de la Marine, et que, se mouillant les pieds, hommes et femmes sautent dans le brouhaha du port, où des marins, péniblement, débarquent des chevaux, ils montrent des figures lumineuses. Des parents, des amis, avertis de leur arrivée, sont venus les attendre. Les femmes s'embrassent, les hommes se baisent les mains, et l'on rie béatement, sans que les uns ni les autres trouvent tout de suite un mot à se dire. Quel mot se diraient-ils? La pensée les obsède du drame souffert, et ils se regardent avec une sorte de stupeur, comme des gens qui reviennent de très loin.

Tout le jour, on les rencontrera par les rues, les hommes en houppelandes noires et en calottes de sacristains, les femmes, épaisses et enjuponnées, avec des robes à ramages, des babouches brodées d'or, des fichus de laine rose ou bleue dont elles s'enveloppent le buste, et ces mouchoirs de soies multicolores, où soigneusement elles enferment leurs cheveux nattés, et qui retombent dans le dos, jusqu'à la taille, en une longue pointe effilée, comme si, dans leurs chevelures, les femmes mettaient leur impudeur. Elles se font des révérences familières, battant l'air de leurs mains molles, et s'embrassent sur les joues tant qu'elles peuvent. Elles s'entraînent ainsi l'une l'autre ; puis, marchant de leur pas alangui

d'orientales, elles vont par théories, se tenant le bras, et visitent la ville, leur ville.

*
* *

Elles s'arrêtent devant les logis incendiés, et souvent s'exclament. Que je souhaiterais d'entendre leur langage ! Ici, peut-être, fut la boutique d'un proche, et, plus loin, la demeure d'un oncle chez qui, j'imagine, l'usage, était de se réunir aux jours de fêtes religieuses, quand toute la famille endimanchée, assise en rond, devise, du lever du soleil jusqu'à son coucher, sans manger ni boire, sans autre intermède que d'aller, aux heures rituelles, prier à la synagogue.

Elles cheminent ainsi à travers la ville, stupides et simples devant la perfection de travail de la Mort. S'il leur reste des sens capables de frémir devant la laideur et la saleté, qu'elles prennent garde de s'enfoncer dans les profondeurs de la Bhira ; arrivées à une petite place que je connais bien, où un poste de tirailleurs veille dans l'ombre fraîche d'une maison à colonnade, qu'elles rebroussent chemin : les ruines du feu sont moins repoussantes et moins douloureuses que ne sont les grouillements des larves humaines de la Bhira.

J'y ai pénétré un jour, au hasard d'une promenade de découverte ; j'y suis retourné

volontairement une autre fois ; et je crois bien que cette double expérience a épuisé tout mon courage d'investigation. En des récits, trop nombreux sans doute pour l'intérêt du lecteur, mais insuffisants en regard de la réalité, j'ai tenté de décrire quelques-unes des horribles visions qui composent l'enfer de Casablanca. J'ai eu l'impression qu'une plume imagée et forte eût pu, au défaut de celle qui écrivait, en faire des peintures exactes et émouvantes. Aujourd'hui, au seuil de cette Bhira, je me demande en vérité s'il est possible, à l'aide de mots, de surexciter assez les imaginations pour y faire apparaître une si dégoûtante horreur. Ce n'est rien de décrire des spectacles de mort et de sang. Les ignobles tableaux des laideurs de la vie rencontrent des yeux plus rebelles ; c'est que chacun, dans la détresse bestiale d'êtres pareils à lui, aperçoit obscurément des raisons de s'accuser, et que son égoïsme, insoucieux des solidarités qui dégradent, trouve plus commode de l'ignorer ou de la nier.

Si malheureuse que soit la plus grande part de la population juive de Casablanca, si sordide son Mellah, cette écume pourtant a son écume, cette fange a son résidu : la Bhira.

C'est la cité du plus bas commerce et de la plus immonde misère. En des rues étroites, graisseuses, empuanties, où les eaux ménagères stagnent entre les pavés, où grouille un

peuple en lambeaux, et plus sale encore qu'il n'est pauvre, s'ouvrent des réduits noirs qui sont des boutiques, où l'on débite des choses indéfinissables et d'où s'échappent des pestilences. Plus loin, la zone des boutiques franchie, s'alignent des cabanes ou des huttes, couvertes de chaume ou de plaques de zinc tuyauté, ou de bois tout simplement, et qui, dans un espace minuscule, logent des familles entières.

L'horrible de la Bhira, ce n'est pourtant ni sa misère, ni son ignominie, ni l'affreuse et tenace odeur qui vous oblige à vous boucher le nez et dont s'imprègnent les vêtements; c'est la dégradation des êtres qui s'y traînent.

Au seuil de leurs taudis, hommes et femmes, à demi nus et tassés comme des limaces, sont accroupis et regardent le passant d'un œil oblique, d'où coulent la crainte et la bassesse, où se dénoncent toutes les tares et tous les vices d'âmes croupissantes. Emplissant les ruelles, des enfants s'ébrouent, mais quels enfants! Vêtus de loques et pieds nus dans la boue fétide qui compose ici le sol, ils montrent des visages repoussants, et tels que l'on se demande lequel est le plus ignoble, de ces figures de crasse qui se haussent vers vous pour mendier, ou de ces pieds qui s'enfoncent dans la terre putride. Quelques-uns sont infirmes; quelques-uns sont percés de maux affreux; des ulcères rongent leurs faces; des

membres sont tordus ; des yeux sanglants, où se posent les mouches, sont déjà à demi entrés dans la nuit éternelle, dont les enveloppe l'ophtalmie purulente ; et ils promènent leurs doigts sur ces horreurs pour les sucer ensuite...

Et voilà pourtant des êtres humains ! C'est de ce cloaque sans nom qu'est sorti, n'en doutons pas, il y a deux ou trois générations, le riche marchand ou l'opulent usurier, que son travail, son intelligence ou son astuce ont conduit dans une maison du quartier européen, où la beauté éclatante et copieusement dotée de sa fille se montre parfois entre les rideaux de soie de sa fenêtre.

En vérité, ce bourgeois cossu, qui s'habille aujourd'hui à l'européenne et fait le voyage de Paris, n'a-t-il pas quelques devoirs envers la Bhira ? Et nous-mêmes, qui nous disons les civilisés, sommes-nous donc sans obligations à l'égard de ces malheureux, que l'ignorance, la misère et une longue suite de persécutions retiennent dans leur ignominie ? Voici une matière humaine sur laquelle il sera licite d'exercer nos facultés civilisatrices : elle est plus proche et sera plus docile que ne sont des nègres lointains ; que ne tentons-nous cette œuvre ? Louons du moins M. Henri de Rothschild, qui a remis au commandant Mangin une somme d'argent destinée à secourir ces larves. Rien d'autre à faire, pour débuter, que d'incendier et de raser la Bhira. Le feu purifie.

# IX

## 6-10 SEPTEMBRE

Sur les routes de l'espérance. — La Chaouïa joue au jeu du cheikh qui s'amuse et des Français qui sont sérieux. — Le charbonnier du coin. — La femme aux yeux noirs et l'Arabe à la barbe d'or. — Une affaire de mœurs. — Un photographe, héros sans le vouloir. — Le général n'est pas content. — Les « histoires » et le « petit complot ». — Il en a assez, et Taddert « ne lui dit rien ». — Un rêveur et un sage : le commandant Lesquivit. — Silence et aquarelle. — M. Malpertuy achève de reconquérir son consulat. — Un homme d'action : le lieutenant de vaisseau Le Vay. — Du Laos à Casablanca.

Vendredi 6 septembre (*Suite*).

En débarquant hier, j'ai trouvé Casablanca paisible, et le consulat de France emporté sur les routes de l'espérance. Notre consul n'a jamais pensé que la campagne dût être longue. Dès le début, après chaque engagement, il se plaisait à endormir nos inquiétudes en nous assurant que les Marocains étaient las et qu'ils allaient se rendre. Un quidam de la Chaouïa est survenu à point, pour lui permettre de croire que sa prophétie est, cette

fois, en voie de se réaliser. Un certain Maaïzi, cheikh de la tribu des Chtouka, lui a écrit en vue de l'informer que les tribus, décimées, sont à bout d'efforts et demandent la paix. A quoi le consul, réfrénant les manifestations de son allégresse, a sagement répondu qu'il ne consentirait à causer qu'avec des délégués authentiques de chaque tribu. Rendez-vous avait été pris ce matin au consulat. La délégation n'y a point paru, et les fronts se rembrunissent.

Elle n'y paraîtra point, voilà qui est certain pour moi, et j'en ai fait hier le pari. Le gain le plus assuré de la merveilleuse combinaison du Maaïzi aura été d'immobiliser pendant deux jours nos soldats, car le général Drude, afin de ménager sans doute « l'élément civil », a eu la bonne grâce de consentir une sorte d'armistice de quarante-huit heures. Si les Marocains ne parviennent pas à nous faire reculer dans les combats, ils réussissent assez bien, on le voit, à nous faire toucher les épaules dans les feintes de la diplomatie, et cette aventure n'illustrera pas les fastes de Casablanca.

Si pressé que l'on soit, ainsi qu'il paraît, de faire la paix ou quelque chose qui y ressemble, ne pouvait-on, du moins, prendre le temps de réfléchir, et, sur les seules œuvres de la diplomatie, la logique est-elle sans prise? Cette tribu des Chtouka, à laquelle appartient le

Maaïzi, est l'une des plus faibles et les plus négligeables de la Chaouïa. Elle se compose de pauvres diables fort peu guerriers, qui ne songent qu'à vendre le charbon de bois dont ils sont grands producteurs, leurs poules et leurs œufs, et la guerre actuelle a ruiné leur commerce. Leur désir le plus certain est de reprendre en paix les relations avec Casablanca et d'y pouvoir amener des marchandises sans dommage. Qui les en blâmera?... Mais quoi! Maaïzi n'est même pas le caïd des Chtouka; il y est cheikh, c'est-à-dire seigneur de deuxième catégorie, et, si bien intentionné qu'il puisse se montrer, ce ne sont pas des guerriers de bonne humeur ou des commerçants débonnaires que nous pouvons rechercher à présent comme interlocuteurs; ce sont, s'il leur convient, des personnages qualifiés de tribus notoires et capables de traiter en leur nom.

Il ne s'agit pas, dans la controverse qui s'est élevée entre nous et ces messieurs de la Chaouïa, de taxer le prix du stère de charbon ou du quarteron d'œufs de poule, mais de quelque chose de plus important, à savoir s'il sera permis aux Européens de faire en paix le commerce aux côtes marocaines. Sur cette question, nous ne pouvons discuter qu'avec des gens autorisés à le faire, et nous n'avons pas de temps à perdre aux palabres dilatoires du charbonnier du coin. Le prin-

cipal personnage du dialague est le canon. Il a eu tort de se taire pendant deux jours. Lorsque viendront à nous, non pas des cheikhs, mais les caïds et les notables des grandes tribus, alors il pourra faire trêve pour que nous entendions leurs voix.

Si nous voulons ménager la vie de nos soldats, notre temps et notre argent, gardons-nous de nous laisser prendre à tous les attrape-nigauds du monde oriental. Faisons vite et agissons à coup sûr. Je crois bien d'ailleurs que ce pourrait être la devise du général Drude, qui semble avoir subi, plus qu'il n'a accepté, ce singulier armistice[1].

Samedi 7 septembre.

D'un bateau qui venait du nord, j'ai vu débarquer, à la nuit tombante, une jeune femme arabe dont on n'apercevait que les yeux noirs sous des voiles de laine blanche. Une domestique, portant un enfant, l'accompagnait. Un arabe, avec mille précautions, la guidait ; sa sollicitude était active, prévoyante

[1] Selon les dépêches que lui-même adressait au gouvernement, le général Drude se donnait en réalité comme l'inspirateur et le directeur de ces négociations ou prétendues telles, ainsi, du reste, que de celles qui suivirent. Il n'y paraissait point. Elles étaient, en outre, présentées comme des démarches sérieuses. Il en résultait que le gouvernement croyait une chose, et que les témoins directs en savaient une autre. Je n'ai pas cru, néanmoins, en revoyant ensuite ces notes, prises au jour le jour à Casablanca, devoir modifier leur caractère.

et inquiète ; il la soutenait le long de l'escalier glissant, la dirigeait vers la barque soulevée par la vague, et, quand un débardeur espagnol la saisit dans ses bras pour l'y faire descendre, il fut visible que la chose lui était déplaisante. J'ai déjà rencontré, quelque part, les yeux noirs de cette femme, j'ai vu surtout l'étrange barbe blonde et le lorgnon de cet arabe soigné : où donc les ai-je vus ?... Je me rappelle.

C'était le 8 août. Trois jours plus tôt, le *Galilée* avait bombardé Casablanca, et c'est la veille que le général Drude y avait débarqué. Je me trouvais depuis deux heures à Tanger, lorsque parut dans la rade un vapeur anglais qui, venant de Casablanca, en amenait, avec des nouvelles, des habitants affolés, fuyant la ville encore fumante. Tandis que je descendais vers le centre, leur foule, qui venait de débarquer, remontait la grande rue de Tanger, poussée et disjointe par l'extraordinaire cohue qui ne cesse de l'emplir. On les regardait passer. N'étaient-ils pas les « rescapés » du moment, les survivants miraculeux d'un drame qui, si proche encore et si mal connu, se grandissait dans les esprits de tout ce que l'imagination y substituait à la vérité ignorée?...

Différents de la bande morne, des réfugiés de distinction apparurent tout à coup. Sur une belle mule noire, une femme hermétiquement voilée s'avançait, tenant devant elle un jeune

enfant. Les fines étoffes qui l'enveloppaient, leur blancheur, ses babouches brodées annonçaient une personne d'un rang élevé. On n'apercevait d'elle que deux yeux noirs, des yeux admirables et profonds, prolongés par le kohl jusqu'aux tempes, ombrés de longs cils, des yeux jeunes, amusés et curieux, qui, dans une étroite fente des étoffes accumulées, se posaient tout alentour avec ingénuité. Derrière elle, sur une autre monture, un arabe, serrant contre lui un second enfant, suivait l'inconnue aux yeux luisants, et, si je me suis souvenu de la rencontre de ce couple, c'est moins à cause de l'énigme de ces yeux d'amour que pour l'étrangeté de cet arabe. Il portait une barbe blonde bien taillée et séparée au milieu, et un lorgnon d'or chaussait son nez. Il regardait à droite et à gauche, attentif et agité, évidemment inquiet de tous les regards qui se détournaient au passage de sa femme. Cette jalousie soupçonneuse est bien d'un arabe. Mais ce teint pâle, cette barbe d'or, ce lorgnon que retient un fil noir ?... Eh ! bien, sachez-le, cet arabe est un faux arabe.

Un Français, à qui sa trop susceptible patrie rendit inhospitalier, pour des peccadilles, le sol natal, s'est, depuis des années, réfugié au Maroc. Le vieil homme, pareil au docteur Faust, y a jeté aux flammes du passé sa défroque ancienne, et il a décidé de se refaire une âme et une existence neuves. Il s'ha-

bille à l'arabe, vit en arabe, aime en arabe, et cette femme est sienne, car il l'a achetée. Heureux époux, qu'enrichit l'amour de deux enfants, et que berce une existence quiète, dépourvue des agitations de nos villes trop pressées et trop susceptibles! Mais quelle catastrophe, si, dans les jours où Casablanca fut aux mains des sauvages, quelque Médiouna sans délicatesse eût croisé sur sa route, derrière le lorgnon d'or, les yeux noirs.

Dimanche 8 septembre.

La nuit, au camp, un tirailleur s'est levé sans bruit. Il a pris son fusil, l'a chargé, a appuyé le canon contre son ventre, puis a pressé la détente, et il est mort.

Gros émoi. Qu'est-ce?... Le mal du pays?... L'ennui? Le désespoir de combattre des frères de race?...

Rien de tout cela. Une affaire de mœurs, voilà tout...

*
* *

Lundi 9 septembre.

Une aventure comique et déplorable est celle de M. Mesguich, artiste du cinématographe.

Le soir de son arrivée, M. Mesguich, qui mangeait à notre table, disait :

— Je suis venu à Casablanca. Mais je ne vais pas m'exposer à des risques. Ce n'est pas mon métier de faire la guerre. J'ai une femme et des enfants, à qui je me dois.

Chacun applaudit à la sagesse de ce langage. Mais M. Mesguich est un homme distrait, et sa distraction faillit, à son insu, faire de lui un héros.

Aidé d'un juif et suivi d'un bourricot qui portait son lourd appareil, il parvint, l'autre après-midi, en un lieu qui lui sembla propice à dérouler ses bandes. Et déployant les branches de son trépied, y vissant sa lourde boîte, M. Mesguich se livrait en paix à de minutieuses mises au point, lorsqu'un cavalier qui l'accompagnait, et qui s'était un peu éloigné, revint vers lui au galop en criant : « Filez ! Filez vite ! »

— Quoi, quoi ? faisait le candide photographe.

— Mais vous ne voyez donc pas ?

L'infanterie qui le flanquait tout à l'heure avait disparu pour aller prendre une autre position. La cavalerie avait changé d'objectif. De la gauche, accourait maintenant à toute allure un gros de Marocains, qui, selon leur tactique, essayaient de nous tourner, et, en nous tournant, allaient isoler le confiant opérateur, seul à présent sur une crête déserte, éloigné de sept ou huit cents mètres de l'artillerie...

Il lança dans l'espace un foudroyant juron, et, ramassant appareil et trépied, sans prendre le temps de les démonter, il les jeta sur son épaule et se précipita vers l'artillerie, tandis que son jeune juif fuyait de toutes ses jambes et que le placide bourricot raclait la terre de sa langue.

M. Mesguich gagna à temps son refuge, et il en fut quitte pour l'émotion. Mais, le soir, il eut une attaque de dysenterie qui le tint trois jours. Et cette petite anecdote pourrait s'intituler : Aventure du héros sans le savoir. Racontée par M. Mesguich, qui a le sens de la narration, elle est irrésistible.

*
* *

De bonne heure, ce matin, je suis allé au camp. Le général, mal remis encore d'un accès de fièvre coloniale, est de mauvaise humeur, et c'est la première fois que je le trouve en cet état :

— J'en ai assez, fait-il sans préambule, de toutes ces « histoires » que je sens rôder autour de moi!... Voilà maintenant qu'*on* veut me dicter ma conduite!... *On* veut me forcer à aller à Taddert, et tout de suite!... *On* exige que je fasse ceci, ou cela! Et *on* va jusqu'à circonvenir mes officiers, dans mon entourage!... Oui, ce matin, un de mes officiers d'ordonnance vient me trouver et me dit qu'il

faut aller à Taddert!... Ah! non! Je n'aime pas ça!... Ah! je le sentais bien, depuis quelque temps, leur petit complot!... Mais non, non, ça ne réussira pas. Qui commande ici? Hein?... Qui a la responsabilité?... Eux, ou moi? Sur qui tombera-t-on, si je m'aventure et rate mon affaire?... Sur eux ou sur moi? C'est encore eux, vous le verriez, qui seraient les plus sévères à m'accuser!... Je prétends n'agir qu'à ma guise, à mon heure, et selon mon gré. Et quand j'ai quelque chose là, vous savez, ça y est. Il suffit qu'on veuille me forcer la main pour que je ne marche pas... Je n'ai pas seulement en mains la responsabilité de mes soldats, dont je ne ferai pas tuer un seul à l'aventure, je tiens aussi le sort du ministère, ah!... Eh bien, je serai loyal, et je ne mettrai pas dans l'embarras des gens qui ont eu confiance en moi... »

Le général continue ainsi longtemps. Il ajoute qu'il n'a pas encore autant de monde qu'on le croit, que les deux bataillons de renfort qu'on lui a expédiés n'avaient chacun que 600 hommes au lieu de 800, qu'en somme il ne dispose au total que de 4.200 fusils, et qu'il ne peut pas en emmener dans une sortie plus de 1.800. Et il conclut :

— C'est pour toutes ces raisons que Taddert, Taddert... eh bien, ça ne me dit rien.

J'ai beaucoup aimé ce langage de chef prudent et fier, et je me suis permis de le dire au général.

Cet homme est, en vérité, fabriqué d'acier. Il ne s'est pas encore couché dans un lit, il ne s'est pas déshabillé une seule fois la nuit, depuis qu'il est ici. Il s'étend, chaque soir, sur un lit de camp, tout vêtu, et jette seulement sur lui une couverture. On apporte devant moi un lit que lui envoie le docteur de Rothschild : c'est le premier qui entre dans sa tente. Il y a dix-sept jours qu'il n'a enlevé ses bottes que pour les soins de sa toilette. Ajoutez qu'il dort à peine. C'est un miracle qu'il soit encore debout.

Mardi 10 septembre.

Le capitaine de frégate Lesquivit, qui sert à bord de la *Gloire*, est un homme doux, bienveillant et taciturne, et qui lave avec distinction de lumineuses aquarelles. Il est à terre depuis un mois; il y occupe le poste de commandant de la ville, et il semble que ce ne soit point là une sinécure. Mais ces fonctions sont nominales. Il en fut pourvu au moment de l'arrivée du commandant espagnol Santa-Olalla, plus ancien de grade que le commandant Mangin, et, pour prévenir chez M. Santa-Olalla l'envie de revendiquer cette ancienneté, le général Drude pria l'amiral Philibert de détacher à terre un officier de grade supérieur, qui, prenant le titre, éviterait ainsi les compétitions. Il fallait un homme de tact et de mesure, qui ne fût point poussé par le besoin

de se distinguer, qui sût comprendre ce que l'on attendait de lui et s'y résigner, car il n'était aucunement question ni de dépouiller le commandant Mangin ni même de restreindre ses intelligentes initiatives. Le choix de l'amiral fut parfait : le commandant Lesquivit vint à terre.

Il s'y promène avec lenteur et mélancolie, inclinant vers le sol une petite tête perdue sous un vaste casque blanc, frappant les cailloux du bout ferré de la canne recourbée qui ne le quitte pas, les blanches jambes de son pantalon de toile constamment enfermées dans des guêtres de cuir ou dans des bandes molletières, bien qu'il ne fasse de courses ni à pied ni à cheval et que le temps soit uniformément beau. De la poche de sa veste, émerge un carnet, qu'il tire parfois pour prendre sans hâte un croquis dans la cour du consulat ou à quelque coin de rue. D'une humeur toujours égale, il se montre avec chacun simple, affable et silencieux. Bien qu'il découvre peu son âme, il est aisé de discerner qu'un rêveur habite en lui, et qu'il porte sous son front quelque chose de l'esprit méditatif de la mystérieuse Armorique, sa patrie. Il est mince et osseux, et, avec son front saillant, ses yeux enfoncés et perçants, son nez aigu et la pointe dardée de son abondante barbiche, il figure assez bien, perché sur ses hautes jambes, quelqu'un de ces oiseaux de la mer qui, ayant

traversé l'espace et porté au-dessus des nuages, en plein firmament, leur orgueilleuse domination, se reposent sur le rivage, et, dépaysés, inhabiles à la marche, considèrent avec mélancolie la terre insuffisante à contenir leur rêve.

M. Lesquivit est un officier des plus distingués. Mais tel que je le devine, il n'est pas un fanatique de l'autorité, et le délire du commandement ne le troublera jamais. J'imagine au contraire qu'à ces fragiles illusions de la vanité humaine, il préfère le délice des heures nocturnes où, à son poste sur la passerelle, plongé dans l'impénétrable immensité, il se grise de solitude et de silence, et, face à face avec soi-même, se confie éperdûment des choses que l'on ignorera toujours.

Les accidents de la vie quotidienne sont pour lui des phénomènes sans lustre et sans conséquence. Aussi considère-t-il les hommes et les choses avec une indulgence toute pareille à de l'indifférence, et, l'ayant quelque peu pratiqué, j'en suis encore à entendre de sa bouche, sur qui que ce soit, un jugement qui serait défavorable, ou, pour mieux dire, un jugement tout simplement.

Ses rapports avec ses matelots, qui attestent une âme bienveillante et détachée, ne sont pas l'occasion de moindres surprises. S'il leur fait une observation, c'est sur le ton d'une admonestation paternelle, comme d'un homme qui

n'y attache nulle importance et serait désolé que se frappât celui à qui il s'adresse. Des marins, qui font la cuisine, manquent un jour toute la suite du menu; quand on arrive, pour finir, à un plat d'aubergines, dont le maître-coq, ignorant de ce légume, a extrait la chair pour la remplacer par de la farce, soigneusement roulée dans la peau violette, le commandant Lesquivit, par exception, éclate, et il fait doucement : « Ce n'est pas mangeable ». Son ordonnance, qui sert à table, esquissant une défense de ses camarades, il riposte avec accommodement : « Tu goûteras, tu verras bien », du ton dont vous répondriez à un convive qui ne serait pas d'accord avec vous sur la qualité d'un mets.

Un autre soir, on se querelle si fort à la cuisine, que le bruit couvre les conversations de la salle à manger. Les convives protestant, le commandant prie son ordonnance d'aller réclamer le silence. Cette requête est comme un signal, et les éclats redoublent. Le commandant n'en a cure, et, déjà replié sur soi-même, il songe. Mais la chose est à ce point comique, que quelqu'un, en riant, s'exclame :

— Eh! bien, ils ont bien l'air, vos matelots, de s'inquiéter de ce qu'on leur dit!...

Alors le commandant, levant doucement les épaules, fait avec bonhomie :

— Que voulez-vous? Ils sont comme ça dans la marine!...

*
* *

Le consul, M. Malpertuy, a fait ces jours-ci un progrès nouveau dans la reconquête de son domicile. Réinstallé, il avait repris ses aises, et redonné à son cabinet de travail et à sa salle à manger leur aspect ancien. Ressaisi par ses chères habitudes, il était un homme heureux, mais il n'était que la moitié d'un homme heureux. Bien que son urbanité n'en dît rien, quelque chose l'incommodait encore dans ce logis, qui n'était sien qu'en partie : la présence des matelots signaleurs de M. Le Vay.

Depuis le 2 ou le 3 août, le mirador du consulat était transformé en poste de signaux. Du matin au soir, un timonier, tourné tantôt vers la *Gloire*, tantôt vers le camp, y agitait de grands bras allongés de petits drapeaux, car c'est ici que se faisait la liaison entre le général et l'amiral.

Matelots, timoniers et signaleurs ont fui, et M. Malpertuy respire. Le consulat est redevenu une maison propre, ordonnée et de bonne tenue, où triomphe la règle. On a gratté les traces de bougie, et un digne silence enveloppe le logis. Les commodités du service ont fait penser en effet que le poste de signaux serait mieux placé à la lisière du camp, en une maison abandonnée qui ressemble à une tour

carrée de château fort, et qui est devenue le domaine du lieutenant de vaisseau Le Vay.

Du temps où, tous deux hôtes de l'accueillant M. Malpertuy, ils vivaient ensemble au consulat, le commandant Lesquivit et le lieutenant de vaisseau Le Vay montraient, dans un contraste vigoureux, les images réunies de deux types antagonistes, et les deux races d'esprit entre lesquelles se partagent les hommes. Tous deux bretons, tous deux marins, rompus aux mêmes disciplines, dressés aux mêmes règles intellectuelles, savants de la même science, familiers des mêmes formes d'action, rien pourtant qui ne les sépare, et assurément il n'est pas une pensée de l'un dont l'expression ne surprenne la pensée de l'autre.

En celui-ci, la Bretagne mélancolique continue la rêverie solitaire qu'elle poursuit inlassablement à travers la vaste lande. Mais de l'ardente et passionnée Bretagne, qui gronde dans les clameurs de l'Océan sur les rocs, celui-là a toutes les flammes et tous les tumultes! Cœur brave et chaud, prompt à s'enthousiasmer et à se livrer, tout ce qui est de l'action et de la vie est pour M. Le Vay une occasion d'allégresse. Ses grands yeux brillants, qui ont la couleur du flot et vous regardent honnêtement, semblent toujours possédés de quelque ambition de conquête, sa voix chaleureuse et rude s'enfle et éclate, ses gestes se multiplient, une ardeur

joyeuse le soulève, et vous penseriez qu'il va ébranler le monde. Mais ce fils et ce petit-fils de marins et de corsaires a gardé une âme naïve et des ingénuités d'enfant, et on le devine spontané jusque dans les entreprises où sa raison a le plus de part.

Jeune, le lieutenant de vaisseau Le Vay, si attachant par les séductions de sa personne morale, a cependant un passé. C'est lui qui, reprenant et complétant les anciennes explorations de Francis Garnier, a reconnu tout le Laos, remonté, le premier, le Mékong en canot à vapeur, pénétré en ami dans la vieille capitale, établi la carte du pays, enfin donné à la France cette vaste et belle contrée. Il avait mis dix-huit mois à préparer son expédition ; il lui en fallut autant pour l'accomplir, et il acheva cette œuvre importante comme il l'avait commencée, sans un acte de violence, sans un coup de fusil, sans laisser derrière lui une tache de sang.

— Je n'aime pas ça, le sang, fait-il simplement... Car si vous savez déjà que M. Le Vay est de cœur généreux, j'ai oublié de vous dire que ce militaire est, par surcroît, un sentimental.

Plus tard, il fut associé, derrière le général Dodds, à la campagne du Dahomey, et c'est là qu'il rencontra pour la première fois un jeune officier, intrépide et énergique, qui s'appelait le capitaine Drude. Plus tard encore, il

fut envoyé en Chine et entra dans Tientsin, ravagée comme l'est Casablança. Et le voici maintenant au Maroc, ayant pour fonction apparente de diriger le poste de signaux, mais réalisant, en fait, par son rôle dans l'état-major du général, la liaison nécessaire entre les troupes de terre et les troupes de mer, et attestant par sa présence l'harmonie qui n'a pas cessé d'unir ces sœurs jadis ennemies.

Par son intelligence, par son savoir, par son amour de la marine, par la flamme qui l'anime, évidemment promis à de hauts grades, M. Le Vay, pour l'instant, promène sa haute et mince silhouette, son teint halé, les deux pointes de sa barbe châtaine, entre son château fort et la tente de l'état-major, et il attend les combats prochains où brillera, pour son propre orgueil, le talent de son chef et de son ami, le général Drude.

# X

## 11-12 SEPTEMBRE

## TADDERT

Comment le brouillard nous a conduits à Taddert. — Véridique histoire d'un fait d'armes. — La « légende » de Taddert. — La prise du camp marocain. — Folie coloniale. — Précisions. — Le tirailleur et la montagne. — Le Caïd rouge. — Les perplexités du Marocain. — Le juif, l'arabe et le civilisé.

Mercredi 11 septembre.

Cette journée est celle de Taddert. Le général a pris et brûlé les six cents tentes du camp marocain, ou plutôt de l'un des camps d'où nos adversaires dirigent quotidiennement contre nous leur vol d'oiseaux de proie. A quels excès ne va-t-on pas se porter, en France, à propos de ce fait d'armes ! Je lis d'avance les articles où les officieux exultent, et de quels forcenés commentaires ne griseront-ils pas l'opinion avec ce qu'ils appelleront à coup sûr « la victoire de Taddert » !

La fonction des témoins réfléchis sera, ici encore, en attestant la vérité, de dépouiller

l'histoire des parures qui la déforment, et de n'être point crus. Résignons-nous à cette mauvaise chance. Le témoignage impassible de la vérité n'a de prix que pour des âmes exceptionnelles. L'orgueil humain, le goût de l'autorité veulent des faits qui se plient aux volontés, aux passions, aux intérêts, et, pour la foule ignorante, frivole et serve, l'infini de l'illusion et du mensonge a des attraits que ne possède point le vrai, austère et limité. Mais il n'importe pas à qui n'a d'autre souci que d'être véridique : celui-là n'attend rien des hommes, et nul hommage ne peut balancer à ses yeux celui qu'il se rend à soi-même.

Une légende commençait d'envelopper ce nom de Taddert. Obsédant les esprits, il exprimait l'espoir des amoureux d'aventure, le rêve des batailleurs, et, autour de lui, se dessinait la première trame des critiques inspirées à des juges sévères contre la stratégie du général, jugée par eux trop hésitante. Le général ne demeurait pas indifférent à la grandissante rumeur qui déjà montait vers lui, et voilà pourquoi, avant-hier, dans un accès d'impatience, dont j'ai eu la discrétion de ne point noter tous les termes, il me parlait du « petit complot » et des « histoires » qu'il sentait « rôder autour de lui ». Qu'il se rende du moins ce témoignage d'avoir agi avec discernement et prudence, et de n'être pour rien dans la naissante « légende » de Taddert. Mais

comment retenir la langue de militaires à qui un chef circonspect n'offre pas toutes les occasions qu'ils ont souhaitées de se manifester dans l'action, ou réfréner les critiques de civils de qui la hardiesse des conceptions se mesure à l'irresponsabilité de fait ?

L'opération de Taddert, au début estimée assez simple, avait semblé devoir être la première entreprise du nettoyage méthodique et total de la Chaouïa. Quand on en aperçut les difficultés, elle s'enfla dans les esprits, et apparut alors comme la conclusion d'une première série de mesures militaires et le point final d'une phase de la guerre. Comme elle tardait encore, et qu'en même temps s'attestait sans équivoque le dessein gouvernemental d'en finir au plus tôt avec l'affaire de Casablanca et d'en réduire les risques avec l'éclat, on voulut y voir l'aboutissement d'une campagne guerrière, l'effort dernier à la suite duquel il y aurait à dire si l'on entendait borner là les opérations ou poursuivre ses avantages.

A ces trois périodes, on se trompa.

Taddert n'est ni une ville ni un village, pa même un douar, ni une agglomération d'u caractère permanent. Taddert n'était rien d'au tre hier, et ne demeure, qu'une expression géo graphique, un « lieudit », selon le vocable de actes notariés, où, non loin de trois marabout qui dressent dans la campagne leurs cou poles blanches, les tribus levées pour la chass

aux roumis ont établi un campement. Mais ce campement était une formation essentiellement guerrière et provisoire, où les combattants n'avaient amené que l'indispensable de leur vie errante, et dont la destruction n'équivaut point pour eux à la ruine que serait l'incendie de leurs villages. Battre les Marocains à Taddert, ou les battre, ainsi que nous le faisons chaque jour, sur les crêtes, sont deux opérations presque pareilles. Car ce camp où ils se reposent n'est même pas le seul où se tiennent leurs assemblées : n'ont-ils pas aussi celui de Tit-Mellil? Et d'où vient que Taddert a pris sur les imaginations un crédit que ne possède point celui-ci?

Quoi qu'il en soit, nos troupes reviennent de Taddert, et, pour certains, il semble déjà qu'elles aient conquis une part du monde. C'est d'ailleurs par une heureuse surprise qu'elles y sont allées, et qui me faisait songer tout à l'heure à ce mot que me dit un jour le général Drude : « Moi, j'ai de la veine ! » Le brouillard, aujourd'hui, fut sa chance; imaginez un soleil de flamme dans un ciel bleu, et ce soir, le couscous, sans doute, attendrait encore, sur des feux de braises, aux tentes de Taddert, le retour des cavaliers guerroyant sur les crêtes.

Imprévue, la marche sur Taddert n'en était pas moins préparée. Elle le fut à loisir, depuis plusieurs semaines, par l'étude raisonnée

de la carte, par les questions posées aux indigènes amenés chaque jour au camp, par les observations du ballon ; elle le fut surtout par toutes les reconnaissances exécutées depuis un mois autour de Casablanca. A l'épreuve, on a découvert avec étonnement que les difficultés étaient médiocres, que l'opération était plus facile et plus simple que ne furent à coup sûr celles du 28 août, du 1er et du 3 septembre, que le fait d'armes est nul, et j'aperçois des militaires qui ne s'en font l'aveu qu'avec chagrin. Que ne pensent-ils bien plutôt à s'en targuer ! C'est par l'excellence de leurs travaux antérieurs, que l'opération est devenue aisée. C'est en battant chaque jour, depuis un mois, les Marocains, qu'ils ont amolli leur résistance, discrédité leur force, brisé l'arme entre leurs mains. Accomplie il y a quinze jours, sous la pression des donneurs de conseils, l'affaire eût pu être meurtrière à nos troupes. Bien loin que l'aisance avec laquelle elle vient de se conclure accuse un excès de temporisation, j'y trouve au contraire la justification d'une tactique. Je tiens du général ce mot : « Plus qu'il n'en faut, et agir à coup sûr, voilà mon principe. » Il songeait alors au nombre d'hommes à mettre en ligne ; mais la formule est bonne aussi pour le nombre de journées nécessaires à l'achèvement d'une entreprise.

Néanmoins, comment douter qu'il ait hésité

devant Taddert? A deux reprises déjà, il s'était résolu à l'opération. La première fois, ce fut il y a deux semaines, le 29 août. Survint inopinément, la veille, la chaude affaire, où l'on vit le commandant Provost, entouré sur trois côtés, obligé, trois fois de suite, de rétrograder, et le général s'avisa dès lors qu'il y aurait témérité à aller affronter de furieux adversaires sur leur territoire, à dix kilomètres de la mer, hors de la protection des canons de la *Gloire*, loin de l'abri du camp. Et c'est à ce moment qu'il se décida à demander formellement au gouvernement ces deux bataillons de renfort, dont je déclarais dans le *Figaro*, depuis quinze jours, d'après ses propres confidences, qu'il avait un besoin urgent. Le 31 août, une dépêche de Paris annonce à Casablanca que le gouvernement, ayant délibéré, a décidé l'envoi de ces deux bataillons. A quelques jours de là, ils arrivent, sur deux transports, et, dans les premiers jours de septembre, le chef tient en mains la force qu'il a sollicitée. C'est donc le 8, dimanche dernier, qu'il ira brûler Taddert. Il s'y résout, mais sans entrain, et je le vois, la veille, au camp, préoccupé, inquiet, nerveux. Dans la nuit, il est pris d'un accès de fièvre, qui le tiendra deux longs jours, et l'oblige à ajourner l'opération.

Le regrette-t-il? N'en croyons rien. Des combats ne cessent de se livrer en lui. Il s'in-

terroge, il délibère, il hésite, il remet. Il faut qu'il marche. Comment retarderait-il davantage l'action qu'il s'est engagé à conduire? Car il a pris engagement. Il s'est lié soi-même, quand il a donné officiellement pour motif à son besoin de renfort l'opération de Taddert. Que répondra-t-il à son ministre, si celui-ci, bientôt, lui demande : « Que faites-vous de vos deux bataillons ? » Ces deux bataillons, qui ne sont que de six cents hommes, alors qu'il les espérait complets, lui apparaissent une force bien chétive, à présent qu'elle a quitté les régions de l'espérance et qu'elle se tient vivante à ses ordres.

Il en souhaiterait davantage. Mais comment les réclamer? Il possède ce qu'il a désiré. Eût-il exigé quatre bataillons, il les aurait reçus, car le gouvernement, ému et fâché des articles de journaux, a décidé d'expédier au général Drude tout ce que celui-ci lui réclamerait ; M. Clemenceau lui a même spontanément offert de la cavalerie, qu'il a refusée, contre le gré de la plupart de ses officiers, et il a entendu se contenter, dans cette guerre contre des cavaliers, de 260 soldats montés. Il s'est donc préalablement interdit d'adresser au gouvernement, avant d'être revenu de Taddert, aucune nouvelle demande de renforts. Mais pour revenir de Taddert, il faut d'abord y partir, eût dit un fameux guerrier qui s'appelait La Palisse, et voilà justement l'objet du

tourment du général Drude, inquiet de ne pouvoir appliquer, en cette circonstance décisive, son principe de bataille : « Agir à coup sûr. » A cet égard, la conversation qu'il m'a tenue avant-hier est caractéristique. Elle atteste que, jusqu'au moment même de l'action, il a redouté d'engager ses troupes dans une entreprise, où, selon un des mots qu'il affectionne, il ne voyait pas clair.

Remis hier de son indisposition, il se donne encore du champ, s'accorde pour la décision quelque répit encore, en se promettant néanmoins, ainsi qu'il est naturel et qu'on l'enseigne dans tous les cours de tactique, de mettre à profit la chance favorable qui s'offrirait. Cette chance est venue à lui ce matin, souriante et aguicheuse, mollement étendue sur les coussins brumeux de l'aube opaque. En bon militaire, il l'a prise, et c'est là son mérite.

Dans la soirée d'hier, il avait ordonné qu'une reconnaissance irait explorer la route même de Taddert, mais sur quelques kilomètres seulement, et il lui avait fixé, comme limite extrême, la ferme Alvarez. La colonne comprendrait six compagnies, sous le commandement d'un lieutenant-colonel, à qui il fit les plus expresses recommandations, lui interdisant, sous aucun prétexte, de se laisser entraîner et de dépasser la ferme. Deux heures plus tard, il lui parut que, deux précautions valant mieux qu'une, il était préférable d'augmenter la

force de la colonne, et il la porta à dix compagnies. Puis, craignant que son subordonné, en dépit de ses ordres, ne s'engage et n'aille trop loin, il décide d'accompagner en personne la reconnaissance. « Comme cela, dit-il à ses officiers d'ordonnance, je serai sûr que ces lapins-là n'iront pas où je ne veux pas qu'ils aillent, et qu'ils ne me feront pas faire ce que je ne veux pas faire. »

— Bon ! se disent alors ceux qui, parmi ces officiers, préconisaient plus de hardiesse, voilà encore ratée l'affaire de Taddert !

Ce matin, au petit jour, la colonne se met en marche, divisée en deux échelons, le général accompagnant, selon la règle, le second. Mais il semble qu'en même temps la précède et la couvre une brume laiteuse, qui, cheminant devant elle, comme si nos soldats la poussaient, s'enfonce dans l'intérieur des terres, à mesure qu'une brise favorable la chasse de la mer. Enfermées dans cet anneau de Gygès, nos troupes s'avancent en sécurité; quand elles arrivent, au bout de cinq quarts d'heure, à la ferme Alvarez, elles n'ont pas eu à tirer un seul coup de fusil, et l'ennemi n'a encore aucun soupçon du mouvement offensif du camp français.

L'occasion était trop bonne. Le général la discerne, et incontinent la saisit. On va plus loin, puis plus loin encore. Quand on parvient au sommet de l'extrême crête qui ferme l'ho-

rizon de Casablanca, et que le brouillard enfin se fend, trois vastes agglomérations, blanches et grises, formées de tentes coniques et de gourbis, et faisant trois taches pareilles et distinctes, apparaissent dans le fond du vallon... Taddert ! Voilà donc ce Taddert, dont les oreilles et les imaginations sont pleines depuis un mois ! Une sorte d'ivresse enfièvre la petite armée, à qui l'occasion est enfin donnée de surprendre le Marocain chez lui, et qui, durant tant de jours, a construit dans son rêve un Taddert de féerie, où l'on se noierait en de magnifiques ripailles. Il y a des soldats qui crient. D'autres jettent leur fusil en l'air en dansant. En deux points de la colonne, un tirailleur et un légionnaire, frénétiques et saoûls de joie, entrent dans un tel frémissement, qu'il faut les désarmer, les soigner, les étendre dans des cacolets, et j'ai compris alors à quels maux la folie coloniale peut soumettre l'organisme humain.

N'ayant point le dessein de faire le récit des opérations militaires, je passe sur celle-ci. On a vu Taddert, on s'y est élancé, on l'a pris, on l'a brûlé, et voilà l'essentiel. Ce fait d'armes s'est distingué par ce trait mémorable, que l'ennemi, en somme, n'y parut point, ou qu'il put sembler du moins à nos soldats qu'il fit défaut ce jour-là, tant le Marocain, dans les rencontres précédentes, l'avait habitué à des joutes héroïques.

Cette fois, dès que les guerriers avaient aperçu la colonne, la moitié d'entre eux, comprenant soudain que l'heure n'était plus de se battre, si l'on ne voulait être battu, mais de fuir par les sentiers les plus secrets, s'étaient hâtés à travers le camp, et, pressant chacun, s'efforçaient de sauver tout ce qui pouvait être sauvé. Les autres, indomptables et orgueilleux, refusant de laisser le champ libre au roumi, et, contre toute vraisemblance, espérant quand même dans la fortune, prirent leur cheval et leur fusil et s'élancèrent, les malheureux, contre les canons ! Mais ils n'étaient pas plus de quinze cents, à l'estimation de la plupart des officiers et du général lui-même, quinze cents à s'opposer à la marche de dix-huit cents hommes, armés de bons fusils et escortés d'artillerie ! Nos pièces de 75 et le tir de notre infanterie en firent un massacre, et nos risques furent médiocres en revanche, puisque, rentrant tout à l'heure au camp, la colonne n'y ramenait qu'un mort et six blessés.

Lorsque nos soldats, ayant, d'un revers de main, balayé le chemin, ont pénétré dans le camp, la plupart des tentes y offraient le spectacle de la vie suspendue. Des gargoulettes, se balançant à des cordes minces, tiennent l'eau fraîche. Le couscous, à demi moulu, attend que des mains expertes remettent en mouvement les pierres broyeuses. Le thé, la menthe et le

café sont apprêtés pour les guerriers, quand ils reviendront de la bataille. Un chameau blessé, dont la charge a glissé sur le sol, gît dans son sang répandu. Des bourricots se poussent dans les espaces libres, frétillant de la queue, et, de leurs *chouari* à demi remplis, de ce double panier de fibres végétales que supporte leur échine, tombent à terre des étoffes et cent objets divers, que l'on avait commencé d'y entasser avec trop de hâte. Parmi quelques corps éventrés par nos obus, on voit, presque côte à côte, ceux de deux guerriers, exsangues et montrant des visages tordus, et qui serrent dans leurs bras des tapis et une toile de tente qu'ils essayaient de ravir à l'imminente rapine de l'ennemi.

Des chevaux, blessés par nous en des combats anciens, étaient venus s'allonger et mourir au camp, et leurs cadavres décomposés, que nul n'a songé à traîner au dehors, achèvent d'y pourrir, avec d'effroyables odeurs. Et parmi tout ce désordre, dans cette enceinte de carnage et de mort, sous l'une de ces tentes bouleversées comme par un pillage, mêlée à un tas d'objets disparates, repose une machine à coudre, jolie, pimpante, luisante, évidemment gagnée au sac de Casablanca, et que son propriétaire actuel, tout entier à sa fuite agile, a abandonnée dans son gîte.

Tandis que nos goumiers, les premiers à la tâche. se précipitent à travers le désert de ce

camp, et que le capitaine Berriau, appréhendant des scènes de pillage trop certaines, leur donne l'ordre de l'incendier, une colonne s'allonge à l'horizon, qui, fuyant le roumi vainqueur, va chercher un refuge vers des régions lointaines, emportant avec elle ses bêtes et la plupart de ses biens... On a surpris le camp de Taddert, certes ; on n'a point capturé ceux qui le formaient. Une fois de plus, on s'est contenté de pousser devant soi les bandes marocaines, en agrémentant cette opération de l'incendie de leurs tentes, comme, du bout de sa pelle, l'enfant pousse le sable du rivage, que ramènera le flot prochain. On ne voulait point aller détruire Settat ou quelque autre village, car on n'était pas libre de le faire, et l'on avait en main des lettres ministérielles, où il était question, non plus du châtiment à tirer de la Chaouïa, mais des « satisfactions » à obtenir des tribus. Soit. Mais le gouvernement n'a pas interdit que le camp de Taddert, surpris et entouré, soit saisi par nos troupes avec tout ce qu'il contenait d'habitants sédentaires, de bétail et de biens, et cela pourtant ne fut pas fait.

Cependant, laissant, aux coins des camps, nos soldats y allumer, avec méthode et certitude, l'incendie, le gros de la colonne pousse vers le sud de deux kilomètres, afin qu'il soit dit que nous avons dépassé Taddert. Puis, après une courte halte, ces troupes, qui,

depuis le petit jour, ont marché sans repos, reprennent, sous un soleil de plomb, dans une chaleur humide et déprimante, la route de Casablanca, où elles rentrent à deux heures.

Ainsi s'atteste, jusqu'en cet instant, l'inquiétude du général. Elle survit au succès. Taddert, détruit, continue sur lui son étrange hantise... Ces cavaliers, qui viennent de fuir devant ses canons, ne se sont-ils pas reformés, et, par un de ces mouvements tournants qui sont toute leur stratégie, ne vont-ils pas se porter sur ses derrières ? Peut-être se sont-ils joints à ceux de Tit-Mellil, sortis à leur tour. Qui sait si leur troupe, ainsi renforcée, n'attaque pas maintenant le camp français ?... Et le général presse ses hommes harassés... Par cette hâte, vérifions, une fois de plus, que la témérité n'est point le défaut de ce chef réfléchi, et que la sûreté laborieuse avec laquelle furent conduites, jusqu'à ce jour, les opérations, ne fut pas l'ouvrage du hasard.

POST-SCRIPTUM. 20 septembre.

Les journaux du 13, du 14 et du 15 septembre nous sont arrivés. Les premiers publient les récits de l'affaire de Taddert ; les seconds, les répliques du gouvernement. Car le gouvernement réplique aux correspondants de guerre. C'est une coutume qu'il a contrac-

tée, depuis que l'artillerie de forteresse de l'*Agence Havas*, braquée par son ordre contre un correspondant que je sais, l'éventrait chaque soir, pour avoir affirmé le matin la nécessité de renforts, et qu'il n'a point perdue, alors même que l'événement lui démontra que l'erreur n'était pas du côté du correspondant.

Il paraît cette fois qu'il n'est pas orthodoxe de dire que la marche sur Taddert fut une surprise pour le général Drude presque autant que pour les Marocains. Il faut que l'opération ait été délibérée, préméditée, accomplie selon un plan rigoureux, et nos troupes n'ont rien fait, si elles n'ont point agi en vertu d'une volonté préalable. Ainsi l'affirment les notes officieuses, et elles invoquent le témoignage même du général.

Les notes officieuses se trompent. Tous les détails du récit qui précède sont véritables. Les propos que m'a tenus le général le 9, et que j'ai rapportés à leur date, attestent qu'il n'était pas disposé à marcher sur Taddert, si peu de temps après qu'il me les confiait. Il a déclaré à ses officiers d'ordonnance, dans la soirée du 10, qu'il n'accompagnerait la reconnaissance que pour l'empêcher de s'engager trop avant. J'ajoute ce trait, qui est significatif : la plus grosse part de la colonne était composée des troupes de renfort nouvellement arrivées, et dont c'était le premier jour de

marche. A ses officiers, le général déclarait lui-même que la sortie projetée avait pour objet principal d'éprouver leur résistance, de les regarder à l'œuvre, et, selon son mot, de les « mettre en mains ». Quelle vraisemblance que, partant pour une opération par lui-même ugée difficile, et devant laquelle il avait si longtemps hésité, il y eût précisément employé les hommes et des chefs, tout neufs dans cette guerre, et qu'il ne connaissait pas, alors qu'il possédait sous la main des troupes déjà aguer-ries, dont il avait l'expérience, et qui, assou-plies par lui-même, rompues aux méthodes le l'ennemi, lui offraient les garanties les plus sérieuses de résistance ?

Enfin, un petit groupe, dont j'étais, s'étant formé, le jour même du 11, à quatre heures et demie, devant la porte du consulat, autour lu général, qui en sortait, on y discutait l'opé-ration qui venait, deux heures plus tôt, de se terminer. On y faisait la part du hasard et le l'imprévu, et le général, dans ce premier moment, était bien loin de prétendre, comme l eût pu le faire alors sans risque, et comme 'exige aujourd'hui, à sa suite, le gouvernement, que la marche sur Taddert avait été par lui lécidée pour ce jour-là.

Oublie-t-on encore que, rédigeant au retour son télégramme officiel, le général, à cette minute du premier élan, ne songeait point à dénier l'aide de la fortune et faisait en

partie, au brouillard propice, honneur du succès de ses armes ?... Enfin peu importent ces contestations : j'ai conscience d'avoir conté, dans sa vérité stricte, l'affaire de Taddert, et les protestations n'y feront rien.

Jeudi 12 septembre.

Une section de tirailleurs est étendue dans un champ, au sommet d'une crête, à l'abri derrière des retranchements improvisés, gardant, inutile précaution, les lignes avancées du camp. Nul Marocain ne se montre jusqu'à l'extrême horizon, et les tirailleurs rêvent.

— Mon lieutenant, fait l'un tout à coup, tu vois la montagne là-bas, là-bas ?

— Oui. Eh bien ?

— Dis-moi si pas la même montagne qu'on voit chez nous, en sortant de Tlemcen ?

L'officier ne songe même pas à rire : il a l'habitude.

*
* *

Je vais faire visite au capitaine Caud, d spahis, sous sa tente. C'est un des offici les plus braves qui soient. En même temps, u joli type de Français.

Le visage coloré, des yeux limpides, u moustache fine qui grisonne, la voix grav un peu voilée et lente, un air de simplici élégante et de distinction, je ne sais quoi d'a

dacieux, d'énergique et de fort, qui est de haut ton. Le capitaine Caud s'afflige, car les spahis, confinés à la ferme Alvarez, ont peu donné dans l'affaire de Taddert. Soudain il fait, de sa voix mesurée :

— Nous avons vu là-bas le *caïd rouge*.

Le « caïd rouge » est la légende de l'expédition de Casablanca. Le caïd rouge est un mythe. Nul ne l'a jamais vu, car il n'a pas existé. Inventé par un reporter imaginatif, il fut d'emblée adopté à Paris, parce que notre public n'aime pas les choses simples et qu'il chérit le roman-feuilleton. On a rencontré quelques Marocains habillés en rouge, comme d'autres l'étaient en bleu, en noir ou en blanc; on les a remarqués, parce que le rouge est une couleur peu usitée au Maroc; mais on peut affirmer que, dans toute la Chaouïa, on ne trouverait pas un caïd vêtu d'un burnous rouge.

Sur cette base incertaine, voilà pourtant édifiée une légende ! Celle-ci est tenace... Elle m'exaspère, parce qu'elle est pour moi comme le signe de tout ce qui déjà se mêle de fantaisie et de mensonge à une affaire qui, racontée dans sa vérité, offre pourtant de suffisants éléments de passion. Et voilà qu'un homme, aussi sérieux et digne de foi que le capitaine Caud, prétendait avoir rencontré le « caïd rouge » !

Je regardai le capitaine avec une stupeur inquiète et hostile. Il poursuivit nonchalamment :

— Nous avons vu le Caïd rouge... Ils étaient quatre : deux en rose et deux en rouge.

Alors je ris de bon cœur, et je me souvins qu'à l'heure même où le capitaine Caud avait aperçu les quatre incarnations du fantôme, mon distingué confrère Ludovic Naudeau, en un point du combat très éloigné de la ferme Alvarez, m'interpellant de loin, m'avait crié :

— On vient d'apercevoir là-bas, à gauche, le Caïd rouge... Prenez votre jumelle. Regardez-le bien... Vous ne pourrez plus maintenant nier son existence ! »

*
* *

Pour les Arabes comme pour les Européens, la prise de Taddert est l'événement du jour. Eux-mêmes s'en étaient fait, en imagination, des représentations fastueuses, et il apparaît ainsi que, nulle du point de vue militaire et stratégique, l'opération est néanmoins destinée à produire dans la Chaouïa un effet certain.

Pour l'instant, ce sont les Marocains de la ville qu'il est bon de regarder. Que pensent-ils ? Que se disent-ils entre eux, dans les confidentielles causeries qu'ils poursuivent le soir, au fond de leurs logis, portes closes ?... Des sentiments contraires les partagent. Le Mediouna, le M'zab, le M'dakra, et tous ces

nomades de la Chaouïa, il les déteste, puisqu'ils ne vivent qu'à ses dépens, qu'il est en perpétuelle alarme de leurs pillages et de leurs déprédations, et que, en somme, dans la catastrophe présente, c'est d'eux que lui viennent tous ses maux. Qu'ils soient châtiés, à leur tour pillés et incendiés, que quelques-uns soient en outre expédiés au paradis de Mahomet, ce n'est pas lui qui les plaindra. Au contraire. Et il voudrait s'en réjouir pleinement. Mais ce châtiment est administré par le roumi, et le bon Marocain se fait cette réflexion qu'il est pénible, pour un honnête musulman, de se faire, même en pensée, l'allié du chien de chrétien contre ses frères de race.

Aussi sa perplexité est-elle sans mesure. C'est au pillard qu'il doit, avec la ruine, la présence du roumi sur son dos, et il exècre pour cela le pillard; mais il ne peut pas se résoudre à aimer le roumi, même pour une fois, même à titre exceptionnel, même à cette condition que ce précédent ne pourra être invoqué plus tard, car, en vérité, il n'est pas une circonstance de la vie où il soit possible que se réalise un tel paradoxe... Ah! si, au lieu du « Kébir » et des militaires français, il avait devant lui un Kébir et des troupes du Maghzen, avec quel enthousiasme éclaterait son allégresse!... Mais il songe, en évoquant les cadavres et en méditant sur les ruines de l'incendie et du bombardement, que le troupier français pos-

sède des méthodes sûres et rapides, et il se rappelle en revanche que sa propre maison fut pillée par des gens de rien, que conduisait en personne un soldat du maghzen. Alors il est indécis, et, plutôt que de se prononcer, il tombe dans le silence et la mélancolie...

*
* *

Scène de mœurs à la Marine.

Un peu après six heures, quand le soleil commence à incliner son œil pourpre sur la mer apaisée, arrivent, par un vapeur de commerce, à destination du magnifique poste de télégraphie sans fils que la société Popp est en train d'installer non loin des murs de la ville, trente-cinq caisses de matériel. Le représentant de la société et l'ingénieur qui dirige les travaux sont au port pour les recevoir, accompagnés de leur domestique arabe, un grand Marocain sec et propre, qui a le front intelligent et l'allure distinguée.

Quand il faut décharger les caisses, nul porteur ne se rencontre. Ce sont les juifs qui, traditionnellement, font au Maroc ces durs travaux, car l'Arabe, à prix d'or, ne s'abaisserait point à prêter la main au déchargement d'un fret chrétien. Ce soir, les juifs sont las. Depuis ce matin, ils travaillent au port, et, quand le soleil va se coucher, ils estiment que leur journée est finie. Au reste,

ils ne sont en aucune manière commissionnés. Travailleurs bénévoles, ceux qui sont restés là, accroupis aux alentours de la porte, ne bougent non plus que des sourds, quand les appelle le Français qui représente la société.

Alors, sans un mot, le domestique arabe, qui tient en main une cravache, s'avance, bras levé, vers leur groupe, et sa cravache retombe sur l'échine du premier qui s'offre. Celui-ci pousse des hurlements de bête et se précipite aux genoux du Français. A qui s'adressera-t-il, sinon au maître de l'Arabe, à l'un de ceux-là dont la patrie a expédié ici des soldats et des canons pour la punition des méchants et la revanche de la justice?... Mais le Juste, avec un mauvais sourire dans sa barbe noire, fait rudement : « De quoi te plains-tu? Tu n'es pas content? » L'autre comprend qu'il mêle les questions... Du même coup, comprennent ses camarades, et tous, en file indienne, se dirigent tristement vers la barcasse, d'où les trente-cinq caisses sont bientôt extraites. Faisant son cadre à cette scène, des officiers de marine regardent et s'esclaffent.

Un peu après, confortablement assis à la table de l'Hôtel de France, l'ingénieur raconte la chose. Chacun trouve l'histoire ravissante. En conclusion, il ajoute, car il a la voix douce et l'œil bienveillant :

— Ces juifs étaient sans doute fatigués. Oui, je le veux bien, car on a débarqué toute la

journée. Mais quoi ! une demi-heure de plus ou de moins, ce n'est pas une affaire !... Et puis, ils sont pauvres, ils ont besoin d'argent, et, en somme, nous leur rendions service.

... A coups de cravache.

# XI

## 13-15 SEPTEMBRE

La comédie à la cour chérifienne. — Le Sultan, l'ambassadeur et la frégate. — Les étonnements de la Chaouïa. — Comment on fait la guerre au Maroc. — — Une expédition militaire à la mode du Sultan. — Les goumiers au camp. — Le pantalon du chanteur-cantinier. — Le général Drude reçoit. — La mule et l'alcarazas de Mouley-el-Amin. — Le supplice du sel. — Les farces de la brume. — Quelque chose se passe à Casablanca. — La phase diplomatique. — Nos affaires vont mieux : les Zenata et les Ziaïda sont en paix.

Vendredi 13 septembre.

Le commandant Mangin, qui connaît bien le Maroc, me conte l'un des thèmes les plus ordinaires des comédies qui sont jouées chaque année, pendant une certaine période, à la cour de Fez. La pièce dont voici le sujet pourrait recevoir, à la mode ancienne, ce titre : le Sultan, l'ambassadeur et la frégate.

Elle se passe à la cour. Survient soudain l'ambassadeur d'une puissante nation européenne, étincelant d'or et de broderies, et il est tacitement entendu, depuis un certain

nombre d'années, que la France est cette puissante nation. Avec fracas, le véhément diplomate annonce qu'il vient voir le Sultan. Il veut le voir tout de suite, il exige que l'audience ait lieu sans délai, car la chose est d'importance, et, cette fois, il ne tolérera pas qu'on le berne. Quelque meurtre, quelque vexation, a encore été commis, dans l'empire chérifien, contre un citoyen de son pays, et il a mission d'obtenir les satisfactions les plus promptes et les plus complètes. Donc, plus de plaisanterie.

Soit, fait, avec des salamalecs, le fonctionnaire qui reçoit ses premiers éclats; le magnanime ambassadeur verra le Sultan, et le Sultan lui rendra toute la justice qui lui est due, car la puissante nation, tant chérie de lui, n'est pas de celles dont il soit permis de négliger les justes réclamations, etc... Mais l'illustre envoyé ignore-t-il que l'usage est de ne paraître devant le souverain qu'en lui présentant quelques cadeaux? — Il le sait, il a apporté ces cadeaux. — Ignore-t-il que nul sujet ne doit être abordé devant le sultan, s'il n'a été communiqué préalablement au grand vizir? — Soit, il verra le grand vizir. — Ignore-t-il qu'avant d'être reçu par le grand vizir, il est de tradition de faire visite aux ministres, aux personnages du Maghzen, aux hauts fonctionnaires, à tel chérif, aux... — Ah! non, ah! non! s'exclame le diplomate. Il

consent à visiter aussi les ministres, mais rapidement, et personne autre. — Voyons, voyons, ignore-t-il qu'il doit aussi remettre quelques souvenirs à tous ces hauts seigneurs de l'empire, et, pour les offrir, ne faut-il pas qu'il aille chez eux ? Enfin c'est l'étiquette de la cour chérifienne ; elle est d'institution ancienne et lie tous ceux qui y pénètrent, Marocains ou étrangers ; il a trop le sentiment de la justice et de son bon droit, pour vouloir se donner les apparences de céder à la passion, quand il est avéré qu'il a si pleinement raison. — Eh ! bien, eh ! bien donc... il fera toutes ces visites, mais pas une de plus, pas une ! Et si on ose lui parler encore de quelque autre formalité, gare !... Il va commencer tout de suite, afin d'en avoir fini au plus tôt et d'arriver au Sultan. — Y pense-t-il ? Ne sait-il pas que nous sommes en période sacrée, que toute la vie officielle est suspendue, que les affaires de l'Etat sont arrêtées, que, sous nul prétexte, aucune audience ne peut être accordée avant trois semaines par quelque fonctionnaire que ce soit ?...

Le puissant ambassadeur proteste, crie, menace. Mais que peut-il répondre, quand on lui oppose, avec une courtoisie obséquieuse, les exigences de la religion ? Il s'incline donc, et se résigne à attendre trois semaines à Fez que daignent s'ouvrir devant lui les portes officielles.

Les trois semaines révolues, il commence la tournée de ses visites, selon l'ordre protocolaire qui lui fut indiqué. J'abrège le récit de cette course échevelée et burlesque à la recherche d'insaisissables fantômes. Celui-ci est en voyage; celui-là est malade; cet autre est en deuil; un quatrième marie un proche. A chaque station, c'est une attente nouvelle. Impossible de sauter le malade ou le voyageur et d'essayer de surprendre le suivant, car ces visites, selon les règles, sont successives, et l'une enchaîne l'autre. Bref, trois mois après, l'ambassadeur, exaspéré, en est à peine à la moitié du cycle infernal qu'il doit parcourir avant d'arriver au grand vizir et au Sultan, et, n'y tenant plus, sombre et furieux, il part soudain, en faisant claquer les portes, criant qu'on ne le jouera pas plus longtemps, et que, si on ne veut pas l'écouter, il faudra bien, du moins, entendre la voix des frégates!

Il quitte le palais, sort de Fez dans un grand tintamarre. Nul n'a fait un signe pour le retenir. Nul n'a eu un sourire de raillerie. Nul ne se gausse de sa colère, quand il est parti. Nul même ne la commente. Les fureurs d'un roumi, c'est du vent qui, en passant, éveille dans la chevelure des oliviers des concerts un peu bruyants, mais que n'entend même pas leur tronc noueux, et, pour ces âmes éternelles et ces fronts impassibles, le puissant ambassadeur est comme s'il n'était point.

Quelques semaines se passent. Derechef, voici venir le magnifique diplomate, plus magnifique et plus étincelant encore dans son costume d'or. Sa colère est apaisée; mais il parle haut, dresse la tête et montre dans ses exigences l'autorité que donne l'irrésistible force, car les « frégates » l'escortent cette fois, et, en signe de la puissance qui lui est, par ce fait, conférée, il tient sous son bras la réduction d'un terrible vaisseau de guerre, hérissé de canons.

A cette vue, les caïds, pachas, chérifs et autres personnages se précipitent à ses pieds, ventres à terre et mains étendues. Le puissant seigneur désire-t-il donc voir le Sultan ? Qu'il le dise, et sa volonté sera sur l'heure obéie. Tout aussitôt, les portes s'ouvrent, les murs s'abaissent, et l'ambassadeur, serrant contre lui sa frégate-talisman, est en présence de Sa Majesté Chérifienne, Père des Croyants... Les salutations épuisées, lorsque le Père des Croyants lui demande quelle pressante affaire l'amène auprès de lui, l'ambassadeur reste coi : il a oublié pourquoi il est venu...

Ce qui ajoute à la grâce de la comédie, c'est que les rôles y sont tenus par des amateurs, que ces amateurs appartiennent aux plus illustres familles, que c'est un « tolba » (étudiant) qui joue toujours celui du Sultan, que la pièce est représentée à la cour, en présence des plus hautes autorités du Maghzen, que le Sultan en personne y assiste.

*
* *

Au camp, ce matin, des officiers, familiers des Marocains, qu'ils ont déjà rencontrés sur la frontière algérienne, m'expliquent que la campagne actuelle doit être, pour les gens de la Chaouïa, une grande surprise. Ce n'est pas à la façon dont nous l'entendons que ces guerriers ont, en effet, l'habitude de faire la guerre. Constamment en lutte de tribu à tribu, ils la regardent comme une merveilleuse occasion de frénétiques fantasias. On monte à cheval, on se précipite, sans souci de cohésion, de tactique ou de discipline, à travers la plaine, on jette en l'air son fusil, que l'on rattrape au vol, avec des cris sauvages, on le décharge au petit bonheur, on se tient debout sur ses étriers, ou couché sur son cheval; puis, arrivé ainsi à bonne distance de l'ennemi, qui en fait autant de son côté, on tourne bride, on part dans une autre direction, on revient à la charge sur un point différent; pas d'arme blanche; ni contact direct, ni corps à corps, ni mêlée, ni charge d'ensemble.

Le spectacle, fort pittoresque, dure ainsi cinq ou six heures, pendant lesquelles il y a eu un tué environ de chaque côté. Puis, les gosiers étant secs et les chevaux fatigués, chacun rentre chez soi en s'attribuant la victoire. On recommence le lendemain ou le surlendemain,

et il n'y a pas de raison pour que cela ait une fin. Cela ne finit jamais, en effet, et voilà pourquoi le Roghi, par exemple, qui n'a ni argent ni autorité ni véritable armée, peut tenir en échec, depuis plus de quatre ans, les méhallas du Sultan, qui ne sont d'ailleurs ni mieux payées ni plus disciplinées que ses propres bandes.

Nos adversaires, sous la mitraille des shrapnells, trouvent que nous gâtons le métier et que ce n'est pas de jeu.

Notre incapacité à profiter de la victoire ne les étonne pas moins. Que voient-ils chaque jour ? Les Français sortent de leur camp ; les balles sifflent, le canon tonne, les « frégates » entrent dans la partie ; des Marocains sont tués ou blessés, des chevaux éventrés ; le reste de la troupe, au bout de trois heures, se retire. Puis nos soldats reprennent pacifiquement le chemin de la ville, rentrent dans leur camp, et, si on les laissait en paix, on n'entendrait plus parler d'eux... Grande merveille pour la Chaouïa. Lorsque le Sultan entreprend de châtier des tribus insoumises ou rebelles, l'opération leur coûte plus cher. Ayant préalablement, par des moyens sonnants, gagné les tribus environnantes, et dressé ainsi, autour de ceux qu'il vise, une infranchissable muraille, il met en route ses méhallas. Sur le chemin, elles se grossissent de tous les guerriers en disponibilité et de

tous les vauriens en quête de mauvais coups, à qui il suffit de promettre, avec une maigre solde, les mains libres pour le fructueux pillage.

Avant qu'ils aient pu se reconnaître, les rebelles sont vaincus; sachant d'avance ce qui les attend, ils se présentent à la bataille, démoralisés et tremblants; parfois même, ils passent la formalité du combat, et font d'emblée leur soumission. N'importe! il faut qu'ils soient châtiés. Alors on coupe des têtes, on incendie tentes et villages, on confisque les armes, on emmène chevaux et bétail, on saisit les réserves des silos, on brûle les moissons, on détruit tout ce qu'on ne peut emporter, et les hommes du Sultan laissent la tribu, battue, décimée, pillée, volée, vidée, ruinée, plus nue que ne fut le premier homme, plus pauvre que ne sont les mendiants des routes, plus délabrée qu'un moribond ravagé par la maladie. Pour reconstruire ses villages, reconstituer ses réserves, racheter des armes, des tentes et des chevaux, il lui faut des années. Mais elle se souvient, et son exemple est la leçon des témoins du spectacle.

... Combien de têtes avons-nous coupées? Combien de villages dévastés? Quels pillages nous ont enrichis?... N'avons-nous fait rien de semblable?... C'est donc que nous craignons de nous engager trop avant, et que nos frêles courages s'émeuvent de la bravoure marocaine.

Ainsi, du moins, raisonnent les tribus, et voilà le langage qu'elles colportent de Tanger à Marrakech.

Samedi 14 septembre.

Je croise tout à l'heure le chanteur Mercié, avant-hier pillé jusqu'à la dernière chaussette, hier héros, présentement cantinier, par la grâce du général Drude, et en chemin vers la fortune. Il a le visage épanoui, et, avec sa verve marseillaise, il fait incontinent :

— Ah ! je suis bien content ! Je viens de rentrer dans une partie de mes « frusques » !... Figurez-vous que je me trouvais ce matin par là-haut, dans une rue de tonnerre de bon Dieu, quand je vois venir un jeune juif épatant, qui faisait le gandin et se prélassait, en fumant une cigarette, une badine à la main, avec des bottines vernies et un pantalon de troun de l'air, qui avait un pli extraordinaire... Je me dis : « Cristi, en voilà un gommeux ! On n'a jamais vu ça à Casablanca ! » Mais à mesure qu'il s'approchait, je faisais : « C'est drôle, tout de même, voilà un pantalon qui ressemble joliment à un grimpant de ma connaissance, et des bottines qui m'ont bien l'air de sortir d'une garde-robe où j'avais mes entrées ! » Je ralentis, je le laisse venir, je regarde... Parfaitement, c'était mon phalzar !... Ah ! je t'ai empoigné mon juif par le

derrière, et il en a vu trente-six chandelles !... « Ah ! mon gaillard, tu ne t'embêtes pas ! Veux-tu encore mon peigne et mes fausses dents ?... Je pourrais t'envoyer ma fiancée, par la même occasion ? » Il n'en revenait pas... Je l'ai conduit délicatement à la police, où on l'a mis à l'ombre. Le commissaire, M. Dordé, voulait me rendre mon pantalon. Mais je lui ai répondu qu'il pouvait le mettre en loterie de ma part. »

*
* *

Cette après-midi, le général Drude reçoit. Il reçoit un personnage, Mouley-el-Amin, oncle du Sultan. Mouley-el-Amin, on le sait, commandait dans la Chaouïa la méhalla chargée d'y rétablir l'ordre. Comme ses soldats n'étaient pas payés, il en avait peu, et, chaque matin, il en avait un peu moins que la veille ; quand le soleil se leva au lendemain du 30 juillet, il n'en avait plus du tout. Entre la certitude d'un fructueux pillage et le lustre de servir pour l'honneur le Père des Croyants, un bon Marocain n'hésite pas. Il pille d'abord, et s'arrangera ensuite avec le gouvernement et le Prophète.

L'allégresse dont la destruction de Taddert a gonflé l'âme de Mouley-el-Amin est sans pareille, et il n'aura point de quiétude qu'il ne l'ait exprimée en personne au Kébir des Fran

çais. C'est pour cela que, quatre heures sonnant, il s'achemine vers le camp. Pour cette entrevue, dont la signification est grande, le Kébir a fait des préparatifs. Le consul, M. Malpertuy, qui a de très beaux tapis, lui en a prêté quelques-uns. Un grand pavillon tricolore, envoyé par l'amiral Philibert, décore une des parois. Un fauteuil de jardin, en jonc ou en bois tourné, et qui est tout blanc, quelques chaises de paille, complètent l'ameublement habituel, lequel se compose, pour l'essentiel, de bancs de bois.

Voici Mouley. C'est un vieillard corpulent et flasque, qui a une barbe grisonnante dans une large face et des yeux ronds. Accompagné de son khalifa, Si Allal, il s'avance lentement, au pas d'une débonnaire mule noire, enfoncé dans une haute selle rouge, et chaussé de babouches jaunes. Douze spahis l'escortent. Sept serviteurs, dont les uns sont noirs et les autres jaunes, vêtus de costumes bigarrés, l'entourent. Celui-ci tient la bride, deux autres les étriers, et le reste se presse non loin, afin de pouvoir intervenir sur-le-champ, si un écart ou un reniflement de la bête compromet l'équilibre de l'altesse. L'un d'eux porte avec précaution, dans une gargoulette rouge, l'eau dont celui-ci se désaltérera tout à l'heure.

Un conflit protocolaire, ô merveille, a failli se produire. Mouley, membre de la famille régnante et chef de méhalla, rendant visite à

un militaire qui n'est, dans son propre pays, qu'un général entre beaucoup d'autres, un manant qui ne possède pas le moindre principicule dans sa famille, sentait avec force tout le prix de l'honneur qu'il lui faisait. Aussi prétendait-il ne point descendre de sa mule et tenir ainsi conversation avec le général, debout à côté de lui. A quoi celui-ci fit répondre sans fard que, ceci étant, Mouley pouvait rester chez lui. L'oncle, dès lors, n'insista pas. Voilà qui est bien marocain. Il ne coûte rien d'essayer : qu'est-ce qu'on risque? disent chez nous de bonnes gens, qui pourraient être sujets du grand Chérif.

Soutenu et tiré par ses sept serviteurs, Mouley descend de sa mule, en s'aidant d'une chaise. Le général est là, qui lui tend la main, et qui, pour marquer la cordialité de cette visite, a gardé la petite tenue, sa veste kaki du camp et du combat, imité en ce point par ses officiers d'ordonnance. Mouley s'assied, s'installe. Tout aussitôt, les effusions commencent. Avec une abondance d'hyperboles, que traduit fidèlement le lieutenant Raymond, officier interprète, il remercie le général et l'armée française de leur intervention, en célèbre les merveilleux résultats, ajoute que son contentement est tel, qu'il n'a pu se retenir de le faire connaître par lettre au Sultan, son impérial neveu, et à Torrés. Pour conclure, il se proclame pour la vie l'humble et fidèle

serviteur de la grande France, et, avec un gras sourire, il répète dans sa barbe, avec de petits mouvements de ses doigts courts : « Je suis Français; à partir d'aujourd'hui, je suis un vrai Français ! »

Le général le remercie avec bonne humeur. Le général est gai. Il fait rondement qu'il n'est venu ici que pour y rétablir la paix, et que Mouley a dû s'en apercevoir au bruit du canon. Puis, les paroles officielles étant échangées, et cette conversation par interprète manquant de chaleur, chacun s'occupe de son côté, Mouley avec M. Malpertuy, arabisant remarquable, et le général avec ceux qui sont là. Pendant ce temps, la nouba des tirailleurs joue des airs indigènes, dont le rythme monotone et lent, qui sent son Islam, doit donner à réfléchir à l'oncle. Aux extrémités du gourbi, qui est ouvert et n'a pas de portes, des officiers, des photographes, des correspondants de journaux, se pressent à quelques mètres, et, derrière eux, la foule des soldats fait un grand cercle pour apercevoir au départ le puissant personnage.

Avant de prendre congé, celui-ci pense faire acte de politesse en demandant à voir de près une ascension du ballon. Il a entendu dire que le ballon avait rendu aux Français les plus grands services, et, en ceci, on ne l'a point trompé, je le sais à présent. Au début, j'ai plaisanté sans grâce le ballon de Casablanca,

et ce fut une lourde faute. Il faut que je m'en accuse. J'espère ainsi mériter le pardon de mon ami M. Léon Barthou, qui est aussi un fervent et compétent aéronaute, et de qui j'ai reçu, à cette occasion, le blâme cordial.

Le désir de Mouley sera satisfait sans délai. Un officier se précipite au parc aérostatique. ... Bon ! quelque avarie vient de survenir au moteur, et il faut deux heures pour le réparer. Peut-on avouer à l'oncle du Sultan que toutes ces « machines » de la civilisation ne sont pas impeccables ? Que faites-vous de notre prestige ?... Mais le général ne s'embarrasse pas pour si peu. Il lève le doigt au firmament, et il explique gravement que la direction des vents ne permet pas de tenter d'ascension à ce moment. Or le ciel est pur, le soleil est accablant, et les oliviers immobiles, que ne caresse nulle brise, dorment lourdement dans la campagne.

Sur quoi, Mouley, ayant pris congé et goûté à l'excellent thé à la menthe que le général a fait préparer par un Marocain expert, remonte sur sa chaise, se fait hisser en selle par les sept serviteurs, et regagne, au milieu de son escorte, l'ancienne demeure du caïd Si bou Bekr, dont il a fait son logis.

*
* *

Tout le long de la paume de la main, dans la direction des doigts, on vous ouvre, d'une

lame affilée, quatre sillons sanglants dans la chair vive. Après les avoir remplis de sel, on vous ferme le poing, les ongles dans la paume. Puis, une peau solide ayant été distendue et amollie par un long séjour dans l'eau, on vous en entoure la main et on la noue avec soin au poignet. Dans cet état, vous avez la liberté de vaquer à vos occupations. La peau, en séchant, se tend et resserre son étreinte. Le sel, en fondant, brûle la chair et avive les plaies. Et les ongles qui poussent s'enfoncent dans les paumes béantes.

C'est l'un des bénins supplices en usage dans la Chaouïa. Etonnez-vous d'entendre couramment, de la bouche des officiers ou des civils qui portent revolver, ceci :

— Si je suis pris par les Marocains, mes deux dernières balles seront pour moi.

Dimanche 15 septembre.

Les brumes de Casablanca sont un phénomène très singulier. Sous le ciel le plus pur, par les temps les plus chauds et les plus clairs, elles sortent soudain de l'horizon et se promènent, sur la terre ou sur l'eau, comme de grandes écharpes tendues ou comme un décor de théâtre, que des machinistes transportent d'un côté à l'autre du « plateau ». Elles se meuvent lentement, dans le sens horizontal, poussées par une brise mystérieuse dont on ne

sent point le souffle, écrans qui interceptent successivement des parties de paysage.

A ce moment même, j'ai devant les yeux un spectacle étrange. Mes fenêtres, au bord des remparts, s'ouvrent au-dessus des rochers de la plage, et j'ai devant moi, tandis que je travaille, la rade de Casablanca, les nappes bleues de la mer à l'horizon, plus près la barre écumeuse dont la perpétuelle colère roule la lame glauque jusqu'aux rocs du rivage, puis, ruisselants de soleil, nos vaisseaux de guerre, la *Gloire*, élancée et robuste, le croiseur espagnol *Alvaro de Bazan*, quelques vapeurs de commerce. A la minute où je suis, la moitié de ce tableau coutumier a disparu. Je pense à ces subversifs articles de journaux sur lesquels la censure russe roule son caviar, laissant passer aux bords, comme des bavures du texte, un fragment de mot, la moitié d'une lettre, un signe de ponctuation. Un rouleau de brume laiteuse a de même passé sur l'horizon, y déposant une longue bande opaque. Son caprice a voulu que, barbouillant et cachant les ventres de tous les navires sur rade, il ne laisse apparaître, au sommet, comme suspendues dans le ciel, que les pointes extrêmes de leurs mâts les plus hauts, bras éperdus qui semblent demander du secours. Pendant ce temps, le soleil brille et se déploie sur la mer et la campagne. Quand je relèverai la tête dans dix minutes, le rouleau du brouillard se

sera transporté plus loin, et je retrouverai la flotte de Casablanca à l'endroit où je l'ai vue tout à l'heure.

*
* *

Il n'est pas douteux que quelque chose se passe à Casablanca, ou que quelque chose se passe ailleurs, qui a sa répercussion à Casablanca. La période guerrière est close, sinon en fait, du moins en intention. Bien loin d'instruire les puissants de l'heure, l'affaire du seigneur Maaïzi les a mis en goût, et son souvenir, qui ne figurera pas en bonne place dans le livre de la subtilité française, les enfièvre. La venue de M. Regnault, arrivé ce matin de Tanger par le *Forbin*, marque symboliquement que la phase diplomatique — si je puis employer décemment un tel mot, ici dépourvu de sens — succède à l'œuvre militaire.

Car il paraît, à en croire nos maîtres, que cette œuvre est achevée, que les Marocains se sont évanouis, et que nous n'avons plus qu'à recueillir le fruit de notre héroïsme. C'est à mourir de rire, si ce n'est pas à pleurer. Voilà pourtant ce que l'on raconte au peuple de France !

Nous avons déblayé les alentours de Casablanca et poussé de quelques kilomètres les gens des tribus; nous n'avons rien fait d'autre. Est-ce cela qu'on appelle pacifier? Et de

quel front osera-t-on affirmer à l'opinion française que nous avons accompli notre dessein de rétablir l'ordre, alors que, au soleil couchant, ce soir, le général Drude ne vous permettra même pas de dépasser la ligne de sentinelles qui gardent son camp, et que quatre hommes, armés ou non, ne se rendraient pas impunément, en plein jour, à Taddert, brûlé par nous mercredi dernier? Il paraît que ceci s'appelle de la politique, et il y a décidément des âmes pour qui demeurera éternellement close cette science bizarre, dont la loi première est de bannir, comme instruments pernicieux, la vérité et la logique.

C'est donc la politique qui désormais pèse sur Casablanca, où les faits, jusqu'à ce jour, se déroulèrent dans un ordre si parfait et une clarté si pénétrante. Cela se devine et se sent à une multitude de détails qui n'échappent pas à l'observateur. Le consulat ne cesse d'abriter les palabres répétées où le consul, le général et l'amiral échangent des vues sans fin sur le présent et l'avenir de la Chaouïa. Des conférences mystérieuses ont lieu avec Si Allal, khalifa de Mouley-el-Amin, et avec des hommes couleur de muraille, venus du dehors au crépuscule et qui y retournent à la nuit. Notre excellent consul, M. Malpertuy, qui se contentait, au début, d'être le témoin d'opérations où son rôle était nul, a part maintenant à la conduite des choses, et cela se voit à son

attitude, à l'air d'autorité qu'il a pris, à ses étranges silences et à ses façons ténébreuses, car il est devenu impossible de lui parler du brouillard, du soleil ou du vent, sans que le secret diplomatique pèse incontinent sur ses propos.

Enfin c'est le général Drude qui, dans cette période nouvelle, montre le plus de gêne et de gaucherie[1]. En vérité, ce chef, faisant, poings aux hanches, les cent pas autour de sa tente, semble maintenant empêtré au milieu de ses 5.000 hommes, et l'on dirait qu'il se demande ce qu'il va en faire. Et il se le demande, en effet; car il a des façons de vous dire, le menton en avant : « Eh! bien, avez-vous des nouvelles?... Savez-vous ce que veut le gouvernement?... » qui accusent encore le singulier désarroi moral où nous nous trouvons. Impression étrange, que chacun, civil ou militaire, éprouve ici, et qui nous a gagnés tous, comme si, du cerveau d'hommes réunis sur un étroit espace et tendus vers les mêmes fins, une pensée commune se dégageait à certaines heures, et, retombant en eux, les possédait ensemble au même instant.

Il n'est plus question ni de sorties, ni de marches, ni d'opérations, et les petites démonstrations qui ont lieu n'intéressent plus. Qu'il y ait, quelque part dans la Chaouïa, une

[1] V. la note de la page 291.

Kasbah de Medionna, où se tient un gros de nos adversaires, ailleurs un village de Settat, le plus peuplé et le plus riche de la région de Casablanca ; qu'il soit dangereux de laisser en paix ceux qui les occupent, et que notre inaction les autorise à propager le bruit de notre pusillanimité, qu'est cela ? La grande affaire du jour, c'est ce qu'on appelle, d'un mot qui, sur cette terre, apparaît d'une bouffonnerie que les Français de France ne mesureront jamais : les négociations! Donc on négocie. Avec qui? Peu importe. Pourquoi? Parce qu'il est d'usage que toute guerre se termine par la paix, et que l'on a décidé que cette guerre-ci avait assez duré. Mais il n'y a pas plus de raisons de négocier aujourd'hui, qu'il n'y en aurait eu il y a un mois. On négocie, n'en demandons pas plus. Et précisément quatre seigneurs de la Chaouïa se sont présentés aujourd'hui au consulat, où les ont reçus en congrès M. Malpertuy, le général et l'amiral. Ah! s'ils avaient le pouvoir de lire dans les âmes, quel orgueil les gonflerait, à constater les transports allumés ici par leur venue!...

Malheureusement, toute la bonne volonté qu'on y peut dépener ne suffit pas à conférer à ceux-ci une apparence d'autorité. Ce ne sont que des farauds de village, de ces beaux parleurs qui aiment à se mettre en avant, de ces malins qui, pour étonner leur auditoire, crient, au milieu d'une réunion : « Moi, je n'ai pas

peur des Français, et j'irai leur parler! » Se sont-ils battus contre nous? Ont-ils, au regard de leurs tribus, l'auréole de guerriers qualifiés pour traiter la paix, après avoir vaillamment soutenu la guerre?... A cette question que je leur fis poser, le plus grand des quatre découvrit deux mâchoires pourvues de dents étincelantes, et, s'esclaffant, se vanta d'avoir fui quand on combattait, parce que ce n'était pas son affaire de se battre contre des canons.

Par surcroît, si l'on se renseigne, on apprend qu'ils appartiennent à deux tribus qui, de tout temps, furent, dans la Chaouïa, parmi les plus pauvres, les plus pacifiques, les plus débonnaires. L'une, celle des Zenata, établie au nord-est de Casablanca, a pour ville le petit port de Fedhala, et, molle dans la guerre, elle ne prit les armes que sous la contrainte de ses rudes voisins; ce fut dans les derniers jours d'août, sur la sommation d'envoyés de la méhalla de Merchirch, qui leur donnèrent à choisir entre le pillage et la razzia, et la lutte contre les roumis. L'autre, celle des Ziaïda, limitrophe de la précédente, est dans le même cas. Et si les uns et les autres sont ici aujourd'hui, c'est parce que le bombardement de Fedhala par la *Gloire* avait été décidé, que l'opération devait avoir lieu demain ou après-demain, et qu'un officier de marine en ayant laissé échapper la confidence, celle-ci fut rapportée à un commerçant européen, qui, ayant

des intérêts à Fedhala, envoya aussitôt avertir les Zenata.

Bref, quand il fut avéré que nulle apparence de conversation sérieuse ne pouvait s'engager avec ces quidams, il fallut bien les renvoyer. On leur dit qu'ils devaient revenir en plus grand nombre et amener avec eux des ambassadeurs de toute la Chaouïa. Ils ont promis tout ce qu'on voulut, et on leur a donné rendez-vous pour jeudi, accompagnés cette fois d'une troupe renforcée de négociateurs... Disons-nous que nous sommes au spectacle, et demandons-nous seulement si la pièce est bonne.

# XII

## 17-22 SEPTEMBRE

Cette maison est à moi. — Les blancs oumanas et leurs coussins rouges. — Débuts de l'administration du commandant Santa-Olalla. — « Les chrétiens, c'est eux. » — Politique de duperie. — Ce qu'on entend par « pouilleux » à Casablanca. — La résurrection. — Une journée diplomatique. — Dix-huit plénipotentiaires. — La figure du Vaincu. — Réflexions d'un témoin. — L'ambassadeur fait les cigarettes du consul,

Mardi 17 septembre.

Une pluie d'étiquettes imprimées est tombée sur les maisons de la ville, et ces étiquettes sont bien curieuses. Elles portent qu'il est interdit d'entrer dans telle maison, qui appartient à telle personne de telle nationalité. L'étiquette est collée en travers de la porte, et signée, le plus souvent, du capitaine Poulet, excellent officier des chasseurs d'Afrique, désigné pour la direction de la police à Casablanca, mais de qui la signature, en cette occurrence, ne constitue, bien entendu, aucune garantie de propriété, et c'est ce que lui-même ne laisse pas ignorer.

Dans les premiers jours de l'occupation, aux heures magnifiques du pillage, quelques Européens, escomptant le prestige de deux lignes imprimées et d'une signature, eurent l'idée d'apposer sur leurs demeures des étiquettes semblables. Ils furent imités. Ils le furent avec excès. Les petites étiquettes blanches coururent à travers la ville, et, aujourd'hui, vous pouvez vous y promener, vous ne trouverez pas une maison vide, au fond de la ruelle la plus sombre du quartier le plus sordide, qui, sur sa porte clouée par des traverses de planches, n'affiche cet astucieux acte de propriété. Nul ne soupçonnait que les étrangers possédassent tant de biens à Casablanca, et c'est merveille de découvrir que cette ville, que nous croyions arabe, est, en somme, une cité européenne. Quelle amertume de songer à présent qu'en tirant sur elle, ce sont nos logis que le *Galilée* a bombardés!

Quelqu'un osera-t-il suspecter la sincérité de ces revendications?... Qui se le permettrait? On ne suspecte pas, on n'insinue pas, on prouve: où sont vos preuves?... Est-ce un Marocain qui proteste? Mais ne connaît-il pas sa loi?... Point de propriété individuelle au Maroc; tous les biens sont « maghzen », c'est-à-dire qu'ils appartiennent à l'Etat, à la communauté. L'Etat est loin, et, pour l'instant, la communauté est dissoute... Il est bien possible que, par mon acte, j'aie de quelque peu devancé

l'ordre du temps; mais quoi! Dans trois mois, mon étiquette m'aura conféré le titre qui me manquait. Et si un propriétaire autorisé se présente à la fin, alors je me serai trompé de porte : c'est la maison d'à côté qui est à moi... Vous voyez bien que je ne suis pas entêté, et qu'il suffit de me montrer mon erreur...

*
* *

Deux personnages, pourvus de barbes grises, vêtus de laine fine et chaussés de babouches jaunes, portant, plié sous le bras gauche, un petit tapis d'étoffe rouge, et qui se ressemblent comme deux frères, promènent avec autorité, à travers la ville, à des heures régulières, un ventre prestigieux. Ce sont les « oumanas » de la douane, et, quand vous les rencontrez, c'est qu'ils vont prendre leur service ou qu'ils viennent de le quitter, ne se séparant jamais du coussin de laine sur lequel ils établissent leur séant.

Les oumanas de la douane étaient jadis de puissants personnages. On connut des temps où leurs fonctions ne passaient pas pour entretenir dans l'opinion publique l'amour et le respect de la vertu. Certaines caisses de marchandises trouvaient, avec la règle qu'ils représentaient, des accommodements. Il y en avait, assurément faites d'un bois magique, dont, par un miracle, ils avaient le don extraordinaire de pressentir

le contenu, à la manière de ces physiciens diaboliques qui, à l'aide de certains rayons, percent du regard les parois les plus solides, et ces caisses-là n'étaient jamais ouvertes. Il y en avait d'autres, au contraire, dont la malechance était d'être vidées et scrutées jusqu'au dernier clou, après avoir été préalablement oubliées dans un coin des magasins, et dérobées à toutes les recherches. Ces caisses étaient le bien de commerçants européens, et ces fortunes diverses, enrichissant les uns, faisaient la perte des autres. Une des merveilles de la fonction des oumanas était, paraît-il, qu'un talisman singulier unissait infailliblement leur sort à celui des premiers, sans leur donner aucune part à la déconvenue des seconds.

Certes, les deux fonctionnaires dont on rencontre dans la ville les deux ventres bedonnants, et que l'on voit, à la douane, accroupis côte à côte sur leur tapis rouge, et, le nez chaussé de besicles, inclinant la tête sur d'étroits pupitres où ils ne cessent point de tracer des écritures, certes ces vénérables oumanas ne furent point — qui les soupçonnerait? — de ceux pour qui les caisses prenaient, selon les propos de leurs destinataires, des airs plus ou moins sympathiques. Cependant l'occupation française les a destitués de leur omnipotence ancienne. Il y a encore sept semaines, ils tranchaient, décidaient et taxaient sans contrôle; aujourd'hui, ils ne sont plus que

des scribes, à qui un fonctionnaire français fait signe d'inscrire ceci ou cela. Et c'est M. Darmet, contrôleur de la dette, qui dirige les choses. Mais on a pu leur enlever leur pouvoir, toute la France est sans prise sur leur dignité, et elle est splendide.

Mercredi 18 septembre.

L'acte d'Algésiras veut que l'Espagne assure la police dans la périphérie de Casablanca, et le commandant Santa-Olalla, débutant dans sa tâche, a rédigé aujourd'hui sa première circulaire. Ce document, qui marque la prise de possession de l'Espagne sur cette côte marocaine, est digne de mémoire, et le voici dans sa traduction littérale et officielle, dont je ne garantis pas l'élégance. L'oukase est adressé au commandant Mangin pour être communiqué :

CIRCULAIRE

Pour régulariser le service de police extra-urbaine à tous les points de vue, pour éviter la contrebande des armes et des munitions, les vols et les abus de tous genres, que, dans la campagne de Casablanca, occasionnent des personnes qui, par leur aspect, cachent leurs instincts, feignant des trafics et des commerces divers et troublant la tranquillité des laboureurs et voyageurs dans la campagne et sur les routes,

Il devient nécessaire que les personnes, toutes indistinctement, qui sortent des portes de la ville, soient pourvues d'un document d'identité ou d'une cédule personnelle, signés par l'autorité de qui elles dépendent.

En conséquence, j'espère que vous communiquerez

ceci au corps consulaire de la ville, afin qu'il le fasse connaître à la colonie européenne pour éviter des préjudices[1].

Casablanca, 18 septembre 1907.

Signé : SANTA-OLALLA.

*
* *

Au consulat de France, un Arabe, venu du dehors, est interrogé par M. Malpertuy. Ancien chaouch du consulat d'Allemagne, il a été emmené par les tribus au moment de l'invasion de la ville, et, ayant pu s'échapper, il rentre à Casablanca. Il conte, avec de grands gestes et des cris gutturaux, qu'il a été volé, pillé, maltraité, battu, et, s'adressant à M. Malpertuy, qui sourit, il ajoute. avec un regard louche et un air de fureur : « Les chrétiens, c'est eux, et les musulmans, c'est vous ! » entendant par là qu'ils sont les méchants et que nous sommes les bons.

Par cette basse flagornerie, l'ancien chaouch pense affirmer sa fidélité au roumi. Il ne réfléchit pas à tout ce qu'elle exprime d'antagonisme entre les races et de haine fondamentale. Elle est pire que le coup de fusil d'un M'zab.

Vendredi 20 septembre.

Ainsi qu'il était prévu, les quatre ambassa-

[1] Cette extraordinaire circulaire fut communiquée au corps consulaire. Aucun consul ne la notifia à ses nationaux.

deurs de dimanche, qui devaient apporter hier, dans les plis de leurs burnous, la soumission de la Chaouïa, n'ont pas montré leurs visages au consulat; mais un homme qui n'a pas dit son nom étant venu, de leur part, nous informer que nous pouvions compter pour aujourd'hui sur l'agrément de leur entretien, l'espérance a refleuri dans les cœurs.

Aujourd'hui, en effet, à l'heure du café, trois seigneurs ont arrêté leurs montures devant le consulat de France. L'un des trois est un des plaisantins de dimanche dernier. Les deux autres sont des figures nouvelles. Il y a un grand, poilu, dont les longs cheveux ébouriffés débordent son turban, et qui a une vaste barbe, une large bouche, des dents étincelantes, le teint noir et un ample burnous bleu. Introduits, après le temps réglementaire de l'attente, ils ont convenu de leur impuissance à entraîner avec eux les autres tribus de la Chaouïa. Leur éloquence n'a réussi à convaincre que la moitié des Ouled Zian, ces pacifiques qui se disent « maîtres de la rivière », par opposition aux belliqueux, qui sont les « maîtres du lentisque », et qui n'admettent pas que soit prescrite la lutte contre l'envahisseur. Ils ajoutaient qu'ils étaient prêts à faire la paix au nom de ces deux tribus et demie. Alors, après leur avoir déclaré superbement, le premier jour : « Nous ne traiterons qu'avec toute la Chaouïa », on a réfléchi que ce qui est pris est pris, et on a

fait : « Essayons toujours de commencer par vous. » Ainsi on aura à Paris un prétexte à parler de la soumission de la Chaouïa.

Toute cette mise en scène est, vue de près, un spectacle extrêmement réjouissant. J'ai, avec les hommes qui y tiennent les principaux rôles, les relations les plus courtoises ; la communauté de vie et de préoccupations a créé, entre tous ceux que leur devoir a appelés, à des titres divers, à Casablanca, une solidarité cordiale qui suffirait seule à m'interdire sur aucun d'eux tout propos désobligeant, et j'y aurai d'autant moins de mérite que je connais leur bonne volonté et leur bonne foi. Les uns et les autres ne doutent pas sans doute qu'ils servent le plus efficacement les intérêts qui leur furent confiés. Mais comment n'ont-ils pas réfléchi que nous sommes dans la Chaouïa, non sur une terre européenne ? Nous n'avons pas affaire à un ennemi organisé, cohérent et familier avec les mœurs des nations policées. Notre protocole veut qu'une guerre soit un duel, que l'adversaire, après qu'il a été vaincu en plusieurs rencontres et privé de ses principaux moyens, soit contraint de déposer les armes, que la paix devienne l'aboutissement nécessaire du conflit, que des négociations engagées soient une œuvre sérieuse, que des signatures, échangées par le moyen de plénipotentiaires, engagent la nation, pour le jour et son lendemain. Rien de tel au Maroc.

Non seulement le peuple de la Chaouïa ne forme point une masse compacte et organisée, mais chacune des onze tribus qui le composent est un petit univers de jalousies, de rivalités, de haines et de désordres. Le caïd placé à leur tête par le Maghzen est un chef sans autorité et sans pouvoir. Nul ne trouve de crédit dans les soubresauts de cette anarchie. Le guerrier qui revient blessé du combat n'est payé que par les quolibets d'un fanfaron ou les invectives d'un fanatique, qui lui fait un grief de sa défaite et de sa blessure, et se targue de venger le lendemain l'honneur de l'Islam. Une campagne militaire, une bataille ne sont jamais pour eux des opérations définitives, car il suffit à ces nomades de plier leurs tentes pour trouver, au hasard de la route, une patrie nouvelle. Pourquoi s'avoueraient-ils vaincus, et pourquoi s'humilier, implorer, tendre le dos aux verges, alors qu'on n'a rien pu sur leur indépendance, et qu'il dépend d'eux de refuser ou de provoquer le combat ?

Quant à la probité des négociations, au respect des traités et des signatures, nos gens n'ont cure de ces misères. Nous sommes aux prises avec des adversaires plus redoutables cent fois que les valeureux guerriers qui fonçaient hier sur nos carrés, je veux dire l'incohérence, l'anarchie, et un état de barbarie où nos propres notions de la morale n'ont point de sens. Il faut être les latins que nous sommes, amoureux de la

règle et de la symétrie, pour opposer, à des partenaires de ce rang, nos armes ordinaires, et conférer avec un homme des Ouled Hariz, comme nous ferions avec un ambassadeur chamarré, qui présente, scellées d'un cachet rouge, ses lettres de créance. C'est trop de candeur, en vérité, et, à de pareils jeux, nous avons perdu d'avance. Nos diplomates ne sont pas de taille.

Il y a cinq jours, M. Regnault, qui, en même temps qu'il s'est révélé spécialiste de la question marocaine, est un esprit plein de finesse et de ressources, me disait, selon une excellente formule ; « Pas de négociations, la soumission. » Si l'on a consenti depuis à adoucir sa rigueur, si l'on accepte de causer, je ne m'en plains pas, car nulle méthode ne doit être dédaignée, en effet, qui peut conduire au but. Mais je demande pourquoi l'action militaire est suspendue.

La paix sera d'autant plus prompte et durable que les opérations auront été plus rapides et plus énergiques. Faut-il être un « vieux Marocain » pour ignorer cette vérité, d'ordre élémentaire ? A nous voir ainsi hésitants, que croit-on que pensent nos adversaires ? Que la France est généreuse et patiente, qu'elle est prête à pardonner et à oublier ?... Ah ! quelle erreur ! Ils se disent que, si les soldats français n'avancent pas, c'est qu'ils craignent de se risquer, que cette défiance de soi atteste une force pré-

caire, qu'un nouvel effort débarrassera des roumis le sol de l'Islam. Et ces périodes de répit, que l'on juge propices à assagir les esprits, y reconstruisent au contraire une part des illusions que nos canons avaient dispersées.

Une telle politique est une politique de duperie. Puisque l'on a commencé l'affaire de Casablanca, il faut la conduire à son terme, sans faiblesse, sans impatience, sans retard, et accepter toutes les nécessités de l'action militaire que l'on a soi-même déchaînée. Aujourd'hui comme hier, la parole est au général Drude. En lui seul est la solution. Par lui, nous assurons l'avenir, et nous ménageons le sang, que notre pusillanimité ferait de nouveau couler demain dans la Chaouïa.

*
* *

Le général Drude a des airs bien singuliers. Il consent à peine à ouvrir la bouche au sujet des négociations. « Moi, vous savez, fait-il, je suis un militaire, et ces choses-là, ce n'est pas mon métier. C'est l'affaire de M. Malpertuy. » En même temps, il a un petit sourire, se gratte le menton, et prend la figure d'un homme qui trouve très drôles ces palabres, mais, ne pouvant faire autrement, s'y résigne.

Tout à l'heure, le rencontrant, je lui ai dit :

— Eh bien ! général, qu'est-ce que vos « pouilleux » vous ont dit ? La Chaouïa en a-t-elle assez décidément ?

Car — j'en demande pardon à ceux qui liront ces notes — pouilleux, chienlits, voyous, et autres gentillesses, — c'est ainsi que, sans révérence, au camp et ailleurs, on traite, à Casablanca, LL. Excellences les plénipotentiaires marocains.

Samedi 21 septembre.

Casablanca lentement se repeuple. Chaque jour, les campagnes y dirigent des théories d'indigènes, qui, misérables et affamés, se résignent à reprendre, dans la ville devenue roumi, leur existence ancienne. Ces bandes, depuis quelque temps, se font caravanes, et tout ce monde, si pauvre, si pitoyable, restitue cependant aux rues désertes un peu de leur agitation passée. En même temps, un fleuve d'Européens a déferlé jusqu'à nous. Ils viennent d'Algérie, de France, mais surtout d'Espagne. Qui sont-ils ?... Ne cherchons pas trop à le savoir. Toutes les entreprises, tous les commerces leur sont bons. Il faut bien qu'ils vivent, et pourquoi n'essaieraient-ils pas de vivre de cette résurrection ?

Ces boutiques qui s'ouvrent, ces « arabas » dont les conducteurs crient « baâlek », ces mules qui circulent, ces rues où marchent des vivants, ces maisons dont les portes ouvertes

montrent des logis habités... est-ce là cette Casablanca, que nous avons connue si effroyablement dramatique, dans son suaire de cendres et son humidité sanglante? Sous ce nouveau visage de vie, comment le voyageur distinguerait-il aujourd'hui la hideuse moribonde dont nous avons compté les ulcères et respiré la pourriture? Plus que toute joie, l'horreur humaine est passagère, et, plus forte que la mort, plus impérieuse que le crime, la vie sort des ruines et trace sa route à travers les ossuaires.

Mais où sont-elles, ces ruines? On a pansé les plaies des maisons, bouché des trous, restauré des portes. Dans des bâtiments incendiés, on a ouvert des boutiques. Une maison, criblée de balles et d'obus, que l'on se montrait comme une curiosité et vers laquelle on conduisait en visite les nouveaux venus, a été acquise par l'excellent correspondant de l'*Agence Havas*, M. Favier. Sur toute cette mort, enfin, on a drapé de la vie, et Casablanca redevient une cité.

Il y a bien encore tout ce quartier brûlé, où il n'est pas une maison que le feu ait épargnée. On s'en désole, car il faut le traverser pour atteindre Bab-es-Souk, la porte principale, par laquelle on gagne le camp; mais on lui a fait une sorte de toilette. On a relevé les matériaux carbonisés et les cendres qui débordaient; on a abattu les charpentes qui mena-

çaient de s'écrouler ; en travers des portes de plâtre, noires de fumée, ouvertes et béantes comme des orbites vides de leurs yeux, de petits marchands ont installé leurs tables volantes ; et cette place même, qui précède Bab-es-Souk, cette place horrible, détruite par l'effrayant incendie qui y a tout anéanti, tordu les fers, noirci les pierres, le commandant Mangin la fait déblayer. On y abat ce qu'il y reste de murs, et l'on construira à la place des abris militaires...

...Allons! encore un mois, et, de l'affreux drame qui, entre ces mornes murailles, souleva nos cœurs et éprouva nos courages, il ne restera qu'un souvenir, une rumeur dans la mémoire des hommes, et cinq mille soldats campés à cinq cents mètres d'ici. Casablanca, la blanche cité qui fut rouge et frissonna sous la mitraille, aura repris, dans la splendeur des grands ciels purs, le rêve indolent qu'elle poursuit, aux confins de l'Islam, dans l'éternité du temps.

Dimanche 21 septembre.

Conclusion des palabres de dimanche et de vendredi : dix-huit notables emplissent aujourd'hui la cour du consulat.

Ils sont venus sur dix-huit mules drapées de rouge, qu'ils ont attachées dans la rue. Un à un, ils ont passé le seuil de cette maison détestée. Il y en a de jeunes, avec des barbes noires ;

il y en a de vieux, avec des barbes blanches. Il y en a un, de quarante-cinq ans environ, qui a le visage osseux, les traits ravagés, le nez mince, le front noueux et ridé, les paupières plissées, et, foyers ardents au fond d'orbites creusées, deux braises qui sont ses yeux. Les autres, devisant entre eux, tandis que le grand conseil du consul, du général et de l'amiral délibère à huis-clos, paraissent insouciants et gais. Celui-ci reste silencieux et sombre. Assis à l'écart sur une pierre, les bras croisés sur les genoux, le buste incliné, il semble fixer dans l'espace une pensée tenace, et lui du moins, dans ce congrès d'aimables compagnons, montre l'unique et la véritable figure du Vaincu.

Que je souhaiterais de pouvoir l'entretenir dans sa langue, et de lui faire oublier un instant que je suis l'ennemi de sa race, que je représente pour lui le vainqueur, et qu'il me hait! Cet homme, je n'en doute pas, fut, avec son teint que le soleil et la poussière ont noirci, avec sa barbe échevelée et drue, avec ses mains sèches, de ces intrépides cavaliers, que nous voyions hier courir sur les crêtes en riant aux balles de nos troupiers. Que n'a-t-il pas espéré, quand il se jetait en frémissant contre nos carrés! De quels rêves prestigieux son âme enfantine ne s'est-elle point enivrée! Et n'a-t-il pas juré, revenant le soir d'un dur combat, où il avait vu tomber beaucoup des siens, que le lendemain, sans mensonge et

sans remise, il entrerait dans la ville et capturerait une « frégate » !...

Le voici maintenant, désabusé et morne, en attitude de suppliant, dans cette Casablanca, possédée et souillée par le roumi. Pour y parvenir, il est passé entre les lignes de soldats que son courage n'a pu entamer, et, derrière ce mur blanc, est le chef, le grand « Kébir » dont il avait escompté l'écrasement, et qui le tient, et qui va tout à l'heure lui dicter ses conditions... A ce guerrier, la défaite peut bien arracher les armes des mains ; qu'importe, s'il reste invaincu dans son cœur !

Ces dix-huit personnages sont une amplification des trois envoyés d'avant-hier. Ils représentent les Zenata, les Ziaïda et cette fraction pacifique des Ouled Zian, qui est « monâlin louâd », ou « maîtresse de la rivière ». Deux caïds sont parmi eux : Si Ahmed ben Omar, et Si Tehammi ben Ali. L'un d'eux, tout à l'heure assis sur la pierre, a extrait, de hautes bottes rouges, ses pieds nus, puis les a chaussés de babouches jaunes, qu'il avait dans un sac de cuir suspendu à son épaule, et je n'ai pu savoir si, par ce geste, il obéissait au protocole de la Chaouïa ou s'il écoutait seulement sa commodité.

*
* *

Tandis que les dix-huit ambassadeurs atten-

dent le bon plaisir du grand conseil, je me fais ces réflexions :

« Le 11 septembre, Drude frappe le coup de Taddert. Stratégie nulle, retentissement étendu.

« Le lendemain, Mouley-el-Amin, muet jusqu'à ce jour, lui fait transmettre ses félicitations. Le 14, Mouley en personne les lui apporte au camp en grand appareil. Le 15, les vagues propos tenus par des transfuges sans qualité, mais évidemment envoyés en éclaireurs, aboutissent à la visite de quatre « voyous », comme dit le général, qui se prétendent négociateurs. On les reçoit bien, mais on les renvoie en les priant de revenir en nombre.

« Le général qui, depuis quatre jours, ne bouge pas, bouge encore moins, car les quatre voyous ont obtenu de lui un armistice. Le 19, jour convenu, ils ne viennent pas. Le 20, ils se montrent, mais pour confesser leur échec.

« Evidemment, les « négociations » se traînent, et la « paix », la paix chérie, à laquelle on ne cesse de faire à Paris des sacrifices pénibles[1], y compris les sacrifices de personnes, se présente mal.

1. Le 16 septembre, l'*Agence Havas* communiquait aux journaux, qui la reproduisaient, la note évidemment officieuse que voici :

« Le général Drude a reçu à Casablanca trois délégués désignés

« Depuis neuf jours, l'armée française n'a fait ni un mouvement ni une menace ni quoi que ce soit; elle est restée immobile dans son camp, ce qui est du reste une manière d'arriver à restaurer le silence dans la province; pour la première fois, depuis le 7 août, les tribus de la Chaouïa respirent, car je compte pour rien l'assassinat de treize malheureux indigènes, tués le 16 à Aïn-Çeba, pour le plaisir. Brusquement, le 21, par une marche hardie, Drude part à trois heures du matin, pousse une pointe de dix-huit kilomètres, brûle le camp de Sidi-Brahim, revient à quatre heures du soir, et il est déjà débotté que les tribus ne sont pas encore revenues de leur surprise, car c'est le premier coup de cette envergure qu'il ose contre elles.

« Conclusion : vingt-quatre heures après, aujourd'hui 22, dix-huit seigneurs sont dans la cour du consulat, où ils viennent déposer la soumission de deux tribus et demie.

» Qui donc avait raison, depuis dix jours, de ceux qui croyaient au baume merveilleux de la

par toutes les tribus chaouïas. Ces délégués ont apporté la soumission des Chaouïas et accepté toutes les conditions qui leur étaient imposées; ils vont retourner dans leurs tribus respectives et reviendront jeudi avec d'autres délégués et les caïds pour faire une soumission générale. »

Les quatre affirmations contenues dans ce communiqué sont toutes inexactes, ainsi que la suite l'a prouvé, et, au moment où paraît ce livre, elles continuent de l'être. Je puis affirmer, d'autre part, que cette note n'a pas été expédiée de Casablanca à l'*Agence Havas*.

temporisation, ou de ceux qui, soutenant l'urgence de poursuivre les avantages obtenus, dénonçaient, sans succès et sans autre gain que d'être méconnus et desservis, la détestable inaction de nos troupes?... »

*
* *

La conférence a duré deux heures. Les conditions de paix étaient nombreuses. Il a fallu les énumérer, mais surtout les expliquer à Leurs Excellences. Ce fut le plus long, car, pour ce qui est de les discuter, ils s'embarrassèrent peu de ce soin.

A un certain moment, le consul était debout, contre son bureau. Il donnait, en arabe, une explication assez laborieuse, et, tout à son sujet, s'inquiétait peu du reste. Derrière lui, se trouvait un de ces messieurs, ce grand diable en burnous bleu, en cheveux, en barbe et en dents, déjà venu vendredi. Le discours du consul l'intéressait médiocrement. Il se disait sans doute que, pour ce qu'il en retiendrait, il n'était pas nécessaire qu'il se fatiguât à en saisir le sens, et il pensait probablement aussi que ses amis de Fedhala ne lui en demanderaient pas tant. La grande affaire, pour eux, qui ne sont pas des guerriers, était de reprendre avec Casablanca leur commerce, et voilà précisément la bonne nouvelle que lui, poilu, barbu et chevelu, allait leur apporter

le soir même. Puis ce diplomate songeait à fumer, et il considérait avec envie un paquet de cigarettes intact, qui reposait sans emploi sur le bureau consulaire.

A la fin, il n'y tint plus, et, dans le moment où le consciencieux M. Malpertuy, appliqué à son raisonnement, cherchait avec le plus de soin les mots propres à le faire entrer dans ces âmes rudes, l'autre, glissant doucement son bras derrière le consul, allongeait la main sur la table, saisissait le paquet, et, d'un air distrait, le plongeait aussitôt avec nonchalance dans les profondeurs de sa poitrine. Mais quelqu'un l'avait observé, et, à l'instant où le paquet disparaissait, une bourrade atteignit l'astucieux Zenata. C'était le capitaine Huot, qui lui dit en même temps : « Où te crois-tu ? » Il ne fut pas troublé pour si peu, et, ouvrant sa large bouche, montra en riant ses belles dents. Il trouvait évidemment la chose tout à fait drôle. Et il fallut que le capitaine Huot allât extraire lui-même les cigarettes de la poche du burnous.

*
* *

En quittant la conférence, un des plénipotentiaires, interrogé par un commerçant français sur les conditions de paix qui leur avaient été faites, en énuméra difficilement quelques-unes. La première qu'il cita, et dont il se sou-

venait le mieux, stipulait que le cadavre de tout chrétien assassiné entraînerait, pour la tribu sur le territoire de laquelle il aurait été trouvé, une amende de cent douros. On pense bien que rien de pareil n'avait été dit...

# XIII

## 23 SEPTEMBRE-3 OCTOBRE

Histoire d'Abenhaïm Zabulon. — Le colonel Lewis, envoyé du *Times*. — M. Le Vay attaqué. — La « question Santa-Olaila ». — L'Hérodiade de la Chaouïa. — Trop de plénipotentiaires. — On prend ses otages où on les trouve. — Les protégés. — La vraie mort de Casablanca. — Epilogue et moralité.

Lundi 23 septembre.

Abenhaïm Zabulon, israélite, âgé de dix-sept ans, domestique au service de M. Fournier, agent de la Compagnie marocaine à Casablanca, est rentré aujourd'hui dans la ville, après un mois de captivité, après plus de sept semaines de tourments et d'angoisses qui ne sont pas finis, et l'apparition de ce revenant a soudain ramené nos pensées à l'affreux drame qui, en un jour, vida cette ville, et que la vie triomphante, pousse peu à peu dans les greniers du temps.

Abenhaïm Zabulon a le front intelligent, les yeux doux et un air de gravité et de mélancolie qui contraste avec la jeunesse de son visage. Il m'a conté son histoire. Hélas! combien de

fois l'ai-je entendue! C'est celle de tous les juifs de la ville et de combien de milliers d'Arabes!

Le 5 août, en réplique au débarquement du *Galilée* et au bombardement, les Mediouna envahissent Casablanca. Ils occupent toutes les rues, défoncent toutes les portes : celles du quartier israélite les attirent les premières, et, avec férocité, ils s'y acharnent. La famille Abenhaïm est réunie dans sa maison : le père, la mère, Zabulon et sa jeune sœur se tapissent dans la pièce la plus retirée, et ils espèrent en tremblant que la horde les oubliera.

— Ne pouviez-vous donc fuir auparavant? dis-je au jeune homme.

— Fuir? Mais comment? Et où? Impossible de gagner le consulat de France, car les rues qui nous en séparaient étaient infestées de Marocains. Pour la même raison, nous ne pouvions atteindre la porte la plus prochaine, et, du reste, la campagne, tout entière occupée par les cavaliers des tribus, était plus dangereuse encore que la ville. Nous attendions, c'était le mieux.

Ils n'attendent pas longtemps, car on les découvre, et des cris sauvages retentissent. Le père se jette aux genoux des pillards et les supplie en gémissant : « Prenez tout notre bien. Prenez tout ce qui est ici. Faites-nous plus pauvres que des bêtes. Mais que vous rapportera la mort de malheureuses femmes et de

tristes hommes? Laissez-nous la vie, laissez-nous la vie! » On leur laisse la vie, mais on les dépouille de leurs vêtements et on les pousse dehors. C'est à ce moment que le père et le fils sont séparés des deux femmes. Ils les cherchent, les appellent : nulle voix ne leur répond. Ils se trouvent au soir dans la campagne, non loin de la ville, désespérés, presque nus, et c'est un miracle qu'ils aient, jusqu'à ce moment, échappé à la matraque de quelque fanatique.

Un chérif vient à passer, cheminant sans hâte sur sa mule. Le jeune Zabulon a une inspiration. Il se précipite dans la poussière, aux pieds de la mule et crie :

— Chérif, aie pitié de pauvres hommes qui vont mourir, si tu ne viens à leur secours! Ne fais pas attention si nous ne sommes pas de ta religion. Dieu est le même pour tous, et nous te vénérons, parce que tu es un saint homme. Dieu ne peut pas vouloir que nous mourions, puisque nous ne l'avons pas blasphémé et que nous n'avons fait de mal à aucune de ses créatures. Chérif, si tu nous laisses ici, c'est comme si tu nous tuais de ta propre main!

C'était un bon chérif, qui s'appelait Si Mohammed el Shab. Il eut pitié des deux malheureux et fit : « Eh! bien, venez avec moi. » Dès lors qu'il les prit sous sa protection, ils étaient sauvés, car les Marocains, pa-

reils à tous les peuples primitifs, tiennent pour sacré l'hôte, fût-il un ennemi, sur qui l'un des leurs a étendu la main.

Les pauvres « youdis » suivirent le chérif, qui, voulant éviter néanmoins les agglomérations de guerriers déchaînés, leur fit faire de longs détours. Ils marchèrent ainsi durant neuf heures, et, harassés, les jambes rompues, ils s'arrêtèrent enfin au milieu de la nuit, en un camp, qu'ils surent depuis être celui de Ouled Boaziz, et qui, en droite ligne, n'est séparé de Casablanca que par trois heures de marche.

Ils étaient sauvés, mais ils restaient prisonniers, car la protection du chérif ne les couvrait que dans les limites du camp. Ils y demeurèrent un mois, y vivant de mendicité, car les Arabes, sachant qu'ils étaient les clients du chérif, et par considération pour lui, consentaient parfois à leur jeter les reliefs de leurs repas, une croûte ou le fond d'un plat de couscous.

Il y eut une période où ils connurent l'abondance : ce fut lorsque le bruit courut soudain au camp que les Français, pour atteindre sûrement, par un moyen sournois, les Marocains, avaient empoisonné le sucre qu'ils leur avaient vendu. Alors tous les hommes des tentes, se débarrassant de leurs provisions de pains de sucre, les jetèrent, avec de grandes imprécations, loin d'eux, et se résignèrent à

boire du thé qui, bien que mêlé de menthe, leur parut plus amer que l'aloès. Zabulon et son père recueillirent ces provisions, que Jéhovah leur envoyait : le sucre est un aliment excellent, et ils firent ripaille.

Ils virent bientôt arriver au camp tout ce que l'on avait arraché de Casablanca, butin, bêtes et gens. Ils connurent des femmes que l'on viola ; mais, au dire de Zabulon, ces entreprises amoureuses ne furent, au camp d'Ouled Boaziz, ni générales ni fréquentes, et il ne s'aperçut pas davantage que d'autres formes de volupté y fussent pratiquées.

Il assista à des querelles, à des batailles, qui s'élevaient sans fin au sujet de la conduite de la guerre, ceux-ci s'obstinant à aller à droite, alors que ceux-là voulaient aller à gauche, et les uns prêchant la retraite, quand les autres bouillaient éperdûment de se ruer contre le camp des Français. Il vit revenir du combat des guerriers épouvantés, qui annonçaient en frémissant que les canons des frégates avaient couché dans les champs des centaines et des centaines de morts ; mais d'autres arrivaient ensuite, qui affirmaient que les Français en avaient bien davantage, et qu'après deux batailles pareilles, il n'en resterait pas un pour tirer le dernier coup de canon.

Il vit aussi toute une foule empressée autour d'un obus qui n'avait pas éclaté, et que l'on avait rapporté avec de grandes précautions. I.

s'agissait d'en dévisser la fusée, afin de surprendre et de dérober le secret de la puissance des roumis ; mais comme la fusée résistait, un guerrier moins patient alla quérir une grande barre de fer, dont il s'apprêta à frapper de furieux coups sur le cône de cuivre. Au premier, l'obus muet consentit à parler, et il en résulta que, dans un fracas formidable, treize morts s'étendirent parmi la masse hurlante.

Enfin, au bout d'un mois, Zabulon ayant pu, par des moyens très compliqués, arriver à emprunter douze douros à un « juif allemand » (il voulait dire protégé par un Allemand), les remit à un Arabe, et celui-ci, en échange, l'aida à prendre la fuite avec son père. Une fois dans la campagne, ils songèrent d'abord à éviter les régions où se mouvaient les guerriers de la Chaouïa, et, fuyant vers l'est, pour remonter ensuite au nord, cherchant les provinces que la vague guerrière de Casablanca avait encore à peine touchées, ils atteignirent Rabat, d'où, longeant la côte, ils sont arrivés aujourd'hui.

Ils sont partis quatre ; ils reviennent deux, maigres, à demi nus, ruinés, affamés.

Sa mère, sa sœur, qui a quinze ans, Zabulon ne sait où elles furent emmenées. Des larmes montent à ses yeux, quand il parle d'elles, et j'ai compris trop tard pourquoi il répondait avec tant de sécheresse à mes ques-

tions sur les mœurs amoureuses des gens de la Chaouïa.

Mardi 24 septembre.

J'étais, hier soir, l'hôte de mes confrères anglais. A MM. Hands et Bartlett, de qui j'ai déjà noté la présence, s'est joint, depuis plusieurs semaines, l'envoyé spécial du *Times*, le colonel Lewis.

Le colonel est un petit homme chauve, mince, avec une forte moustache grise, un teint rouge et des yeux ronds. Il est, pour tous, d'une courtoisie accomplie, et j'estime à haut prix, pour ma part, ses façons charmantes et empressées. Il a fait, dans la Haute-Egypte, la guerre avec Kitchener. Il s'enthousiasme pour la moindre opération, et la juge avec le même sérieux, la même conscience, le même scrupule, que s'il était question de la campagne de France. La guerre est sa passion, et il est apparemment de ceux qui pensent qu'il n'est pas de petite guerre. En quoi il a raison, car, petite ou grande, elle est toujours également odieuse.

Le colonel Lewis ne connaît pas la fatigue. Il n'aime pas à se coucher de très bonne heure, et cependant on le rencontre de grand matin, sur le beau cheval élégant et musclé qu'il a amené de Gibraltar. S'il reste en selle toute une journée, et si le général Drude lui donne,

par surcroît, le régal de beaux coups de canon, il est heureux, et il rentre, le soir, le visage trempé de sueur et maculé de poussière rouge, mais rayonnant. Il fait honneur au grand journal qu'il représente. Avec M. Hands et M. Bartlett, voilà un trio de rares journalistes. La presse anglaise reste, à Casablanca, digne de sa renommée et de ce que nos voisins appellent d'un nom qui les caractérise si bien, de sa respectabilité.

En dînant, un officier d'artillerie nous raconte une amusante méprise.

Il y a quelque temps, le lieutenant de vaisseau Le Vay causait avec un ami au poste de signaux qu'il a établi, dans une petite maison abandonnée, à proximité du camp. Tout à coup, un des matelots signaleurs l'appelle :

— Capitaine, nous sommes attaqués.

L'officier se lève, s'excuse en hâte auprès de son visiteur et monte sur la terrasse pour assister à « l'attaque ».

« Etre attaqué », dans le langage d'un signaleur, cela veut dire qu'un des postes avec lesquels il communique lui annonce qu'il va entrer en conversation avec lui, et, en l'occurrence, c'était le poste de la *Gloire* qui venait de faire le signal qui signifie : Attention !

Le visiteur, qui ne tenait point à assister à « l'attaque », s'était éclipsé. Mais avant-hier, on se passait de main en main, au camp, un journal de France, une petite feuille de pro-

vince, où son « envoyé spécial » à Casablanca racontait, avec abondance de détails pathétiques, que la hardiesse des Marocains ne cessait de croître et qu'il avait assisté en personne à l'audacieuse attaque du poste de signaux, etc...

Mercredi 25 septembre.

Nous avions une « question espagnole ». Le champ se resserre : nous avons maintenant une « question Santa-Olalla », et cet aimable homme, par erreur, par ignorance, ou par obstination, s'engage dans une aventure dont il semble qu'il n'ait pas au préalable mesuré les nécessaires conséquences. Voici son histoire.

Depuis son arrivée à Casablanca, le commandant Santa-Olalla, se souciant peu de vivre parmi ses troupes, et, comme le général Drude, de coucher sous la tente, poursuivait le dessein de découvrir dans la ville un logis confortable où il pût s'installer à l'aise avec sa famille, qu'il appellerait à côté de lui. En attendant, il habitait à l'hôtel. Son investigation fut laborieuse. Dernièrement, enfin, il trouva. La maison qu'il avait découverte était grande, spacieuse, composée de pièces nombreuses et vastes, située en un quartier central, et, par surcroît, pourvue d'un mobilier élégant et presque complet. Inutile de continuer ses recherches : nulle habitation,

dans Casablanca, ne lui conviendrait mieux que celle-ci. Construite pour lui, il ne l'eût pas souhaitée différente. Il s'y tint.

A vrai dire, le propriétaire de l'immeuble ne laissa point ignorer à l'officier espagnol un détail, qui sans doute eût éveillé chez tout autre quelques associations d'idées, à savoir que le logis n'était pas libre. En effet, la maison était, depuis longtemps, louée, par acte régulier, à un cercle international. Entre ses membres et leur propriétaire, de cordiales relations n'avaient jamais été troublées, et celui-ci n'éprouvait en aucune manière le désir de rompre un contrat, qui, d'ailleurs, le liait aussi étroitement que ses locataires.

N'était-ce que cela ? L'Espagnol en faisait son affaire. Il s'en fut trouver le comité du cercle, et, l'avisant de son choix, lui proposa de reprendre, par le moyen d'une sous-location, la suite de ses engagements. Celui-ci répondit que, le cercle ayant été fermé au moment des troubles, ses membres examinaient précisément la question de savoir s'ils continueraient l'association ou prononceraient la dissolution, que, pour complaire à l'officier, ils allaient hâter cet examen, et que, s'ils renonçaient à leurs réunions quotidiennes, ils seraient heureux de lui sous-louer leur local. M. Santa-Olalla, ne doutant point que son désir dirigeât la délibération des membres du cercle, consentit à attendre quelques jours.

Ceux-ci se réunirent en effet ; mais, par un prodige d'audace, leur décision, bien loin de satisfaire l'officier, fut de rouvrir immédiatement le cercle.

M. Santa-Olalla entra en grande colère, car l'affront était de qualité. Et tout aussitôt, sans prendre conseil fût-ce de soi-même, il se précipita avec des soldats vers la maison convoitée, en fit enfoncer la porte, s'y installa, et plaça au seuil un factionnaire. Puis, une fois accomplie cette opération militaire, la seule d'ailleurs qu'ait entreprise le contingent espagnol, il fut en paix.

Les membres du cercle ne voulant point aigrir un incident où la raison était si manifestement avec eux, s'en furent conter officieusement l'aventure au consul d'Espagne, en le priant d'intervenir, afin que l'affaire pût se terminer à l'amiable et sans bruit. Le consul, fonctionnaire réfléchi et galant homme, peut-être affligé de la politique suivie par son pays à Casablanca, inquiet à coup sûr d'en voir chaque jour les effets aggravés par la maladresse du commandant espagnol, remercia le comité de sa démarche courtoise et lui promit de s'employer de son mieux auprès du militaire.

Il comptait sans son hôte, car c'est hier que le consul, chagrin et un peu irrité, confessa son impuissance à faire entendre raison à M. Santa-Olalla, buté dans son outrecuidante prétention.

Voilà pourquoi, ce soir ou demain, le doyen du corps consulaire de Casablanca, qui se trouve être M. Malpertuy, sera saisi d'une requête signée des membres du cercle, où seront exposés les faits que je viens de conter fidèlement ici, et comment, un jour prochain, le gouvernement de Madrid apprendra, de Tanger, quelles étranges notions sur la propriété le commandant Santa-Olalla s'occupe de répandre dans la Chaouïa.

Lundi 26 septembre.

Il y avait une domestique arabe, qui avait des yeux brillants et des lèvres très rouges dans une grosse figure ronde et jaune, et qui, petite, trapue, dodue, vous regardait en dessous avec des sourires et une mine allumée, en lavant les parquets et faisant les gros ouvrages, auxquels elle était dévolue.

Il y avait, dans la même maison, un domestique arabe, jeune, grand, mince, élégant, propre, bien serré dans sa veste rouge à soutaches noires, et qui servait à table avec promptitude et discrétion.

La bonne, subitement, quitta sa cuisine et ses parquets, et j'appris les causes de son départ.

Le jeune valet lui étant soudain apparu comme la synthèse de la beauté mâle, elle le lui avait laissé entendre, puis dit, puis crié

et peut-être gémi ; mais le sigisbée, dédaigneux sans doute des voluptés de l'office, aveugle à des regards si ardents, sourd aux voix d'une si exigeante passion, n'écouta ni les confidences, ni les cris, ni les gémissements, et tant de sève généreuse devint, dans le cœur de la jeune fille bafouée, l'engrais d'une haine farouche, qui, après mille tours, s'exprima par la mise en demeure, adressée à la maîtresse de maison, d'avoir à choisir entre elle et l'infâme.

Ce ne fut pas elle que l'on préféra.

... Quand on me conte cette anecdote, il me semble que je la connais, et que, au dénouement et à quelques détails près, je l'ai déjà entendu chanter sous le nom d'*Hérodiade*.

Nous n'avons rien inventé dans la psychologie amoureuse, et vous voyez qu'une petite fille de la Chaouïa est de taille à instruire nos docteurs.

*
* *

Si l'on veut avoir une idée de la conception que des tribus marocaines peuvent se faire de négociations de paix et d'envoyés plénipotentiaires, il faut méditer ceci.

Hier, arrivent au consulat six personnages qui se disent qualifiés pour traiter de la paix au nom de trois tribus, les M'dakra, les Ouled Hariz et les Mediouna. Selon le protocole

ordinaire, le grand conseil du consul, du général et de l'amiral leur donne connaissance des conditions. Comme il va de soi, ils les acceptent et partent en disant qu'ils vont en référer à leurs tribus et qu'ils reviendront.

Ce n'est pas cela qui est curieux, car il est probable que le spectacle d'une scène pareille nous sera plus d'une fois donné.

Ce matin, à l'improviste, M. Malpertuy reçoit la visite de personnages nouveaux, qui ne lui étaient pas annoncés, qu'il n'avait jamais vus, et qui lui apportent aussi la soumission de leurs tribus.

— Fort bien, se dit le consul en se frottant les mains. Ça va, ça va.

Mais quelles tribus?... Les M'dakra, les Ouled Hariz et les Mediouna! Il y avait double emploi. M. Malpertuy leur répondit qu'ils arrivaient trop tard. De quoi nos ambassadeurs furent bien mortifiés et très surpris, car ils ne se disaient pas moins qualifiés que ceux d'hier, et, en revanche, ils ignoraient tout à fait la démarche de ceux-ci.

Mardi 27 septembre.

L'une des conditions imposées aux deux tribus et demie qui ont fait la paix était que chacune d'elles enverrait à Casablanca deux otages qui y prendraient domicile, et il avait été stipulé avec énergie qu'aucun de ces otages ne serait un « protégé ».

On appelle de ce nom les indigènes que les commerçants européens, en les couvrant, placent ainsi sous la protection consulaire de leur pays et soustrayent au pouvoir marocain.

Cette combinaison comporte, pour les uns et les autres, des avantages que voici : en échange des services que l'indigène de la campagne rend à l'Européen de Casablanca, et du profit qu'il lui rapporte, celui-ci l'assure contre les risques et tous les petits ennuis que pourraient lui susciter ses brigandages, et, il interpose sans cesse, entre son client et la légitime autorité du Maghzen, l'arrogante puissance de la nation à laquelle il appartient. Le procédé, qui renouvelle l'arbitraire de la « gens romana », est l'un de ceux par lesquels la civilisation se manifeste aux peuples inférieurs, et qui permettent à l'Europe réunie de proclamer, à Algésiras et ailleurs, son zèle pour l'indépendance du Maroc et l'intégrité de la puissance chérifienne.

Donc on avait dit à messieurs les plénipotentiaires :

— Vous choisirez vos otages vous-mêmes parmi les notables de la tribu. Mais nous mettons à ce choix une condition essentielle : c'est qu'ils ne soient les protégés d'aucune puissance, pas même de la France.

Les délégués souscrivirent à tout ce qu'on leur imposa, le premier principe diplomatique d'un bon musulman étant de ne jamais faire

d'objections à son interlocuteur. Or on découvre aujourd'hui que, parmi ces otages installés à Casablanca depuis avant-hier, l'un au moins est un protégé français! Quelqu'un en fait la remarque au consul :

— Je croyais que vous n'en vouliez à aucun prix, que vous aviez fait de cette clause une condition *sine qua non?*

Mais le pauvre M. Malpertuy, débordé et pressé d'avoir ses hommes sous la main, car il est désireux d'offrir à Paris cet irrévocable gage de la paix conclue, lève les bras au ciel :

— Que voulez-vous? Il nous faut bien des otages!...

Il nous faut des otages!... Parole lumineuse... Imagine-t-on que le consul de France ait rappelé aux Zenata leur engagement, renvoyé dans son pays l'otage « protégé », et risqué, en fin de compte, que les Zenata lui disent :

— Non, non, réflexion faite, vous êtes trop exigeants, et la paix est trop difficile à faire avec vous. Bonsoir!...

Energie, volonté, autorité, prestige... : beaux mots, dans la bouche d'un ministre, à exciter un Parlement. Mais quand on est une grande puissance, on sait, sur place, s'accommoder aux événements...

Samedi 28 septembre.

En vérité, la mort de Casablanca, il me semble que c'est maintenant seulement qu'elle

se réalise. Silencieuse et pliant sous l'épouvante, elle dégageait, par toutes ses plaies coulantes, un pathétisme intense. Redevenue active et besogneuse, retournée à la monotonie ancienne de son agitation mesquine et triste, accaparée et lotie, en quelque sorte, par une troupe de mercantis espagnols et algériens, pareille maintenant à tant d'autres villes de l'Islam, qui mêlent, dans leur âme souillée, les tares de l'oriental et les vices de l'Européen, et que la civilisation n'a touchées que pour les décomposer, Casablanca recommence sur des cadavres une existence sans lustre et prend son chemin vers l'oubli, d'où l'arracha, à sa stupeur, le drame bestial de ce fanatisme national, que nous appelons chez nous, d'un mot noble, le patriotisme.

Ce drame est accompli, et ce qui fut, durant deux mois, « l'affaire de Casablanca » s'achève à son tour. Cela s'achève et se traîne dans l'équivoque et dans l'à peu près. Les Français, en débarquant ici, ont notifié qu'ils y venaient pour faire la guerre, et, afin que personne n'en doutât, ils amenaient avec eux des canons et des vaisseaux cuirassés. Cependant ils ont fait la guerre à peine, et ils la déclarent terminée, parce qu'ils ont brûlé dix rangées de tentes à huit kilomètres de la mer. Ils ajoutaient que leur dessein final était, par le moyen de la poudre, d'assurer la paix dans cette province et de l'y maintenir ; mais nous

voyons que ce qu'ils nomment la paix, c'est le simulacre sournois d'une douzaine et demie d'ingénieux Marocains, qui ont fini par comprendre qu'avec des civilisés de l'espèce de ces Français, les paroles sont d'un rendement plus efficace que de vieux Mausers, et qui en usent.

Quelques résultats ont été obtenus : c'est que nos soldats, campés aux portes de la ville, peuvent à présent dormir, sans crainte d'alertes, sous leurs abris ; que dix-huit cents hommes armés, accompagnés de canons et éclairés par de la cavalerie, ont licence de circuler en paix à quinze kilomètres des murs ; et qu'un citoyen isolé peut, à la rigueur, s'y promener, en plein jour, avec précaution, à quinze cents mètres. Il a fallu pour cela cinq mille soldats et sept semaines d'opérations, D'autres gains diplomatiques viendront ensuite, je n'en doute pas ; mais du moins il est possible d'annoncer que « l'affaire de Casablanca » est virtuellemnet close désormais.

Six otages, témoins de la soumission des débonnaires Zenata, des craintifs Ziaïda et de ces Ouled Zian qui ne sont que les « maîtres de la rivière », goûtent, depuis trois jours, les charmes de la vie citadine, sous la surveillance inquiète du capitaine Poulet, chef de la police, et du commissaire Dordé, que contrôle M. Malpertuy. Le marché du grand Soko, fermé depuis le 31 juillet, a été rouvert mer-

credi, et l'on y a vendu trente-cinq bœufs. Le même jour, une colonne de trois cents indigènes, venant de la direction de Fedhala, a réintégré la ville, et ces rentrées ne cessent point.

Les opérations militaires sont nulles, et la grande occupation des soldats, au camp, est de se construire, pour l'hiver, des maisons de bois avec les planches qu'on leur a expédiées; car l'hiver est proche, le dernier dimanche fut notre première journée de pluie, un vent terrible soufflait avant-hier sur les terrasses, et le camp, d'où je viens, est encore noyé sous les rafales qui l'ont accablé toute cette nuit. Nos soldats ne sont plus ici que comme des figurants et des épouvantails, que l'on y maintiendra tant qu'il plaira aux tribus de la Chaouïa de rester menaçantes et que nos diplomates n'auront pas trouvé le moyen d'aider le débile Abd-el-Aziz à se délivrer de la concurrence de son frère Mouley-Hafid.

Et s'ils ne le découvrent point, si la cause du Sultan de Marrakech poursuit vers le nord son lent progrès, si la durée même de la prétention de Mouley réveille dans la Chaouïa des illusions qui s'assoupissent, à quels efforts nouveaux ne serons-nous point appelés, puisque, pouvant demeurer neutres dans ce conflit de souveraineté, nous avons déjà marqué que nos vœux étaient pour le plus faible, le plus pervers, le plus sournois des deux champions : Abd-el-Aziz ?

Mais ceci alors ne sera plus l'affaire de Casablanca. Ce sera la face nouvelle de l'Affaire marocaine. De « l'affaire de Casablanca », le seul vestige actuel, ce sont les intrigues par lesquelles on essaye d'obtenir, des principales d'entre les onze tribus guerrières de la Chaouïa, une promesse, une apparence, une ombre, un signe de soumission, et des efforts désespérés pour organiser des palabres qui persuadent l'opinion française de la réalité de ce renoncement.

Dès lors, pour l'observateur attiré ici par le désir d'un fort spectacle de vie, que reste-t-il à regarder ?... Qu'il se dise, pour éviter toute aigreur, qu'il a frémi, durant quelques semaines, d'émotions aiguës et rares, et que les instants en sont assez parcimonieusement comptés dans la vie pour qu'il garde avec fidélité la mémoire de ceux-ci. Et puis, qu'il s'en aille. Des intrigues et des mises en scène, Paris lui en montrera de meilleures...

## ÉPILOGUE ET MORALITÉ DE L'AFFAIRE DE CASABLANCA

TANGER. Jeudi 3 octobre.

Un ami m'ayant prié de lui rapporter des armes anciennes, je cours les boutiques d'antiquaires de Tanger. Cette après-midi, faisant affaire chez l'un d'entre eux, je le prie d'envoyer quérir chez un ami un fusil acheté la veille par moi, afin qu'il le joigne à la caisse. Il dépêche son domestique arabe, tandis que je continue à fouiller ses réserves. Tout à coup, nous entendons la porte s'ouvrir avec fracas, et des vociférations terribles éclatent dans le vestibule. Nous nous y précipitons, et j'aperçois, entre les soldats rouges du Maghzen, l'Arabe, qui tient en main mon fusil. Tout ce monde, criant à la fois, fait, avec des gesticulations effrénées, un infernal tintamarre, et la foule, s'attroupant, écoute au dehors.

Enfin je puis me faire expliquer l'objet de cette irruption révolutionnaire. Les soldats de la police de Tanger, rencontrant mon homme chargé d'un fusil, ne s'étaient pas demandé si cette arme vénérable, inutilisable,

était une pièce de collection, et, selon leur consigne, qui leur prescrit de s'opposer au transport des armes, ils l'avaient arrêté. Mais, sur ses protestations que le fusil appartenait à un Français, ils avaient consenti, au lieu de le mener tout droit à la prison, à le conduire chez son maître, où ils pourraient vérifier sa bonne foi. En effet, quand je leur ai fourni des explications, qu'on leur traduit, les soldats se retirent, mais sans entrain, avec des yeux méfiants Et ceci me plut déjà, de constater que la police de Tanger avait désormais des règles, et que les soldats chargés de l'assurer connaissaient la valeur d'une consigne.

Eux partis, le marchand, d'un air finaud, me confie :

— J'ai bien su comment il fallait leur parler. Je leur ai dit que vous étiez un Français de la légation, et que, s'ils insistaient, vous pourriez bien faire une plainte. C'est cela qui les a décidés.

Un quart d'heure après, la porte s'ouvre de nouveau, et, cette fois, un militaire se présente, mais seul et paisible, un sous-officier, je pense, car il a des galons d'or sur sa tunique rouge. Il s'adresse au marchand et commence un long discours ; à mesure qu'il parle, je vois s'épanouir et sourire la figure de celui-ci.

Quand le sous-officier a fini, l'autre traduit. C'est le commandant en personne qui

l'envoie. Au rapport qui lui a été fait de l'incident, il a été vraiment désolé et chagrin d'une méprise, qui a pu permettre à un Français de douter de la bonne volonté et du dévouement de la police marocaine à son égard. Il regrette tout à fait ce malentendu et me prie instamment de n'en conserver aucun mauvais souvenir. Il est prêt à tout pour que je l'oublie. Si je désire transporter des armes, il se fera un plaisir de veiller à ce que je n'aie aucun ennui. Et si j'ai, du reste, besoin de quoi que ce soit, que je l'en avertisse. Il est à ma disposition à tous les moments, et, « même à minuit », il me suffira de le faire prévenir. Etc...

CASABLANCA-CAPRI.

Août-Novembre 1907.

---

# TABLE DES MATIÈRES

## PREMIÈRE PARTIE

### LE DRAME DU 30 JUILLET 1907



## DEUXIÈME PARTIE

### LES JOURNÉES DE CASABLANCA

